

## LE PROBLÈME CIMMÉRIEN

### I.

#### L'HISTOIRE DU PROBLÈME

##### 1.

A proximité de Michalków, en Galicie (district de Borszczów), on a mis à découvert en 1878 et en 1897 deux trouvailles très riches qui se composaient de plus de 100 objets d'or. Ces trouvailles, malgré leur haute importance scientifique, sont longtemps restées inédites. Pendant une période assez longue la plupart des chercheurs étaient contraints de se contenter d'une description sommaire de Demetrykiewicz,<sup>1</sup> à ce temps-là on attribuait les trésors tantôt aux Scythes, tantôt aux Celtes.<sup>2</sup> Néanmoins, avant que la publication de ces trouvailles eût paru, P. Reinecke, qui avait à sa disposition le compte-rendu de Demetrykiewicz et, au sujet de la trouvaille de 1897, celui de Przybysławski,<sup>3</sup> essaya de placer ces objets dans une perspective plus large et de démontrer qu'ils n'avaient rien à voir ni avec la période et le style La Tène, ni avec les Scythes.<sup>4</sup>

D'autre part Reinecke qui consacra une étude approfondie à presque toutes les formes représentées à Michalków, réussit à prouver qu'elles étaient étroitement liées à une série d'objets d'or retrouvés en Hongrie, notamment à la trouvaille de Fokoru (com. de Jász-Nagykun-Szolnok. Pl. XVI—XX). Ces analogies étaient comparables aux relations qu'on avait relevées au nord et au sud des Carpathes entre les objets de bronze remontant à l'âge du bronze finissant. Pour ce qui est de la position européenne de ces trouvailles, la comparaison des objets en question aux antiquités retrouvées au nord et au sud des Alpes et remontant à l'ancienne période hallstattienne a révélé à Reinecke que les trouvailles de Michalków, au lieu d'être étroitement liées à l'Italie, trahissaient l'influence indéniable de la Péninsule Balkanique. A son avis, la fibule à perles, le motif dit „Tangenten-Kreis“ et la forme de la tasse d'or renvoient plutôt à la Péninsule des Balkans qu'à l'Italie. Il s'ensuit que l'influence grecque qu'on peut observer à Michalków, n'est pas à ramener à l'intermédiaire de l'Italie, mais au contact immédiat des régions nord-danubiennes avec la Grèce et les pays situés au nord de celle-ci.

Aux yeux de Reinecke la chronologie du trésor de Michalków était fort difficile à établir, parce que dans ces groupes et parmi les trouvailles analogues on ne rencontrait que les imitations locales de modèles méridionaux. on n'y avait point retrouvé les marchandises grecques d'importation, quoique seules ces dernières eussent été susceptibles d'offrir quelques points de repère pour la chronologie absolue. D'une manière générale, la majeure partie des trouvailles ne pouvaient servir d'indice chronologique. Malgré ces incertitudes, Reinecke était convaincu qu'elles appartenaient, pour la plupart, à l'ancienne période hallstattienne. Au point de vue chronologique il aurait eu attacher une certaine importance à la fibule ornée de perles, mais à ce sujet il se bornait à dire qu'au nord des Alpes et du Danube les objets de ce genre étaient à fixer à la seconde moitié de l'ancienne période hallstattienne. Reinecke essaya de tirer des conclusions analogues de la décoration pressée et circulaire du diadème de Michalków, car, à son avis, la période III de l'âge du bronze et le début de l'âge hallstattien n'avaient connu que les bosses pressées et le pointillé. Sur la base de ces considérations Reinecke a placé les trésors de Michalków et de Fokoru, ainsi que quelques autres trésors plus ou moins semblables dans la section 3 de la période IV de l'âge du bronze, prenant pour point de départ sa propre chronologie

<sup>1</sup> *Wl. Demetrykiewicz*, *Die öst.-ung. Monarchie in Wort und Bild. Galizien*, p. 126 ss.

<sup>2</sup> *Cf. Demetrykiewicz*, l. c., *F. Pulszky*, *Die Denkmäler der Keltenherrschaft in Ungarn*, Budapest, 1879, pp. 29, 36.

<sup>3</sup> *L. v. Przybyslawski*, *Mittheil. d. Zeintraal-Komm.* 1898, p. 112. ss.

<sup>4</sup> *ZfE* 31 (1899), p. 510 ss.



relative aux trouvailles de Hongrie. Quant à la chronologie absolue, il croyait pouvoir faire remonter le trésor aux environs de l'an 900 av. notre ère, puisque les sabres de fer hallstattiens (Hallstatt C) devaient être attribués au VIII<sup>e</sup> siècle au plus tard et, selon toute probabilité, ils avaient été usités même avant l'an 800.

Aux yeux de Reinecke, à proprement parler, les constatations relatives à la position des trésors semblables à celui de Michalków étaient toujours étroitement liées aux problèmes soulevés par l'influence du cercle géométrique grec. Selon ses conclusions il paraissait probable qu'à l'encontre des monuments d'Italie, cette influence avait caractérisé non seulement la fin de la période du style géométrique (Hallstatt C), mais encore une période antérieure, de sorte qu'il ne lui semblait pas exclu de pouvoir attribuer un jour des origines helléniques à beaucoup de bronzes qu'on faisait remonter d'habitude à l'Italie archaïque („altitalisch“). Voilà pourquoi, à l'avis de Reinecke, il n'était guère étonnant de relever en Hongrie et en Galicie non seulement des influences probablement italiennes représentées par des bronzes de la fin de l'âge du bronze, mais encore la présence de ces trésors d'or qui semblaient renvoyer plutôt à la Grèce.

Quant à la question de savoir, si les trésors en question pouvaient être mis en relation avec l'élément scythique — ce qui aurait permis d'attribuer les influences grecques à la région du Pont-Euxin, c'était là un problème que Reinecke préférait ne pas trancher. A ce moment-là on ne connaissait pas encore suffisamment les relations orientales de la Hongrie et de la Galicie dans la période antérieure à la fin de l'âge du bronze. Nonobstant, Reinecke a cru devoir insister sur le fait, qu'au cours de l'âge de Hallstatt l'apparition des sabres de fer hallstattiens avait changé la situation: c'est à partir de cette époque qu'on rencontre des antiquités scythiques sur le territoire de la Hongrie, notamment dans la région située à l'est du Danube. En considération de ces faits il croyait admissible que par la même voie par où les antiquités scythiques avaient pénétré en Hongrie, même des influences grecques antérieures venant de la région pontique avaient pu atteindre ce territoire. D'autre part, cependant, vu qu'au nord de la Mer Noire aucune trace certaine de l'influence grecque n'avait été fixée au début du I<sup>er</sup> millénaire av. J.—C., il préférait ramener les éléments helléniques des trouvailles de Fokoru, Michalków, etc. au rayonnement de la Péninsule Balkanique, malgré l'absence des trouvailles qui rattacheraient, à travers la Bulgarie, la Hongrie méridionale ou la Roumanie, les trouvailles hallstattiennes anciennes découvertes en Grèce et en Bosnie à la Haute-Hongrie et à la Galicie.

Dès 1904 la publication du trésor de Michalków<sup>5</sup> a permis aux savants d'ajouter leurs commentaires aux constatations fondamentales, mais d'un caractère préliminaire de Reinecke. Une des observations essentielles était due à K. Hadaczek, c'est-à-dire au savant qui a fait paraître les résultats des recherches sur les trouvailles de Michalków.<sup>6</sup> A l'encontre de Reinecke qui s'était intéressé surtout à la position du trésor de Michalków en Europe Centrale, à ses relations avec le style géométrique grec et aux filières possibles des influences helléniques, Hadaczek, écartant les problèmes soulevés par la situation du trésor en Europe Centrale, chercha à démontrer les relations directes et particulièrement étroites de ces objets avec le style géométrique grec. Les preuves dont il essayait d'étayer ses conclusions, lui étaient fournies pas le diadème et quelques motifs décoratifs. Quant au diadème, il le mettait en relation avec l'ancien diadème grec qu'il appelait „polos“ et qui avait pris naissance au temps du style géométrique; à propos du grand motif décoratif de la partie supérieure du diadème, il renvoyait aux pendants de bronze italiens. C'est également à l'orfèvrerie du style géométrique qu'il attribuait le motif „Tangenten-Kreis“ des fibules en forme d'animal ainsi que la technique de filigranes qu'on pouvait relever sur certaines perles appartenant au trésor. Le type animal des fibules fut comparé à une figure représentée sur une plaque d'apparat retrouvée en Italie Centrale, et le type jetant un regard en arrière, aux figures animales des vases appartenant au style géométrique. Hadaczek chercha à faire dériver du même style aussi le *triquetrum* des fibules imitant la forme d'un animal.

Tous ces éléments qui semblaient renvoyer au style géométrique grec, suggéraient Hadaczek l'idée que, selon toute probabilité, le trésor de Michalków avait été fait entre le VIII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècle av. J.—C., mais quelque part dans la partie nord de la Péninsule Balkanique et non en Galicie. A l'avis de ce chercheur, le trésor n'aurait rien à voir avec les Scythes dont l'habillement avait exclu l'usage des fibules. D'autre part la trouvaille paraissait remonter à une époque où la région pontique était encore aux mains des Cimmériens et non des Scythes. Vu que l'auteur était disposé à admettre la parenté ethnique des Cimmériens avec les Thraces et les Illyriens, il jugeait presque évident que le trésor devait être attribué à l'un des trois peuples.

<sup>5</sup> K. Hadaczek, *Złote skarby michalkowskie*. Krakau, 1904.

<sup>6</sup> *Jahreshefte d. Öst. Arch. Instituts in Wien*, 9 (1906), p. 32 ss.



Néanmoins, malgré les hypothèses relatives aux origines balkaniques du trésor de Michalków, Hadaczek fit aussi d'autres constatations. A son avis cette trouvaille, loin d'être isolée dans la Galicie orientale, était à considérer comme le représentant le plus évolué d'une couche dont la culture embrassait, entre autres, les cimetières de Czechy, Jasiónov, Wysocko, Smólno: à ses yeux les objets renvoyant au style géométrique grec qu'on y avait retrouvés suffisaient à servir de traits d'union entre ces nécropoles et le trésor.

A l'encontre des conclusions de Hadaczek, Hoernes a aussitôt renvoyé au fait que le trésor de Michalków était beaucoup plus étroitement lié aux matériaux similaires de l'Europe centrale qu'aux trouvailles de Grèce qui représentaient le style géométrique; il était d'avis que Hadaczek avait tort de rapprocher du trésor certaines trouvailles funéraires de Galicie, puisque dans ce cas aucune similitude des formes ne pouvait être établie.<sup>7</sup> En revanche, Hoernes essaya de recueillir les trouvailles analogues de l'Europe central et attachait une importance toute particulière aux trouvailles de Hongrie. Il admit des relations étroites entre le trésor de Michalków et celui de Fokoru et démontra que le motif dit „Tangenten-Kreis“ qu'on retrouve sur le diadème et sur la fibule en forme d'animal n'est rien d'autre qu'une application des décors cruciformes (boutons) qui sont répandus dans la zone orientale de la culture de Hallstatt. Les trouvailles de Hongrie lui fournirent des analogies aussi pour le bracelet et les divers types de perles du trésor de Michalków. A propos de la décoration du rebord supérieur du diadème il renvoya aux croix composées de deux petits tuyaux creux de bronze, également répandues dans la zone de Hallstatt, mais ce rapprochement est loin d'emporter la conviction. Enfin, il insista sur le fait que la fibule à perles ayant un enlacement double et un haut pied en forme de bouclier n'était pas un type originaire d'Italie ou de Grèce, mais plutôt un type hallstattien oriental, répandu dans la Hongrie méridionale et en Carniole.

En considération de ces rapprochements Hoernes rangea le trésor de Michalków parmi les phénomènes appartenant au style de Hallstatt et tenait pour certain que ses pièces avaient été faites en Hongrie, avec l'utilisation de l'or transylvain. Néanmoins il avoua qu'une partie des formes représentées par le trésor, notamment les objets en forme d'animal étaient inconnus à la sphère du style hallstattien. Etant donné que ces formes ne renvoyaient d'une manière assez nette ni à l'Italie, ni à la Grèce, il supposa qu'il fallût attribuer ces particularités non-hallstattiennes à une influence orientale provisoirement indéfinissable. A l'appui de cet hypothèse il ajouta qu'en Orient on trouvait réellement des analogies susceptibles d'expliquer les particularités étrangères à l'Europe centrale: à propos du décor moins étendu de la partie supérieure du diadème il renvoya à une trouvaille parfaitement analogue d'Ananino; d'autre part les tombes de la région du Haut-Koban lui fournissaient des analogies non seulement pour les boutons d'apparat ornés de „Tangenten-Kreis“, mais encore pour les dessins caractéristiques des fibules en forme d'animal. D'après ces analogies il croyait reconnaître dans les trouvailles de Koban et dans le trésor de Michalków les représentants de deux styles différents, mais apparentés. En conclusion, au lieu d'expliquer cette affinité par l'influence de la culture du Caucase du Nord sur l'Europe centrale, il n'excluait pas la possibilité de considérer les deux régions comme les sphères de rayonnement d'une influence extérieure commune dont l'origine était à chercher *peut-être* en Grèce.

Les recherches de Reinecke, Hadaczek et Hoernes ont permis aux savants d'entrevoir les contours d'un important groupe de trouvailles: sa diffusion en Europe centrale, ses relations avec la Méditerranée et l'origine orientale plutôt soupçonnée que démontrée de ses éléments non hallstattiens étaient de nature à suggérer l'idée d'un parallèle historique avec les Cimmériens. En même temps on a mis à découvert une autre trouvaille importante à Dalj, en Slavonie: les types qu'elle représentait étaient étroitement liés à ceux de Michalków et de Fokoru. Cette connexion fut naturellement reconnue aussi par M. Ebert qui publia la trouvaille de Dalj, de sorte qu'il fut nécessaire de modifier aussi les conclusions relatives au trésor de Michalków.<sup>8</sup> L'étude de M. Ebert reflète certaines réserves vis-à-vis des résultats antérieurs: néanmoins, en s'occupant de la figure animale du trésor de Dalj, il admet que le décor de la fibule en forme d'animal de Michalków imite le motif cruciforme du style hallstattien. Quant à la figure animale elle-même, il renvoie, une fois de plus, à l'influence orientale, notamment à l'influence de l'art scythique (cf. le poisson de Vettersfeld et le cerf de Kul Oba). Vu la rareté des images figurales dans la culture de l'âge du bronze de Hongrie, il tient pour probable que les figures animales remontent à des modèles méditerranéens qui ont pénétré par une filière orientale ou occidentale, mais il rejette l'hypothèse de Hadaczek, suivant laquelle il existerait un rapport direct entre le trésor de Michalków et les figures animales du style géométrique: à son avis en Europe

<sup>7</sup> M. Hoernes, Jahrbuch der K. K. Zentral-Komm. 4 (1906), p. 73 ss.

<sup>8</sup> M. Ebert, Jahreshefte d. Öst. Arch. Institutes in Wien, 11 (1908), p. 259 ss.



centrale et septentrionale le traitement géométrique du motif animal était général même pendant les périodes qui ne coïncidaient pas avec la floraison du style géométrique grec. En ce qui concerne les analogies que Hoernes croyait reconnaître dans la région du Caucase (ou pour mieux dire de Koban), il ne les croit pas absolument convaincantes, parce que Hoernes n'a fait qu'esquisser la possibilité de ces rapprochements.

Tout compte fait, M. Ebert est d'avis que l'aspect général du groupe formé par les trouvailles de Michalków, Fokoru et Dalj ne diffère pas essentiellement du style de l'ancienne période de l'âge du fer en Hongrie, quoique les traditions du style local de l'âge du bronze y soient fortement influencées par des formes orientales et occidentales (hallstattiennes). Selon toute probabilité, ces objets ont été enfouis vers le milieu du I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C.; cette hypothèse paraît confirmée par le témoignage des perles décorés de filigrane du trésor de Michalków; on n'en peut rapprocher que les perles retrouvées près de Mitrovitza, dans une tombe contenant un squelette et des objets remontant incontestablement à la période La Tène. M. Ebert croit d'ailleurs la fibule en forme d'animal de Dalj plus ancienne que celle de Michalków: dans le premier cas la figure imite plus fidèlement la nature et l'exécution technique de la décoration et des motifs semble plus originale. Conformément à cette attitude très réservée, M. Ebert n'essaie même pas de déterminer l'endroit où ces objets ont été fabriqués: en tout cas il admet volontiers qu'ils proviennent du territoire de la Hongrie. En ce qui concerne les relations éventuelles de ce groupe de trouvailles avec les Cimmériens, il préfère prendre une attitude négative, à défaut d'une base suffisante pour les conclusions d'ordre ethnique.

## 2.

Par cette étude les problèmes des trouvailles de Michalków—Fokoru—Dalj sont arrivés au point mort. Comme nous venons de voir, les hypothèses concernant leurs connexions archéologiques et historiques ont été rejetées par Ebert, sans que celui-ci les eût soumises à un examen approfondi. Ce procédé équivalait à couper les fils qui auraient pu guider les chercheurs vers une solution plus satisfaisante. Comme il était à prévoir, les conclusions d'Ebert demandaient être rectifiées sur plus d'un point. Malheureusement ces rectifications qui impliquaient la mise de ces trouvailles dans une perspective archéologique et historique beaucoup plus large se faisaient attendre assez longtemps. Peut-être serait-il possible d'expliquer ce retard par les autres hypothèses d'ordre archéologique qu'on a lancées entre temps au sujet des Cimmériens. H. Schmidt par exemple, essayait de retrouver leurs traces dans des matériaux archéologiques d'une autre espèce. Essayant d'établir le rapport qu'il y avait entre les anneaux de front découverts en Hongrie, dans le Caucase et à Mycène, il fut amené à dire que, selon toute probabilité, ces objets avaient été fabriqués en Hongrie d'où ils pénétraient aussi bien à Mycène que dans le Caucase. En Hongrie, notamment en Transylvanie les porteurs et les propagateurs des anneaux de front devaient être les Thraces: or, pour démontrer l'importance de la culture thrace à une époque tardive, Schmidt pouvait renvoyer même aux épopées homériques. Le reste de son argumentation se ramène aux constatations suivantes:

Les anneaux de front qu'on a retrouvés dans le Caucase sont probablement des objets fabriqués sur place. Etant donné qu'ils constituent une partie essentielle de l'habillement et que celui-ci a toujours une importance décisive au point de vue de l'attribution ethnique des trouvailles, il faut voir dans les fabricants des anneaux de front caucasiens des Thraces ou un peuple apparenté. Il s'ensuit que la sphère de diffusion des Thraces s'étendaient jusqu'au Caucase ce qui, au point de vue des Cimmériens, est un fait nullement négligeable. Dès qu'on cherche des Thraces parmi les Caucasiens, on peut attribuer un caractère ethnique thrace aussi aux Cimmériens. A l'appui de la dernière hypothèse, Schmidt insère parmi ses preuves aussi le témoignage de la céramique à bosses, parce que d'autres savants attribuaient aux Cimmériens la céramique de ce genre de la couche VIIb de Troie.<sup>9</sup> Etant donné que Schmidt croit pouvoir établir, par rapport à la Hongrie, une certaine simultanéité des anneaux de front avec un groupe ancien de la céramique à bosses il considère toutes les deux séries de trouvailles comme des indices d'appartenance ethnique d'une valeur égale. Sous ce rapport il convient de tenir compte du fait que la céramique à bosses est également répandue jusqu'au Caucase. Ce phénomène, ainsi que l'apparition des anneaux de front au Caucase sont à interpréter, selon Schmidt, comme les indices de l'expansion des tribus thraces vers l'est; en outre, on pourrait les mettre dans une relation de cause à effet avec les migrations des Cimmériens. Malgré cela, il ne tient pas pour certain le caractère cimmérien du cimetière découvert à Koban, car il est possible que d'autres tribus thraces, p. ex. les Trères aient émigré en Orient avec les Cimmériens. Pour écarter les

<sup>9</sup> Cf. Dörpfeld, Troja und Ilion, I, p. 396 ss.



objections qui pourraient être fondées sur l'absence des anneaux de front dans la Russie méridionale, il attire l'attention sur le mouvement des Scythes qui avait interrompu le contact culturel et ethnique de la région danubienne et du Caucase.<sup>10</sup>

Bien que la conception de Schmidt semble assez logique et même plausible elle est inadmissible, car — comme Schachermeyr l'a démontré — la céramique à bosses qu'on rencontre dans la couche VIIb de Troie ne peut être mise en relation avec les Cimmériens. Pour mieux juger ce problème, il faut savoir que la couche VIII qui succède à la couche VIIb contient une céramique ornée de motifs géométriques; or, si l'on essaie d'établir une relation quelconque entre la couche VIIb et les Cimmériens qui paraissent en Asie Mineure autour de 650 av. J.—C., la couche VIII devrait remonter aux alentours de l'an 600 av. J.—C. ce qui est tout à fait impossible.<sup>11</sup> Dans ces conditions, étant donné que la céramique à bosses n'entre plus en ligne de compte comme indice de l'appartenance ethnique, on ne peut attribuer les anneaux de front non plus aux Cimmériens ce qui équivaut à la faillite totale de la tentative de Schmidt au sujet de l'identification archéologique des Cimmériens.

Ce fut également sur la base des trouvailles analogues de la région danubienne et du Caucase que Wilke essaya de mieux éclaircir le problème cimmérien. Sans se borner à l'examen des objets d'un seul type, il chercha à résoudre la question de l'orfèvrerie caucasienne à l'aide de l'étude comparative d'un très grand nombre de trouvailles. Vu que les fibules, les aiguilles et d'autres types paraissent au Caucase comme des formes achevées, il tient pour certain que le pays d'origine en avait été la région danubienne. De l'avis de Wilke, ces influences culturelles danubiennes atteignirent le Caucase à une époque très ancienne, peut-être pendant les périodes les plus archaïques de l'âge des métaux; elles semblent y avoir pénétré par l'intermédiaire de la rive septentrionale du Pont-Euxin. En ce qui concerne les filières de ces emprunts et influences culturels, il est d'avis que l'apparition de cette culture avancée des métaux dans le Caucase ne peut s'expliquer que par l'immigration d'un peuple qui possédait déjà une culture pareille. Or, cette immigration, d'après les recherches de Belck, doit être mise en relation avec les Cimmériens. Pour comprendre ce raisonnement, il faut savoir que Belck avait fixé, selon le témoignage des sources de l'Asie Antérieure, le début de la migration des Cimmériens à 1150 et la fin du même processus au IX<sup>e</sup> siècle avant notre ère.<sup>12</sup> Wilke cherche à placer le départ des Cimmériens de leur patrie pontique à une date antérieure, à savoir aux alentours de 1400 av. J.—C. et déclare que cette époque coïncide exactement avec les périodes les plus anciennes de la culture des métaux dans la région danubienne. Belck voulait expliquer le déplacement des Cimmériens par le choc qu'un peuple venant du Nord-Est aurait exercé sur eux. A défaut de données historiques et archéologiques suffisantes, Wilke n'admet pas cette théorie; en revanche, il renvoie au fait que Hampel avait reconnu dans les trouvailles de Hongrie des objets qui témoignent de certains rapports avec la Sibérie.<sup>13</sup> Wilke est convaincu qu'il faut y voir les vestiges de la migration des Scythes. Selon cette hypothèse les Scythes auraient partagé en deux les Cimmériens et les trouvailles de la région de Koban seraient dues à un fragment de leur groupe oriental. Mais le gros de ce peuple se serait établi en Asie Antérieure à la même époque où les Mèdes occupèrent leur patrie connue dans l'histoire.<sup>14</sup>

Sans qu'on puisse contester les parallèles et les ressemblances que Wilke a relevés à propos des trouvailles de l'âge du bronze et du début de l'âge du fer dans la région danubienne et le Caucase, l'explication proposée par Wilke n'est confirmée ni par les sources historiques, ni par le témoignage de l'archéologie. Les trouvailles à l'aide desquelles cet auteur essaie de prouver l'immigration d'un groupe ethnique danubien dans le Caucase, sont extrêmement hétérogènes: elles remontent à des époques très différentes qui vont de la période III de l'âge du bronze à Hallstatt C, c'est-à-dire — même si l'on tient compte du milieu de chaque période — de 1300 à 700 av. J.—C. Il est évident que les matériaux de ce genre sont peu susceptibles pour servir de base aux conclusions de Wilke et qu'à propos de chaque ressemblance il est à voir, s'il s'agit d'une connexion directe ou bien de phénomènes qui, malgré leurs origines communes, sont indépendants au point de vue historique et ethnique. La majeure partie des trouvailles mentionnées par Wilke n'ont pas encore été soumises à un examen approfondi ce qui suffit à faire comprendre pourquoi son hypothèse concernant l'origine des Cimmériens est restée sans écho dans l'histoire des recherches scientifiques.

Les anciens travaux archéologiques russes attribuaient souvent aux Cimmériens les trouvailles préscythiques, voire néolithiques de la Russie méridionale. La conception d'Ebert ne s'éloigne pas

<sup>10</sup> ZfE 36 (1904), p. 608 ss.

<sup>11</sup> F. Schachermeyr, AM 41 (1916), p. 397.

<sup>12</sup> ZfE 32 (1900), p. 45. ss.

<sup>13</sup> ZfE 28 (1896), p. 72.

<sup>14</sup> ZfE 36 (1904), pp. 39 ss.



non plus de ces traditions russes, puisqu'elle rattache aux Cimmériens toute la culture de la Russie méridionale à l'âge du bronze. Cette tentative est à ramener à certaines considérations d'une portée plus vaste. Selon la plus ancienne tradition littéraire grecque qui a un aspect plutôt légendaire, les habitants du littoral septentrional de la mer Noire avaient été les Cimmériens, dont le souvenir a été conservé aussi par quelques noms de lieux antiques. Au dire d'Hérodote, les Cimmériens furent chassés de la Russie méridionale par les Scythes: c'est alors qu'une partie d'eux, traversant le Caucase, descendit en Asie Antérieure. Étant donné que ces événements sont relatés aussi par les sources assyriennes, Ebert est d'avis qu'on ne saurait mettre en doute l'existence et le rôle historique des Cimmériens. Au début du I<sup>er</sup> millénaire av. J.—C. le territoire situé entre le Don et les Carpathes devait être soumis aux Cimmériens, de sorte qu'on peut attribuer à ce peuple même la culture de bronze qui y fleurissait aux environs de l'an 1000 av. J.—C. Vu que l'évolution de la culture de la Russie méridionale ne présente, à l'âge du bronze, aucune césure dont on puisse conclure à l'apparition d'un nouvel élément ethnique, Ebert tient pour probable que l'empire des Cimmériens en Russie méridionale dominait le II<sup>e</sup> millénaire tout entier. En ce qui concerne le caractère ethnique de ce peuple, Ebert déclare qu'à condition de pouvoir considérer l'influence de la culture de la Hongrie à l'âge du bronze sur la Russie méridionale comme la révélation d'une „ethnie“ analogue, les Cimmériens semblent avoir appartenu, de même que la population de la Hongrie à la même époque, à la famille des Thraces.<sup>15</sup>

Il convient de remarquer que l'argumentation d'Ebert est d'un caractère essentiellement historique: ce sont les sources et surtout ses réflexions d'ordre historique qui lui suggèrent l'idée d'attribuer aux Cimmériens la culture de bronze de la Russie méridionale. Malheureusement au point de vue archéologique cette tentative d'identification ne peut être étayée d'aucune preuve positive. Conclure de l'influence de la Hongrie sur la Russie méridionale au caractère ethnique des porteurs de cette civilisation est également une tentative fort hasardeuse, car des influences de ce genre peuvent avoir lieu même entre des peuples ethniquement différents. L'hypothèse d'Ebert au sujet des Cimmériens n'a donc pas beaucoup de chances de probabilité ce qui ressort aussi du fait que dans la synthèse, plutôt historique qu'archéologique, de M. Rostovtzeff on trouve une appréciation tout à fait différente des trouvailles de la Russie méridionale par rapport aux Cimmériens. L'auteur russe qui fonde ses conclusions sur les sources historiques de la Grèce antique et de l'Asie Antérieure, attribue aux Cimmériens un rôle décisif dans l'histoire de la Russie méridionale ce qui ne l'empêche pas d'avouer que, pour le moment au moins, il est impossible de retrouver leurs vestiges aussi dans les trouvailles archéologiques. M. Rostovtzeff ne veut rattacher aux Cimmériens que deux tombes découvertes à proximité de Temir Gora (près de Kertch) et dans la presqu'île de Taman, ainsi que les trésors de Borodino (Bessarabie) et de Michałków; au sujet du dernier, il s'appuie sur les conclusions de Hadaczek. A l'encontre d'Ebert, M. Rostovtzeff n'attribue donc pas la culture de bronze de la Russie méridionale aux Cimmériens; étant donné que les sources historiques ne renvoient à la présence de ce peuple que peu avant l'apparition des Scythes et, dans la plupart des cas, après cet événement, il cherche à relever les trouvailles cimmériennes surtout pendant cette période, notamment sur les territoires où, selon son hypothèse plus ou moins juste, les Cimmériens ont survécu à l'immigration des Scythes. On pourrait, en effet, considérer comme tels la Crimée et la presqu'île de Taman, la Bessarabie et la Galicie, c'est-à-dire les régions qui ont été tardivement occupées par les Scythes ou qui leur ont complètement échappé. En dernière analyse M. Rostovtzeff met en relation avec les Cimmériens un groupe de trouvailles préscythiques qui se distingue très nettement de la culture de bronze autochtone de la Russie méridionale; en d'autres termes, il considère les Cimmériens comme un élément ethnique plus nouveau que la population de la Russie méridionale à l'âge du bronze.<sup>16</sup>

Les opinions que nous venons de passer en revue montrent très bien que depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle on attache une importance toujours plus grande au témoignage des sources historiques concernant les Cimmériens. Pendant bien longtemps les recherches scientifiques étaient fondées uniquement sur les sources antiques et en premier lieu sur les renseignements d'Hérodote. La situation a changé d'aspect au moment où les sources assyriennes nous ont révélé des données particulièrement intéressantes sur le rôle des Cimmériens en Asie Antérieure. Ces données ont confirmé et même complétées les renseignements puisés dans les sources grecques, de sorte qu'aujourd'hui, grâce aux recherches faites pendant les premières dizaines d'années du XX<sup>e</sup> siècle, les grandes lignes de l'histoire des Cimmériens en Asie Antérieure nous sont parfaitement connues. Ces contributions ont considérablement augmenté l'importance des Cimmériens; il fut évident que non seulement en Asie, mais encore

<sup>15</sup> M. Ebert, *Südrussland in Altertum*. Bonn-Leipzig, 1921, p. 73 ss.

<sup>16</sup> M. Rostovtzeff, *Iranians and Greeks in South Russia*. Oxford, 1922, p. 34 ss.



dans leur patrie antérieure, la Russie méridionale, où ils avaient atteint l'apogée de leur puissance, ils avaient joué un rôle historique très important. Or, étant donné que les sources historiques ne nous renseignent pas là-dessus, nous sommes obligés de fixer notre attention sur le témoignage de l'archéologie. Mais sous ce rapport nous nous heurtons à de nouvelles difficultés; comme il ressort des tentatives décrites ci-dessus, rien n'est plus délicat que reconnaître dans les matériaux archéologiques fort variés de la région pontique ceux qui représentent les Cimmériens. Il était donc à présumer que les nouvelles tentatives à identifier ces trouvailles prissent pour point de départ les territoires dont les matériaux archéologiques étaient plus faciles à classer et offraient plus de chances à l'établissement d'une chronologie. Il fallait tenir compte en premier lieu de la Hongrie, où, à propos des trésors de Michalków, Fokoru et Dalj, il était plus probable de retrouver les traces des Cimmériens.

## 3.

Vu qu'il s'agissait de déterminer le patrimoine archéologique des Cimmériens en Europe centrale et orientale, les archéologues et les historiens n'avaient qu'à reprendre le fil des recherches de Reinecke, Hadaczek et Hoernes. Ce fut Reinecke lui-même qui, dès 1925, a soumis à une nouvelle examen approfondi les problèmes soulevés par le groupe des trouvailles de Michalków-Fokoru-Dalj: admettant les relations caucasiennes que Hoernes avaient reconnues et leur attachant une grande importance historique, il est allé jusqu'à parler d'une sphère de civilisation commune „aux Thraces septentrionaux et aux Cimmériens.“ C'est dans cette sphère qu'il faudrait ranger, selon Reinecke, toute une série de trésors en métaux précieux (Michalków, Fokoru, Dalj, Borodino Cófalva, Vlëitran, Magyarbénye, Somogyom, Székelyhid, Féregyház, Otlaka, Angyalföld, etc.), ainsi que des trouvailles appartenant à des tombes (kourgan No. XLI de Gouljai-Gorod, Kiskószeg, etc.) et d'autres objets découverts dans des dépôts et des tombes (Galič, Seima, Sosnowaja Masa, Derbeden, Turbino, Troicki etc.). On peut en rapprocher dans une certaine mesure aussi bien les accessoires des tombes du Caucase du Nord et du Sud que ceux des tombes de Lenkoran, bien que dans le dernier cas les influences orientales, notamment celle de l'Asie Antérieure se fassent mieux sentir. Reinecke fixe cette sphère „thrace septentrionale et cimmérienne“ à la période hallstattienne nouvelle (Hallstatt C et peut-être même D), mais il fait remarquer que les tombes du Caucase peuvent être un peu plus récentes. Même pour l'époque où l'apparition des Scythes a mis fin à la floraison de cette culture dans la région pontique et les territoires occidentaux, on peut en admettre la survivance dans le Caucase. La raison pour laquelle tant d'objets en métaux précieux de cette sphère furent enfouis, est également à chercher dans la pénétration des Scythes en Russie méridionale: cet événement anéantit l'empire des Cimmériens et obligea le peuple de quitter sa patrie. Si l'on juge les formes décrites par Reinecke de la sphère thraco-cimmérienne sous l'angle de l'Europe centrale, elles ne paraissent pas très homogènes. On y rencontre des objets qui, à cette époque-là, semblent trahir un caractère très archaïque; tels sont certains vases, les courtes lames d'épée, les bracelets terminés par une spirale double, les bracelets plus simples et les *tutuli*; quant à l'ornementation, on peut ranger dans la même catégorie un motif arqué et d'autres qui présentent des lignes ondoyantes ou des spirales. En même temps on y découvre des analogies frappantes avec la culture hallstattienne des Illyriens ou l'influence de l'Italie est particulièrement sensible. La forme des plats, les fibules arquées, les ceintures, les phalères, les rosettes cruciformes ajourées, les mors et les boutons formés de tuyaux cruciformes qui appartiennent au harnais, les protubérances annulaires, l'ornementation circulaire, les figures humaines et animales poinçonnées ne sont qu'autant de détails de ces analogies. D'autre part un certain nombre de trouvailles témoignent de l'effet des sphères culturelles du sud et du sud-est; sous ce rapport il suffit de rappeler les haches simples et les haches d'apparat à la poignée trouée, les grandes fibules ornées de figures animales, les grands vases repoussés, certaines formes de boucles d'oreille, ainsi que la technique des filigranes. Ces suggestions semblent avoir été transmises à la sphère thraco-cimmérienne par l'Iran, l'Asie Mineure et surtout par la sphère de la civilisation ionique à une époque où le style géométrique grec était en voie de transition pour se rapprocher du style oriental. Les trésors d'or fabuleux des Thraces et des Cimmériens ont été comparés par Reinecke à la richesse en or des Agathyrses, mentionnée par Hérodote; le même savant tient pour certain que l'or de ces objets provient des mines ou du sable des ruisseaux de la Transylvanie. En raison de ce fait il n'exclut pas la possibilité qu'il serait mieux d'ajouter à cette sphère culturelle l'épithète de *kimmerisch-frühagathyrsisch*. Enfin ce fut également Reinecke qui a démontré l'importance toute particulière de cette sphère culturelle pour l'Europe centrale. Dans la culture hallstattienne on rencontre maints éléments d'origine étrangère qui, ne pouvant être attribuée à l'influence italique, semblent provenir de la culture „thracocimmérienne.“<sup>17</sup>

<sup>17</sup> P. Reinecke, Germania 9 (1925), p. 50 ss.



On peut constater à première vue que la sphère culturelle „thraco-cimmérienne“ de Reinecke repose sur la synthèse de trois détails essentiels des recherches antérieures. Déjà Ebert a établi que le groupe des trouvailles de Michalków-Fokoru-Dalj n'appartient pas à la sphère du style hallstattien; bien qu'il s'agisse d'un groupe exposé à l'influence hallstattienne, on a affaire à un phénomène indépendant qui a subi aussi l'influence du style local traditionnel de l'âge du bronze et même celle de certaines formes orientales. En second lieu, Reinecke a fait état d'une constatation de Hoernes, suivant laquelle ce groupe est rattaché par des analogies frappantes à la culture du Caucase du Nord au début de l'âge du fer. En troisième lieu, il a mis à contribution aussi une suggestion vague de Hadaczek, qui avait déjà essayé d'établir une relation quelconque entre le trésor de Michalków et les Cimmériens. Que ces trois constatations fussent étroitement liées les unes aux autres et que chacune d'elle demande à être jugée à la lumière des deux autres, nous l'avons appris de l'étude de Reinecke qui a lancé l'idée d'une sphère culturelle „thraco-cimmérienne“. Il est pourtant à remarquer que Reinecke ne s'est jamais prononcé sur la valeur ethnique des dénominations du type „thraco-cimmérien“ ou „cimméro-agathyrse“. Néanmoins, on peut supposer qu'il ait pensé tantôt à la parenté des Thraces et des Cimmériens, tantôt aux survivances du type michalkówien des formes d'une culture de bronze attribuée aux Thraces ou Agathyrse locaux. De même, il paraît probable que ses constatations relatives à la chronologie de ces trouvailles lui fussent suggérées surtout par l'enseignement de l'archéologie et non par des considérations historiques.

Pendant assez longtemps la théorie de Reinecke sur la sphère culturelle „thraco-cimmérienne“ a orienté dans ce sens les recherches scientifiques. Le problème fut posé par là dans un cadre archéologique si vaste que maints détails de cette vue d'ensemble n'ont pu encore faire l'objet d'une étude approfondie. Malheureusement Reinecke n'a exposé ses idées que d'une manière fort laconique, n'essayant même pas d'alléguer des preuves concrètes en faveur de sa théorie. Dans ces conditions il n'était pas étonnant de voir que plusieurs détails essentiels ne furent pas unanimement approuvés: peu de temps après, A. M. Tallgren s'est prononcé d'une manière qui, à plus d'un égard, contredisait les idées de Reinecke. Tallgren a pris pour point de départ la forte influence que la Hongrie avait exercée sur la Russie méridionale vers la fin de l'âge du bronze: il la considérait d'ailleurs comme une influence thrace. Derrière ce phénomène il croit découvrir une migration qui aurait pénétré dans les steppes pontiques du côté de l'ouest. On pourrait conclure à une telle migration aussi de l'essor matériel de la région danubienne à cette époque, ainsi que du fait que les objets représentant l'influence occidentale ont introduit dans les steppes des formes dont l'évolution antérieure s'était déroulée dans le territoire danubien. D'autre part le trésor de Michalków que Tallgren considère comme un groupe de trouvailles étroitement lié à la culture hallstattienne de la région danubienne et du secteur nord des Balkans, témoignerait de l'influence de la civilisation du Caucase sur la zone des steppes. Tous ces phénomènes sont, à son avis, susceptibles d'être mis en relation avec le témoignage des sources écrites de l'histoire des Cimmériens. Il est donc fort probable que la culture de la Russie méridionale à la fin de l'âge du bronze doit être attribuée aux Cimmériens dont l'empire avait pris naissance autour de l'an 1200 av. J.—C., par suite d'une migration venue du côté de l'ouest. Tallgren n'exclut pourtant pas la possibilité qu'à côté des Cimmériens même l'ancienne population de la Russie méridionale subsistait dans ces steppes parsemées de bosquets.<sup>18</sup>

Comme on voit, Tallgren, bien qu'il connaisse les résultats de Reinecke, continue à envisager le problème du trésor de Michalków dans l'esprit de Hoernes et à juger les rapports des trouvailles de la Russie méridionale avec les Cimmériens dans l'esprit d'Ebert. N'ayant pas reconnu le caractère indépendant des trouvailles du type de celle de Michalków, il a commis l'erreur de les mettre en relation avec la culture de la Russie méridionale à la fin de l'âge du bronze. Pour expliquer ces malentendus, il faut supposer que Tallgren ait en vue principalement les matériaux archéologiques des steppes de la Russie, c'est-à-dire ceux au sujet desquels Reinecke n'avait pas dit explicitement, dans quelle mesure il fallait les rattacher à la sphère „thraco-cimmérienne“. Un autre fait qui semble avoir agi d'une manière défavorable sur la cristallisation des idées de Tallgren, consiste en ce qu'il méconnaît le rôle décisif des Scythes en Hongrie et dans l'ensemble de la région carpathique; en conséquence de cette erreur, il ne tient pas pour probable que les trésors considérés comme „thraco-cimmériens“ par Reinecke aient été enfouis à cause de l'avance des Scythes vers l'ouest.

Au sujet du trésor de Michalków, les vues de Hoernes ont été adoptées aussi par Wilke, qui a fourni maintes précisions concernant les relations de cette trouvaille avec la sphère hallstattienne et les analogies caucasiennes. Wilke tient pourtant à souligner le fait que les trouvailles du Caucase et la sphère du trésor de Michalków sont loin de représenter un style identique; les affinités qu'on

<sup>18</sup> A. M. Tallgren, *ESA* 2 (1926), p. 217 ss.



peut relever dans ces deux domaines, sont à ramener plutôt à des sources communes. Comme Hoernes, Wilke pense à des suggestions d'origine hellénique; il y renvoie surtout à propos de la figure animale qu'il rapproche d'une figure analogue du vase de Paša-kői (Bulgarie) en ajoutant que cette dernière pourrait bien constituer un trait d'union entre la Grèce et les trouvailles septentrionales.<sup>19</sup>

## 4.

L'importance des Cimmériens pour la région danubienne fut reconnue par le savant roumain V. Pârvan, qui a déjà pu utiliser les conclusions de Reinecke. Malgré les contradictions qu'il n'est pas difficile de relever dans ses ouvrages et l'incertitude de son jugement en matière d'archéologie, Pârvan a fourni d'importants points de vue à l'évolution historique du problème cimmérien. Il est d'avis qu'au début de la IV<sup>e</sup> période de l'âge du bronze, c'est-à-dire aux alentours de l'an 1000 av. J.—C. la région des Carpathes était habitée par la branche septentrionale des Thraces, à laquelle se rattachait, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle av. notre ère, l'empire des Cimmériens, situé dans la Russie méridionale, entre le Dniéster et la région kobanienne. Pârvan suppose qu'au moment (c'est-à-dire aux alentours de l'an 1000) où la poussée des Scythes avait commencé à exercer une certaine pression sur les Cimmériens, ceux-ci eussent envahi la Transylvanie et la partie nord de la Péninsule Balkanique. Leur pénétration qui eut lieu entre 1000 et 900, ne manqua de provoquer des perturbations bien graves dans ces territoires; c'est alors qu'on enfouit un grand nombre de trésors en or et en bronze. Malgré ces péripéties, la population autochtone continuait à jouir de la même aisance qu'auparavant: Pârvan y conclut de l'orfèvrerie locale qui aurait fleuri entre le cours moyen du Danube et le Dniéster de 900 à 600, c'est-à-dire, selon la chronologie de Pârvan, pendant la IV<sup>e</sup> période de l'âge du bronze et au début du hallstattien qui commença vers l'an 700 av. J.—C. par l'apparition des Scythes. Dans cette orfèvrerie on pourrait observer, toujours selon Pârvan, deux tendances: la première aurait en vue le style géométrique conservateur qui provient de l'art de la III<sup>e</sup> période de l'âge du bronze, la seconde représenterait le style comportant des figures animales, qui constitue une innovation d'origine cimmérienne ou, pour mieux dire, orientale. Pârvan est d'avis que l'apparition des Cimmériens, bien qu'elle ait provoqué de graves perturbations, n'a point anéanti la culture de la Transylvanie à la fin de l'âge du bronze; bien au contraire, elle y eut pour conséquence un essor nouveau de l'orfèvrerie. En tout cas une série de trésors d'or peut être considérée comme „cimmérienne“, et quoiqu'il la rattache à l'orfèvrerie de la sphère hallstattienne, il voit plus qu'une simple coïncidence fortuite dans le fait qu'on rencontre des trouvailles analogues en Russie orientale (Ananino) et dans le Caucase. Pârvan est convaincu qu'aux alentours de l'an 1000 av. J.—C. les „Géto-Cimmériens“ formaient une sphère économique et culturelle à part et qu'ils assuraient un contact permanent entre les Alpes et le Caucase. Dans ces conditions les formes provenant de l'Asie occidentale pouvaient facilement pénétrer dans la territoire des Carpathes du Nord et du bassin danubien, comme on le constate dans le cas des fibules en forme d'animal des trésors de Michalków et de Dalj.<sup>20</sup>

La conception de Pârvan, bien qu'elle puisse être considérée à juste titre comme une synthèse de vaste envergure, ne semble admissible ni au point de vue des matériaux archéologiques, ni à la lumière des sources historiques. Sa faillite est à ramener au fait que le savant roumain cherchait à ébaucher une synthèse harmonieuse à l'aide de constatations historiques et archéologiques discutables, voire contradictoires. On ne saurait alléguer aucune preuve archéologique et historique en faveur de la thèse qui concerne la présence des Cimmériens en Russie méridionale depuis le XVI<sup>e</sup> siècle; d'autre part, aucune source historique ne nous autorise à faire remonter le début de la pression des Scythes à une période aussi reculée que les alentours de l'an 1000 av. J.—C. Toutes ces hypothèses, si forcées soient-elles, sont pourtant indispensables à Pârvan, car elles lui permettent de fixer l'occupation de la Transylvanie par les Cimmériens entre 1000 et 900 et d'attribuer à ce peuple les trésors d'or de la période IV de l'âge du bronze. Il est pourtant difficile à dire, dans quelle mesure ses réflexions ont été déterminées par l'influence de Reinecke. Au dire de J. Nestor le fait que Pârvan nommait le trésor de Cofalva (Tufălău, com. de Hâromszék-Trei Scaune) et les trouvailles similaires „gétocimmériens“ (ou simplement „cimmériens“) semble prouver qu'il connaissait et approuvait les vues de Reinecke.<sup>21</sup> En effet, il est surprenant de voir que les trésors „cimmériens“ de Pârvan coïncident

<sup>19</sup> G. Wilke, RLV VIII, p. 180. ss.

<sup>20</sup> V. Pârvan, *Getica. O protoistorie a Daciei*. București, 1926, 727 ss., 758 ss., Dacia. An outline of the early civilisations of the Carpathian-Danubian countries. Cambridge, 1928. 2 ss., 31 ss., 35 ss., 60 ss. En utilisant les travaux de Pârvan, il faut toujours tenir compte des commentaires et des explications fournies par J. Nestor, cf. Ber. d. röm.-germ. Komm. 22 (1932), 104 ss.

<sup>21</sup> Ber. d. röm.-germ. Komm. 22 (1932), p. 108, note 437.



singulièrement avec la sphère „thraco-cimmérienne“ de Reinecke, sans que l'auteur roumain fasse la moindre allusion aux travaux du célèbre chercheur allemand. D'autre part il est certain qu'il y a des divergences de vues nullement négligeables entre Pârvan et Reinecke et que même Nestor n'a pas réussi à les faire disparaître dans son compte-rendu sur la théorie de Pârvan. Alors que le premier fixe les trouvailles géto-cimmériennes approximativement à la IV<sup>e</sup> période de l'âge du bronze qui correspond dans son système à la I<sup>re</sup> moitié du hallstattien (Hallstatt A—B), Reinecke attribue toute la sphère culturelle „thraco-cimmérienne“ à une époque récente du hallstattien (Hallstatt C-D). Pârvan considère les trésors cimmériens comme des trouvailles appartenant à la sphère de Hallstatt: en d'autres termes, il n'en reconnaît l'indépendance ni par rapport à la sphère hallstattienne, ni par rapport à la civilisation de la Hongrie orientale à l'âge du bronze. Si, au point de vue chronologique, il eût réussi à mieux fixer l'époque à laquelle remontent les trésors cimmériens (période plus récente de l'âge de Hallstatt), il n'eût point dû recourir à tant d'hypothèses forcées et pleines de contradictions. Les conclusions auxquelles il aboutit, ne résistent guère à la critique. Pour expliquer les éléments caucasiens du trésor de Michałków il suppose qu'autour de l'an 1000 av. J.-C. les Géo-Cimmériens fussent les porteurs de relations économiques et culturelles régulières entre les Alpes et le Caucase. Mais en souscrivant à cette opinion, pourquoi devrait-on admettre, même à défaut de toute preuve péremptoire, que les Cimmériens aient occupé la région des Carpathes de l'Est dès l'an 1000 ou 900? D'autre part, si l'on admet cette conquête, comment expliquer les éléments caucasiens en question qui remontent à une époque où les relations caucaso-danubiennes étaient déjà interrompues par les Scythes? Ces contradictions et ces erreurs montrent d'une manière absolument nette que Pârvan, tout en ayant reconnu l'importance de la migration des Cimmériens pour la région danubienne, n'a pas réussi à esquisser ce processus en conformité des sources archéologiques et historiques.

La vraie importance de la sphère „thraco-cimmérienne“ de Reinecke et la perspective qu'elle ouvre n'ont été reconnues que par J. Nestor, un des disciples de V. Pârvan: il s'appuyait sur les travaux de Willvonseder, Franz et Janse. Ce fut Willvonseder qui publia avec un bon commentaire les trouvailles de Stillfried qui se composaient surtout de fragments de mors et de boutons d'apparat cruciformes; à ce propos il a insisté sur le fait que seules les trouvailles de Hongrie (Kiskőszeg, Dálya) fournissaient des analogies aux branches latérales en forme de tuyaux perforés. Quant aux boutons cruciformes, ils sont répandus sur un territoire beaucoup plus vaste: outre l'Europe centrale et le cimetière kobanienne, on les retrouve en Chine où ils s'associent à d'autres objets connus de la culture hallstattienne (hache à manche, pointe de flèche tripartite). Willvonseder est d'avis que ces types qui se rencontrent dans des groupes analogues aussi en Occident, s'étaient formés dans une zone intermédiaire, probablement en Russie méridionale, d'où ils pouvaient rayonner vers l'est et l'ouest. Il s'ensuit que la plupart des types de Stillfried sont d'origine orientale; les têtes d'animal qui terminent les branches latérales ne font que confirmer cette hypothèse, puisque les mors de bronze et d'os attribués aux Scythes de la Russie méridionale présentent, eux aussi, des formes analogues. Or, supposant que ces motifs décoratifs des mors de Stillfried soient d'origine scythique Willvonseder fixe les trouvailles de Stillfried au VII<sup>e</sup> siècle av. notre ère.<sup>22</sup> A propos de L. Franz, il suffit de remarquer qu'il a complété la sphère des mors et des boutons de Stillfried par des contributions relatives à la Bohême.<sup>23</sup> Quant à Janse, il a consacré deux études aux relations de la civilisation hallstattienne avec l'Extrême-Orient. A son avis la pénétration de cette civilisation dans les pays orientaux est à ramener à une influence européenne; vu les spécimens y retrouvés des pointes de flèche scythes, les porteurs de cette influence doivent avoir été des Scythes.<sup>24</sup>

J. Nestor prend pour point de départ les conclusions de Reinecke et de Pârvan: il se fixe le but d'en former un système cohérent. Sans vouloir contester la réussite partielle de cette tentative, il faut reconnaître que son essai a plutôt embrouillé qu'éclairci certaines questions. Le second auteur roumain fait siennes l'hypothèse concernant la sphère „thraco-cimmérienne“ de Reinecke et, à l'encontre de Pârvan, il semble adopter aussi ses conclusions chronologiques. Il est pourtant à remarquer que Nestor identifie les indications chronologiques de Reinecke („période récente du hallstattien“) avec Hallstatt C ce qui s'explique par son effort de rapprocher les vues de Reinecke de celles de Pârvan. Etant donné que tous les deux fixent le groupe des trésors en question à une période antérieure à l'apparition des Scythes et que Pârvan est d'accord avec Reinecke pour placer cet événement aux alentours de l'an 700 av. J.—C., les deux conceptions ne présentent, au point de vue de la chronologie absolue, aucune différence essentielle. Néanmoins le procédé de Nestor

<sup>22</sup> K. Willvonseder, WPZ 19 (1932), 25 ss.

<sup>23</sup> L. Franz, WPZ 20 (1933), 132 ss.

<sup>24</sup> O. Janse, The Bulletin of the Museum of Far Eastern Antiquities, No. 2. (1930), 177 ss., No. 4 (1932), 187 ss.



n'atténue qu'en apparence la divergence de vues qui oppose Reinecke à Pârvan: lorsque Reinecke attribue les trésors „thraco-cimmériens“ à une époque relativement récente — et non à une époque plus ou moins reculée — de la période hallstattienne, il le fait en raison d'une conception archéologique et historique qui diffère beaucoup de celle de Pârvan. Nestor lui-même semble être conscient de cette opposition latente: c'est pourquoi il essaie de modifier à bien des égards les vues de Pârvan sur l'évolution et la chronologie des événements historiques. Il n'admet la présence des Cimmériens en Russie méridionale qu'à partir du X<sup>e</sup> siècle (et non à partir du XVI<sup>e</sup>, comme Pârvan l'avait cru) et fixe au VIII<sup>e</sup> siècle l'apparition des Cimmériens en Europe centrale. Ces modifications de la conception de Pârvan sont soigneusement accordées aux hypothèses de Reinecke concernant la chronologie de la sphère culturelle „thraco-cimmérienne“; d'autre part, elles permettent à J. Nestor de fixer l'apparition des Scythes dans le bassin des Carpathes au VI<sup>e</sup> siècle et l'enlèvement du trésor de Michalków aux alentours de l'an 600 av. J.—C. Ajoutons encore que sous l'influence des idées de Pârvan, il est amené à supposer que la IV<sup>e</sup> période de l'âge du bronze de l'Europe centrale fût très tôt troublée par les premiers conflits des Cimmériens et des Scythes en Russie. M. Nestor cherche donc à aboutir à un compromis et c'est la même tentative qui caractérise ses vues sur les trouvailles archéologiques. Il attribue une partie des trouvailles dites „thraco-cimmériennes“ par Reinecke (Otlaka, Cófalva, Székelyhid, etc.) à la période ancienne de l'âge de Hallstatt, sans qu'il se prononce d'une manière explicite sur les relations qu'il y a entre ces trouvailles et la sphère „thraco-cimmérienne“. A ses yeux les trouvailles caractéristiques de cette sphère sont incontestablement les trésors de Michalków—Fokoru—Dalj; au sujet de ces derniers il rectifie sur plus d'un point les vues de ses prédécesseurs. S'inscrivant en faux contre la conception d'Ebert il parvient à démontrer que les trouvailles de Dalj ne sont pas à placer au début, mais à la fin de l'évolution de ce groupe et qu'elles semblent nous révéler, de même que les trouvailles analogues de Čurug, un groupe cimmérien du IV<sup>e</sup> siècle que la pression des Scythes avait poussé vers l'ouest. En ce qui concerne le caractère et la structure de la sphère „thraco-cimmérienne“, Nestor adopte les vues de Reinecke et cherche à rattacher les divers éléments de cette sphère à des groupes ethniques identifiables: il suppose que cette culture soit issue du contact des Cimmériens et des Thraces. Conformément à cette hypothèse, il croit découvrir dans une partie des trouvailles, notamment dans les trésors de Michalków et de Fokoru, une tendance plutôt cimmérienne, tandis que les bracelets terminés par des spirales doubles et les disques d'or, si fréquents parmi les trouvailles de la Transylvanie et de la Hongrie orientale, seraient à considérer comme des éléments thraces. Pour compléter ces constatations il ajoute qu'à partir de la période ancienne de l'âge de Hallstatt la Roumanie, la Galicie et la Russie méridionale ont connu une culture caractérisée par des urnes à deux cônes, ornées surtout de cannelures c'est précisément cette sphère qui, selon Nestor, devrait être considérée comme le territoire de la culture „thraco-cimmérienne“ de la période hallstattienne ancienne. Il est pourtant à remarquer que cette dernière hypothèse pourrait difficilement s'accorder avec les vues du même savant sur l'origine de la sphère „thraco-cimmérienne“ et sur les événements historiques liés à cette sphère.<sup>25</sup>

Il n'en reste pas moins que Nestor avait parfaitement raison de reconnaître l'importance des mors et des pièces de harnais semblables aux trouvailles de Stillfried et qu'il essayait d'en éclaircir la typologie, l'évolution et la diffusion. Comme il ressort des matériaux recueillis par Willvonseder, Franz et Janse, ainsi que des contributions, beaucoup plus copieuses, de Nestor, la diffusion des mors et des ornements de harnais embrasse, quoique pour le moment avec de très grands espaces blancs, toute la zone des steppes qui s'étend de l'Europe centrale jusqu'à l'Asie orientale; on doit y rattacher aussi le secteur nord des Balkans où les trouvailles de ce genre sont particulièrement fréquentes, ainsi que certains prolongements de la zone principale vers la Grèce. Il est pourtant indéniable que les trouvailles de l'Extrême-Orient ne semblent pas être étroitement liées aux trouvailles occidentales; on ne peut donc exclure la possibilité de voir dans ces trouvailles beaucoup plus récentes autant de vestiges de la poussée des Scythes vers l'est. En tout cas, si l'on laisse de côté les trouvailles orientales, l'époque du groupe occidental peut être fixée aux périodes C—D de Hallstatt. En ce qui concerne l'appartenance ethnique de la sphère des mors et des pièces de harnais, Nestor proteste contre l'idée de la mettre en relation avec les Scythes. Pour expliquer les traits communs de cette sphère et de la civilisation scythique, il renvoie au rôle qu'une tendance issue de la sphère de ces mors ou d'un milieu analogue a pu jouer chez les Scythes. Il écarte décidément l'idée d'établir une relation directe entre les mors à tête d'animal de Stillfried et le style animalier scythique, mais en même temps il insiste sur le fait que la sphère des mors est intimement liée à celle qu'on caractérise généralement par les trouvailles de Michalków—Fokoru—Dalj: toutes les

<sup>25</sup> J. Nestor, Ber. d. röm. germ. Komm. 22 (1932) 104 ss., 113 ss., 120 ss., 138 ss., ESA 9 (1934)



deux sont à fixer aux époques C et D du hallstattien et même leur diffusion géographique est à peu près similaire. D'autre part, on peut bien les considérer comme des phénomènes accusant certaines relations avec l'Orient, voire comme des phénomènes d'origine orientale qui font leur apparition pendant le hallstattien de l'Europe centrale et orientale. J. Nestor rejette catégoriquement tout essai d'attribuer le groupe des mors aux Scythes; en revanche, étant donné que beaucoup d'objets de ce groupe se rencontrent aussi parmi les trouvailles illyriennes de la Bosnie, il n'ose pas exclure la possibilité d'attribuer ces trouvailles aux Illyriens. Néanmoins la seconde hypothèse lui paraît d'autant plus improbable que les divers types des mors sont inconnus à la Bosnie et que la sphère de diffusion de certains ornements de harnais embrasse aussi le Caucase et l'Asie orientale. Dans ces conditions, ne pouvant découvrir derrière les mors ni des Scythes, ni des Illyriens, il ne voit, à cause des relations particulièrement étroites des mors avec la sphère du trésor de Michalków, qu'une seule solution: rattacher ces mors à la sphère „thraco-cimmérienne“ de Reinecke. En conclusion, Nestor considère le groupe des mors comme un élément de la sphère fort complexe de la civilisation „thraco-cimmérienne“, c'est-à-dire il cherche à justifier la tentative de Reinecke qui consistait à rattacher au moins certains mors à la sphère „thraco-cimmérienne“.<sup>26</sup>

En dernière analyse les remarques de Nestor sur le problème cimmérien sont d'un intérêt capital pour nos recherches: elles apportent maintes contributions nouvelles à une conception qui avait été à peine ébauchée par Reinecke. Etant donné que Nestor a reconnu l'importance réelle des mors, il a considérablement élargi la sphère envisagée par le savant allemand. On peut même dire qu'il a transformé la synthèse ingénieuse, mais hardie de son prédécesseur en une hypothèse de travail facile à manier et étayée de preuves solides.

## 5.

Depuis que Hoernes eut attiré l'attention sur les relations particulièrement étroites du trésor de Michalków avec le Caucase, ce problème n'a cessé d'intéresser les savants. Pour le résoudre, Reinecke a essayé de rattacher même les trouvailles de la région de Koban à la sphère „thraco-cimmérienne“. Cette hypothèse fut confirmée par les recherches de Fr. Hančar qui a consacré plusieurs études importantes aux problèmes de la civilisation kobanienne. Selon ses conclusions, les cultures qui, du XIV<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, avaient fleuri au sud du Caucase, dans la région de Gandša-Karabagh, Lelvar et Talyš, sont étroitement liées à la civilisation du Louristan. Pour expliquer ce phénomène, Hančar renvoie au commerce des métaux entre la Transcaucasie et le Louristan, d'une part, et à l'appartenance des deux cultures à la civilisation de l'Asie Antérieure (autour du tournant du II<sup>e</sup> et du I<sup>er</sup> millénaires av. J.—C.), d'autre part. A son avis les éléments que la culture louristanienne a en commun avec la Transcaucasie peuvent être bien distingués de ceux qui se rattachent plutôt à la culture kobanienne; les analogies de ces derniers sont à chercher aussi dans la culture de l'âge du fer dans la partie nord du Caucase, culture qui se prolonge jusqu'à l'an 600 av. J.—C. Quant aux éléments communs du Louristan et du Caucase, Hančar veut les ramener à la rupture des relations de ces deux territoires avec l'Asie Antérieure, c'est-à-dire à un phénomène qui semble avoir été provoqué par l'apparition d'un nouvel élément ethnique. Sur ce point Hančar qui a en vue la parenté de la figure animale caractéristique de la culture kobanienne avec les fibules „cimmériennes“ en forme d'animal de Michalków et de Dalj, avance l'hypothèse que ce nouveau peuple doit avoir été celui des Cimmériens. Son hypothèse est fondée sur les conclusions de F. W. König, suivant lesquelles les Cimmériens ont traversé le Caucase, dans le cadre d'une migration de vaste envergure aux IX<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles; au peu plus tard une de leurs groupes s'établit dans la région d'Anšan, non loin de Kirmanšahan, où les successeurs de leur prince Teušpa furent les rois d'Anšan: les Achéménides. König considère les Cimmériens comme un peuple cavalier et il est d'avis qu'ils transportèrent de leur patrie antérieure des motifs artistiques qui nous permettent d'identifier le peuple cimmérien avec les porteurs cavaliers de la civilisation du Louristan. Etant donné qu'au point de vue historique la plupart des bronzes du Louristan sont à fixer, selon König, à la période allant de 700 à 600, ces résultats semblent si bien correspondre aux conclusions d'ordre archéologique que Hančar n'hésite pas à identifier aussi les porteurs de la culture kobanienne avec les Cimmériens. A ce sujet il formule pourtant son opinion avec une certaine prudence: sans vouloir identifier *tous* les porteurs de la civilisation kobanienne avec les Cimmériens, il préfère dire qu'au témoignage des données anthropologiques et de l'analyse du style animalier du Caucase, seule la couche supérieure de la population caucasienne peut être identifiée avec les Cimmériens. Selon sa conception, les Cimmériens parurent autour de l'an 1000 av. notre ère dans le Caucase pour s'y superposer à une couche locale, de caractère autochtone, et pour jouer un rôle essentiel aussi

<sup>26</sup> J. Nestor, WPZ 21 (1934) 108 ss.



bien dans le développement de la civilisation kobanienne, fixée par le même auteur également aux alentours de l'an 1000, que dans le style animalier du Caucase du Nord. Dans le même ordre d'idées une autre constatation non moins importante de Hančar a trait à l'apparition du cheval autour de l'an 1000 dans le Caucase et précisément dans la culture kobanienne, dont les porteurs sont à considérer, en conséquence de ce fait, comme des guerriers cavaliers. C'est à la même époque qu'en Asie Antérieure le char de combat est relégué au second plan par l'introduction de la cavalerie. Tout porte donc à croire que les Cimmériens étaient un peuple pasteur cavalier qui jouait un rôle décisif dans une des grandes transformations du monde antique. Quant au rayonnement de la culture kobanienne et du style animalier du Caucase, Hančar cherche à le retrouver dans trois domaines: il est d'avis que le style animalier du Caucase était un facteur important aussi bien de l'art scythique que de l'art hallstattien, et qu'on peut en retrouver les traces jusqu'à des régions fort éloignées de l'Asie. Comme intermédiaires, il signale surtout les Cimmériens et les Scythes.<sup>27</sup>

Il n'est pas douteux que les conclusions de Hančar soient d'une importance capitale pour les relations du problème cimmérien avec le Caucase; sous ce rapport elles offrent un point de départ solide aux futurs chercheurs. Il est pourtant à remarquer que la justesse de cette théorie dépend des trois facteurs suivants:

1. Chronologie de la civilisation kobanienne et des autres civilisations du Caucase;
2. Histoire des Cimmériens en Asie Antérieure, y compris la chronologie des événements;
3. Situation de la civilisation kobanienne dans la sphère „thraco-cimmérienne“ de Reinecke et ses relations avec la sphère de Hallstatt.

Malheureusement ces détails ont été trop peu élucidés par Hančar. Bien que le cadre chronologique qu'il a proposé (XIV<sup>e</sup>—VIII<sup>e</sup> siècles) soit acceptable, on aurait besoin d'une chronologie beaucoup plus précise pour juger le développement et les relations réciproques des diverses civilisations du Caucase à la double lumière de l'archéologie et de l'histoire. En ce qui concerne l'activité des Cimmériens en Asie Antérieure, les constatations de König sont loin d'être indiscutables et l'on peut bien se demander si elles suffisent à expliquer la genèse de la culture du Louristan. Les relations qui rattachent la culture kobanienne à la sphère „thraco-cimmérienne“ et à la culture de Hallstatt restent également dans la pénombre, bien qu'elles soient d'une importance décisive au point de vue de l'appartenance ethnique et de la chronologie de la culture kobanienne et même par rapport à l'histoire des Cimmériens. Somme toute, la théorie de Hančar paraît plausible, mais ses détails demandent à être confirmés par les recherches à venir.

Quoi qu'il en soit, les recherches de Nestor et Hančar ont montré que la théorie de Reinecke concernant la sphère culturelle „thraco-cimmérienne“ était juste et qu'elle ouvrait aux historiens des perspectives absolument nouvelles. Il était donc naturel que le problème cimmérien intéressât de plus en plus les savants. Admettant les conclusions de Reinecke et en partie même celles de Párvan, A. Alföldi attache également beaucoup d'importance aux Cimmériens; il les met en relation avec l'histoire des Thraces du nord. Il tient pour possible que l'unification et l'organisation des tribus thraces septentrionales aux VIII<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles avant notre ère fussent provoquées par la poussée d'une vague de cavaliers nomades préscythiques qui finit par s'assimiler aux Thraces. Ce peuple préscythique, il le croit identifiable avec les Cimmériens, mais à l'encontre de ceux qui voient en eux un peuple apparenté aux Thraces, il insiste sur le fait que, selon le témoignage du triquètre, des fibules en forme d'animal et de la „couronne de chaman“ appartenant au trésor de Michalków, ces cavaliers nomades doivent être venus du territoire du style animalier nord-asiatique.<sup>28</sup>

A propos de la Galicie, le bien-fondé de la théorie „thraco-cimmérienne“ de Reinecke a été démontré par T. Sulimirski. Celui-ci a pris pour point de départ le fait qu'autour de 700 on peut observer un changement radical des courants culturels qui dominent cette région. Les relations qui la rattachent à la plaine hongroise cèdent la place à un courant nouveau qui fait parvenir en Galicie d'abord les trouvailles „thraco-cimmériennes“, ensuite les trouvailles „transylvaines“ et „orientales“. T. Sulimirski applique à cette période, d'après Reinecke, l'épithète de „thraco-cimmérienne“ pour en fixer le début à 700 et la fin à 550 av. J.—C. (Hallstatt C). Selon une de ses constatations, qui est pour nous d'une importance capitale, cette influence „thraco-cimmérienne“ pénétra en Galicie du côté de la Transylvanie: il s'ensuit que la rupture des relations suivies avec la Hongrie et d'autres territoires occidentale ne peut s'expliquer par l'irruption des Scythes. Signalons encore une autre observation de M. Sulimirski, suivant laquelle en Galicie la période „thraco-cim-

<sup>27</sup> Fr. Hančar, ESA 7 (1932), 113 ss., ESA 9 (1934), 47 ss., WPZ 21 (1934), 12 ss., MAGW 65 (1935), 276 ss., IPEK 10 (1935) 49 ss.

<sup>28</sup> A. Alföldi, CAH XI, 1936, 77.



mérienne“ n'est pas séparée par une limite nette de la période scythique: il serait plus juste de dire que la culture scythique y forme la suite de la période „thraco-cimmérienne“. Au point de vue chronologique, il distingue dans la période „thraco-cimmérienne“ de la Podolie occidentale les deux phases suivantes: 1. La première phase est le résultat d'un choc venant de Transylvanie autour de l'an 700. C'est à cette époque qu'on doit fixer, selon toute probabilité, les trouvailles de caractère „thraco-cimmérien“ et „transylvain“. 2. La seconde phase est caractérisée par les relations qui rattachent la Galicie à la région pontique; un peu plus tard paraissent les objets de fabrication scythique. Comme limite des deux phases, Sulimirski signale la trouvaille de Michałków qui ne pouvait être qu'un trésor royal. Son enfouissement coïncidait donc avec l'effondrement du pouvoir „thraco-cimmérien“ dans la Podolie occidentale et avec le rattachement de ce territoire à la sphère scythique de la région pontique. M. Sulimirski est d'avis que l'enfouissement devait avoir lieu entre 600 et 550 av. J.—C.<sup>29</sup>

## 6.

L'intervention de Sulimirski dans cette polémique témoigne de l'importance toujours plus grande du problème cimmérien, même en ce qui concerne les zones périphériques de la sphère „thraco-cimmérienne“. Etant donné que la culture „thraco-cimmérienne“ de la Galicie provient de la Hongrie ou de la Transylvanie et qu'en tout cas elle est étroitement liée au bassin des Carpathes, il n'est pas exagéré de dire que le territoire de la Hongrie a joué un rôle primordial dans la sphère culturelle „thraco-cimmérienne“. A propos des trouvailles de Michałków—Fokoru—Dalj déjà les recherches antérieures ont fait ressortir ce fait, mais c'est à S. Gallus et T. Horváth que revient le mérite d'avoir insisté sur l'importance des trouvailles de mors pour ce problème. Partant des recherches de Willvonseder et Nestor, S. Gallus a recueilli et publié les mors retrouvés en Hongrie et à ce propos il a soumis à une critique serrée la théorie concernant les „sphères culturelles“ établies au moyen de l'archéologie. Il est d'avis que le terme „sphère culturelle“ est impropre, parce que, en tant que notion ethnologique, il sert à désigner des cultures apparentées. D'autre part une sphère culturelle peut réunir des peuples ethniquement très divers; il serait donc faux de chercher derrière telle ou telle „sphère“ un groupe ethniquement homogène. Il reconnaît volontiers que la notion „culture“ de l'archéologie correspond souvent à celle d'un „peuple“ en ethnologie, mais il ajoute que ces relations sont loin d'être d'une valeur générale: la disparition d'une „culture“ n'implique pas nécessairement celle d'un „peuple“ et inversement. Par conséquent, S. Gallus ne mentionne jamais la „sphère thraco-cimmérienne“; en d'autres termes, il n'approuve pas la définition ethnique de la sphère en question qu'il préfère concevoir comme une notion d'ordre ethnologique. Il ne parle donc que de „groupes de trouvailles“ caractérisés par la présence des mors; quant à l'attribution ethnique de ces groupes, c'est là un problème qu'il promet de résoudre dans une étude ultérieure. Pour le moment il tâche de classer les mors au point de vue typologique pour en pouvoir fixer la chronologie relative et absolue. Il est d'avis que tous les mors peuvent être rangés en une seule série typologique, dont tous les membres dérivent les uns des autres. Néanmoins, il est curieux de remarquer que dans l'application de sa thèse S. Gallus lui-même fait certaines concessions: il distingue non pas un seul, mais trois types de mors et même s'il ajoute que les types II et III représentent des formes typologiquement plus évoluées du type I, il ne réussit pas à conserver l'unité de sa série typologique. En dernière analyse il constate que l'ensemble des mors ne peut être attribué aux Scythes; si l'on compare ces trouvailles aux formes répandues en Hongrie à l'âge du bronze tardif, on y rencontre tant de formes nouvelles et jusque-là inconnues qu'on doit supposer l'apparition d'un nouvel élément ethnique. La période des mors correspond d'ailleurs à Hallstatt B—C, ce qui veut dire qu'elle dura du VIII<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle. Les trouvailles les plus anciennes semblent être celles de Hongrie; étant donné que la sphère hallstattienne n'adopte que les types relativement plus récents des mors, ces trouvailles jettent un jour nouveau même sur le hallstattien. Selon Gallus certains éléments communs du hallstattien et des trouvailles de mors doivent être considérés, par suite de la priorité chronologique des mors et de la délimitation géographique de leur zone, comme des phénomènes périphériques.

Les conclusions de S. Gallus ont été utilement complétées par celles de T. Horváth: celui-ci, partant des résultats de Nestor et Janse, cherche à établir la diffusion eurasiatique des mors préscythique étudiés par S. Gallus sur le territoire de la Hongrie. Selon ses conclusions la sphère de ces mors et d'autres formes apparentées embrasse la Russie méridionale, le Caucase, une partie de l'Asie Antérieure, la région du Volga et de la Kama, la Sibérie et même l'Asie orientale. T. Horváth a essayé de se prononcer aussi sur l'origine de ces mors, mais, malgré la richesse de sa documentation, il n'y a pas pleinement réussi. Bien qu'il exclue de ses recherches les trouvailles

<sup>29</sup> T. Sulimirski, WPZ 25 (1938) 129 ss.



tardives de la Sibérie et de l'Asie orientale comme des objets représentant une sphère de diffusion secondaire, même le reste du territoire lui semble poser des problèmes presque insolubles. Il se demande si cette culture appartenant à un peuple de cavaliers nomades s'est formée sur le territoire de la Hongrie pour en rayonner vers l'est ou bien si elle est d'origine caucasienne ce qui revient à dire qu'elle a pénétré en Hongrie par l'intermédiaire de la Russie méridionale. Il est pourtant d'accord avec S. Gallus pour admettre que les mors de Hongrie sont plus anciens que les mors orientaux d'où il conclut que la Hongrie, la Russie méridionale et le Caucase étaient occupés par des peuples ayant une culture commune. D'autre part, il est parfaitement conscient du fait que dans la culture préscythique de la Hongrie il y a un certain nombre d'éléments caucasiens: à son avis dans les trouvailles de Michalków, Blatnica, Istebne et Dalj on a relevé tant d'objets caucasiens ou provenant de l'Asie Antérieure par l'intermédiaire du Caucase qu'on pourrait admettre dès la fin du IX<sup>e</sup> siècle l'immigration en Hongrie de certaines tribus caucasiennes qui y seraient parvenues par la Russie méridionale et la Galicie. Resterait à voir si la formation des peuples cavaliers préscythes en Hongrie étaient réellement en rapport avec l'immigrations de ces Caucasiens ou bien si la transformation des agriculteurs établis dans cette région en cavaliers nomades était un processus dont les origines remontaient à une période antérieure. Malheureusement ce sont des questions que M. Horváth considère, au moins pour le moment, comme insolubles.<sup>30</sup>

Malgré ces constatations plutôt négatives au sujet des études antérieures sur le problème cimmérien, l'ouvrage de S. Gallus et T. Horváth est d'une importance toute particulière. Ces deux auteurs furent les premiers à apprécier le groupe des mors à sa juste valeur, et bien que les résultats auxquels ils ont abouti, trahissent quelques incertitudes, ils ne mettent pas en doute l'enseignement de Reinecke sur la sphère „thraco-cimmérienne“. Les mors étudiés par les deux auteurs hongrois constituent plutôt — comme J. Nestor l'avait déjà démontré — un élément appartenant à cette sphère et, étant donné que Gallus et Horváth ne contestent point les relations de leurs mors avec la sphère du trésor de Michalków, les matériaux archéologiques qui forment l'objet de leur étude sont à peu près identiques aux trouvailles rattachées par Reinecke à la sphère „thraco-cimmérienne“. En ce qui concerne l'appartenance ethnique de ces trouvailles, il convient de faire ressortir ici le fait qui ni Reinecke, ni Nestor n'avaient voulu y découvrir une „ethnie“ homogène; Nestor pensait au moins à deux groupes ethniquement bien différenciés, à savoir aux Thraces et aux Cimmériens. Quant à S. Gallus, il n'exclue pas la possibilité de devoir ramener ces mors à l'apparition d'un nouvel élément ethnique: vu que les Scythes n'entrent pas en ligne de compte, on ne peut penser, comme Willvonseder l'a expressément dit, qu'aux Cimmériens.<sup>31</sup> Somme toute, la théorie de Reinecke sur la sphère „thraco-cimmérienne“ — considérée soit comme la sphère d'une „culture“, soit comme celle d'un „peuple“, — prenant ces deux termes en un sens ethnologique — ne contredit pas les conclusions qui se dégagent du témoignage des mors préscythes. Au point de vue chronologique, les difficultés sont plus nombreuses. En ce qui concerne la chronologie relative, S. Gallus, à l'encontre de Nestor, fixe la période la plus ancienne des mors non à Hallstatt C, mais à Hallstatt B. Cette contradiction paraît résulter du fait qu'en établissant sa chronologie relative, Gallus s'est servi de la chronologie hallstattienne de Reinecke et des rectifications s'y rapportant de plusieurs auteurs, entre autres de Vogt et Holste, tandis que dans sa chronologie absolue il essayé d'appliquer le système chronologique d'Åberg. L'emploi simultané de ces deux systèmes chronologiques n'était point favorable à la synthèse de S. Gallus. Vu l'indépendance et l'importance des mors par rapport à la sphère de Hallstatt, il eût été plus prudent de soumettre la chronologie de l'âge du fer ancien à une révision générale et de se demander si l'apparition des mors ne suffit pas, à elle seule, à délimiter les périodes du hallstattien. On peut observer la confusion de plusieurs points de vue aussi dans la typologie des mors. Comme Potratz a démontré dans son compte-rendu, tantôt M. Gallus cherchait à ranger en une seule série typologique des mors disparates, tantôt il considérait certaines variantes typologiquement plus évoluées d'un type plus ancien comme des types à part; en d'autres termes, il ne faisait pas une distinction assez nette entre la typologie et la chronologie.<sup>32</sup> Cette erreur, si peu importante en elle-même, est devenue pourtant fatale pour son essai de synthèse: la chronologie y fut complètement subordonnée à la typologie. Etant donné que Gallus plaçait un type répandu surtout en Hongrie à la tête de sa série typologique, il s'en suivait nécessairement que les mors de Hongrie lui paraissaient plus anciens que les autres. On peut observer les conséquences de cette conception aussi dans l'étude de Horváth: bien que celui-ci

<sup>30</sup> S. Gallus — T. Horváth, Un peuple cavalier préscythique en Hongrie. *Dissertationes Pannonicae*. Ser. II. 9. Budapest, 1939.

<sup>31</sup> Voir son compte-rendu sur l'étude de Gallus et Horváth, WPZ 29 (1942) 213 ss.

<sup>32</sup> H. A. Potratz, PZ 30—31 (1939—40) 463 ss.



ait relevé des traces qui militeraient en faveur de l'origine orientale des mors, il a adopté les conclusions de Gallus ce qui l'a empêché de résoudre le problème des origines. La typologie et la chronologie de Gallus étaient diamétralement opposées à la théorie des origines orientales: c'est pourquoi Horváth se vit forcé de déclarer que les éléments d'allure orientale étaient à séparer des divers types de mors et qu'ils devaient être ramenés à l'immigration de certains groupes ethniques caucasiens sur le territoire de la Hongrie. Il n'en reste pas moins que les matériaux archéologiques ne nous autorisent pas à faire une distinction de ce genre. Peut-être Horváth eût-il réussi à trancher, même dans ces conditions tout à fait défavorables, le problème épineux des origines, s'il eût soumis les relations du Caucase et des régions occidentales à un examen approfondi. Malheureusement ses considérations n'embrassent pas tous les problèmes que les recherches antérieures avaient posés: même la chronologie des trouvailles d'Orient et d'Occident a été négligée et c'est pourquoi il n'a pu aboutir, malgré les matériaux nouveaux dont il disposait, à aucun résultat convaincant. On peut pourtant dire que l'attitude négative de Gallus et Horváth n'a point ébranlé l'hypothèse de la sphère „thraco-cimmérienne“: bien au contraire, leurs travaux ont introduit tant de matériaux nouveaux dans le domaine de ces recherches qu'on a pu enfin se faire une idée nette de l'importance des migrations révélées par la diffusion des mors même sous l'angle de l'histoire universelle.

## 7.

Les recherches de Gallus et Horváth ont jeté un jour nouveau sur trois problèmes à résoudre: chacun d'eux est d'une importance capitale pour la question des Cimmériens. Tout d'abord, il convient de fixer la position des mors par rapport à la chronologie du hallstattien et de déterminer l'importance des trouvailles de ce genre. En second lieu, il faut éclaircir la chronologie des mors retrouvés en Orient et leurs rapports avec ceux de l'Europe centrale. Enfin, il faut élucider les relations qu'il y a entre le Caucase et l'Occident ou, pour mieux dire, entre la culture kobanienne et la sphère de Hallstatt, tenant compte, bien entendu, des divers types de mors. Rien ne prouve mieux l'intérêt éveillé par l'ouvrage de Gallus et Horváth que les commentaires et les déclarations récents qui ont trait précisément à ces trois problèmes.

Quant à la position chronologique des mors „thraco-cimmériens“, elle a été examinée, à propos de la publication d'une trouvaille récemment découverte, par Fr. Holste. Sans connaître les recherches de S. Gallus, Holste prend pour point de départ les résultats de Nestor: ce sont ces derniers qu'il soumet à un examen chronologique. Cette révision très soignée lui permet de dire que les mors „thraco-cimmériens“ paraissent d'abord dans les cimetières qui remontent à la période B de Hallstatt, mais qui existent aussi pendant la période C. Vu le caractère plus ou moins durable de ces cimetières et les formes „thraco-cimmériennes“ relativement évoluées qu'on y rencontre, l'apparition des mors peut être fixée au tournant des périodes B et C. Holste cherche à éclaircir toutes les conséquences de cette constatation. Il insiste sur le fait que les mors „thraco-cimmériens“ sont à considérer comme un phénomène tout à fait récent en Europe centrale. A l'époque des cimetières à urnes on rencontre peu de restes de harnais et ceux qui nous sont parvenus présentent des formes très différentes des trouvailles analogues des périodes récentes du hallstattien. En revanche, les harnais qui paraissent dans les riches tombes à char depuis Hallstatt C, doivent être considérés, pour la plupart, comme une suite directe des bronzes „thraco-cimmériens“. De tout cela Holste tire la conclusion que l'apparition des mors du type „thraco-cimmérien“ marque le début de la période plus évoluée du hallstattien. A propos de la sphère „thraco-cimmérienne“ il précise que la formation de celle-ci doit être mise en relation avec les déplacements de Cimmériens en Asie Antérieure, à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle av. notre ère. Il est d'avis qu'on en pourrait tirer deux conclusions d'une importance décisive. Supposé que la migration des Cimmériens ait atteint simultanément non seulement l'Asie Antérieure, mais encore la région danubienne, on pourrait fixer à ce moment-là le début d'un essor nouveau de la culture hallstattienne en Europe centrale. D'autre part, dès qu'on essaie de mettre en rapport l'apparition des bronzes „thraco-cimmériens“ avec la migration des Cimmériens, on a le moyen d'établir des parallèles chronologiques pour des territoires très étendus. Pour terminer, il ajoute que la pénétration des particularités d'allure hallstattienne dans tel ou tel groupe d'une civilisation ne s'est pas effectué à des moments très divers, selon le jeu du hasard; il faut penser plutôt à un événement décisif, sous l'effet duquel la culture hallstattienne n'a pas tardé à se généraliser. Dans ces conditions le début de Hallstatt C peut être considéré comme une limite chronologique historiquement fondée pour toute la région danubienne.<sup>33</sup>

<sup>33</sup> Fr. Holste, WPZ 27 (1940) 7 ss.



Les problèmes des mors retrouvés en Asie Antérieure (en Mésopotamie et en Louristan) ont été réexaminés par H. A. Potratz. Un des résultats les plus importants de ses recherches consiste en ce que les formes des mors répandus en Asie Antérieure représentent des types parmi lesquels il n'y a aucun lien génétique. Ayant démontré les relations très étendues de ces types — parfois elles embrassent même l'Europe centrale — M. Potratz a réussi à rendre au moins fort probable que ces types avaient été introduits en Asie Antérieure par les diverses vagues des peuples cavaliers aryens. Au sujet des mors de l'Europe centrale, il convient de faire état aussi d'une autre constatation de M. Potratz: à son avis, les mors de l'Asie Antérieure, bien que les limites de la floraison des divers types soient fort incertaines, sont pour la plupart antérieurs aux mors de l'Europe centrale ou remontent au moins à la même époque. En ce qui concerne les relations des mors de l'Asie Antérieure avec le Caucase et la Russie méridionale, l'auteur est d'avis qu'en Asie Antérieure l'élevage du cheval est d'origine étrangère et qu'il provient en dernière analyse de la sphère culturelle des peuples cavaliers du Sud-Est européen. M. Potratz approuve donc les conclusions de S. Gallus et T. Horváth et admet l'existence d'une sphère culturelle préscythique qui, à la fin de l'âge du bronze et au début de l'âge du fer, s'étendait des Alpes au Caucase et qui permet d'expliquer d'une manière satisfaisante les relations de certaines mors de l'Asie Antérieure avec l'Europe centrale.<sup>34</sup>

Les relations qu'il y a entre le hallstattien et la culture kobanienne ont fait l'objet d'une étude de J. E. Forssander. Il a pris pour point de départ les figures animales des trouvailles nordiques qui remontent à une période tardive de l'âge du bronze. Etant donné qu'on a cherché l'origine de ce style animalier aussi bien dans la culture de Hallstatt que dans la région du Koban, et qu'on avait essayé de faire venir de l'Orient les animaux sculptés de Hallstatt et des pays nordiques, Forssander s'est vu obligé de s'occuper d'une manière détaillée de la chronologie du hallstattien et des relations des trouvailles kobaniennes avec cette culture. La nouveauté de la conception du chercheur suédois consiste en ce qu'il distingue, principalement sur la base de la typologie des couteaux, deux périodes dans le Hallstatt A de Reinecke. Cette période se scinde donc en Hallstatt A et B qui peuvent être mis en parallèle avec les périodes IV et V de l'âge du bronze dans les pays nordiques; quant au Hallstatt C, il coïnciderait avec la période VI. A propos de la culture kobanienne et ses rapports avec l'Occident, Forssander croit trouver un point de repère dans les fibules; plusieurs chercheurs antérieurs avaient déjà été du même avis. Etant donné qu'il rapproche les fibules kobaniennes du type Bismantova, il met en parallèle la culture de Koban avec Hallstatt A et, en Italie, avec Benacci I. Un autre point de repère lui est fourni par la tombe de Donja Dolina; la fibule arquée qu'on y a trouvée permet de fixer cette tombe à la période B de Hallstatt. Parmi les trouvailles accessoires Forssander attache une importance toute particulière à un petit bouc en bronze, d'allure manifestement caucasienne, qui semble prouver que l'Europe centrale avait connu la sculpture animale kobanienne un peu plus tôt que la culture de Hallstatt où les tendances de ce genre ne s'épanouirent que pendant les périodes B et C. Dans ces conditions Forssander ne peut suggérer qu'une seule hypothèse: ce fut la culture kobanienne qui a transmis ces éléments culturels à la civilisation hallstattienne. Il s'agirait donc de deux influences successives, mais en un sens inverse: la formation de la culture kobanienne fait penser à une expansion culturelle de l'Italie et de la région danubienne vers l'est, tandis que plus tard, pendant les périodes A et B de Hallstatt il convient de tenir compte d'un courant opposé qui importe les sculptures animales du Caucase dans la partie nord des Balkans et en Europe centrale. Par conséquent Forssander considère une partie des sculptures nordiques de l'âge tardif du bronze comme des pièces importées de la Russie méridionale, tandis que les autres seraient des objets fabriqués sur place, sous l'influence de la culture hallstattienne. Simultanément avec le style animalier, l'ornementation géométrique ajourée paraît aussi bien dans la sphère hallstattienne que dans les pays nordiques. Dans ce cas Forssander envisage également l'influence du Caucase, car ce style est fréquent sur les sonnettes et les grelots de Koban. D'autre part, vu que les grelots et les ornements en forme de grelots décorent souvent aussi les objets vestimentaires et les harnais de l'Europe centrale, l'auteur est amené à examiner l'origine des mors de la culture hallstattienne. Partant des recherches de Willvonseder, Nestor et Gallus—Horváth il croit pouvoir distinguer trois types de branches. Le premier type, avec ses trous carrés, appartient à Hallstatt C, le deuxième, avec ses trous ronds en forme de tuyau, est fréquent déjà dans Hallstatt B, tandis que le troisième est muni d'orillons annulaires pour le montant. Le troisième type, représenté surtout par des spécimens retrouvés dans la région du Koban, Forssander le considère comme le „type kobanien“: au point de vue typologique, il le place devant les deux autres ce qui, à son avis, paraît confirmé aussi par l'époque — au moins Hallstatt A — des cimetières kobaniens.

<sup>34</sup> H. A. Potratz, PZ 30/31 (1939—40) 466, AfO 14 (1941) 1 ss., PZ 32/33 (1941—42) 169 ss., Voir à ce propos aussi l'étude intitulée „Das Pferd in der Frühzeit“ (Rostock, 1938) du même auteur.



Selon le même savant, les embouchures terminées par des boutons sont à placer dans une série typologique analogue, d'origine également kobanienne. Étant donné que la sculpture animale du Caucase, l'ornementation géométrique ajourée et les harnais paraissent simultanément et forment souvent des groupes communs en Europe centrale, et qu'on doit y ajouter aussi les nombreux mors qui renvoient à un élevage plus intense du cheval, le chercheur suédois est persuadé qu'aussi bien „les peuples montagnards du Caucase que les cavaliers des steppes de la Russie méridionale ont pénétré dans l'espace européen“.<sup>35</sup>

Il est certain que la théorie de J. E. Forssander élimine bien des contradictions des vues professées par Gallus et Horváth et qu'en dernière analyse elle offre un tableau plus clair et plus harmonieux. Il n'en est pas moins vrai que quelques détails nullement négligeables de sa conception semble reposer sur des arguments peu convaincants. Voyons tout d'abord la chronologie de la période ancienne de Hallstatt. La distinction des périodes A et B n'est pas étayée de preuves assez solides; en tout cas, elle est difficile d'appliquer aux trouvailles de Hongrie, bien que, au point de vue des mors, il eût été particulièrement important de pouvoir la vérifier. En tout cas, il est à remarquer qu'à propos de l'ancien hallstattien les recherches approfondies de S. Hommerberg ont abouti à des conclusions légèrement différentes.<sup>36</sup> Quant aux fibules kobaniennes, elles ne peuvent servir d'indice chronologique qu'après un examen plus minutieux. La fibule appartenant à la trouvaille de Donja Dolina ne milite pas en faveur de la période B de Hallstatt; en Hongrie ce type de fibule est fréquent aussi pendant la période C. D'autre part, on ne voit pas très bien, pourquoi Forssander fait une distinction si nette entre les „peuples montagnards“ du Caucase et les cavaliers nomades de la steppe. Les matériaux archéologiques qu'il a examinés ne l'y autorisent point; il faut donc y voir plutôt un écho de la conception de Horváth, suivant laquelle en Hongrie on devrait tenir compte non seulement des peuples cavaliers peut-être autochtones, mais encore d'une immigration de tribus caucasiennes. Cependant cette hypothèse ne repose sur rien de certain; née sous l'effet de la typologie et de la chronologie manifestement erronées de Gallus, elle n'aurait à servir qu'un seul but: expliquer la présence de certains éléments caucasiens sur le territoire de la Hongrie. Dans ces conditions il est à voir, si les recherches de l'avenir confirmeront, au moins en partie, la théorie de Forssander.

## 8.

Les dernières recherches et surtout l'ouvrage de Gallus et Horváth, si riche en faits et théories inédites, ont attiré aussi l'attention des spécialistes de la préhistoire italique et grecque sur l'importance du problème cimmérien. Au point de vue des grandes migrations en Italie et dans les Balkans, ce fut Fr. Altheim qui a essayé de tirer profit des récentes recherches archéologiques, notamment de l'ouvrage des deux auteurs hongrois. Étant donné que S. Gallus et T. Horváth s'étaient abstenus de formuler des constatations d'ordre historique et ethnique, il s'efforce de combler cette lacune. Il attribue aux Cimmériens, peuple cavalier nomade d'origine iranienne, les trouvailles examinées par les deux auteurs hongrois et croit pouvoir distinguer dans ces matériaux archéologiques l'apport du Caucase de ceux du centre et du Nord de l'Asie. Il est d'accord avec les autres chercheurs pour fixer les trouvailles les plus anciennes de Hongrie au tournant du IX<sup>e</sup> et du VIII<sup>e</sup> siècles et a jouté que, selon le témoignage de la répartition géographique, des trouvailles les plus anciennes (telles seraient, à l'avis de Altheim, celles de Michalków, Blatnica, Istebne, Dalj), les Cimmériens venaient en Hongrie du côté de la Galicie et de la Russie méridionale. C'est avec l'apparition des Cimmériens que M. Altheim met en relation la généralisation de l'équitation (au lieu de l'ancienne diffusion des chars), ainsi que la pénétration des vêtements de cavalier et de plusieurs autres éléments de la culture „matérielle“ et „intellectuelle“ des cavaliers nomades dans la vie des différentes tribus italiques et balkaniques.<sup>37</sup>

A coup sûr, cette manière de voir, empruntée à Wiesner (v. plus bas), est en partie très juste, mais on regrette que l'interprétation des matériaux archéologiques ne soit pas exempte d'erreurs. Pour le moment rien ne nous permet distinguer l'apport de l'Asie centrale de celle de l'Asie septentrionale: sous ce rapport même les trouvailles de Minoussinsk, si soigneusement décrites par T. Horváth, ne nous offrent aucun point de repère. La datation des trouvailles de Michalków, Blatnica, Istebne, Dalj est également erronée: tous ces objets ressortissent au groupe le plus récent des trouvailles „préscythiques“.

Bien que les conclusions de Fr. Altheim sur les trouvailles attribuées aux Cimmériens ne soient très heureuses, il est curieux de remarquer qu'un peu auparavant et indépendamment des recherches archéologiques, l'horizon du problème cimmérien s'est élargi aussi vers l'Asie centrale et orientale: dans

<sup>35</sup> J. E. Forssander, *Meddelanden från Lunds Universitets Historiska Museum*. 1942. 344 ss.

<sup>36</sup> S. Hommerberg, *Hallstattidens relativa kronologi*. Del I. Hallstatt A och B. Lund-Köpenhamn 1946.

<sup>37</sup> Fr. Altheim, *Italien und Rom*. I. Amsterdam—Leipzig, 1941. 36 ss.



ce domaine les études historiques ont abouti à des résultats dignes d'être retenus. A propos de la question des *Yue-tche* G. Haloun constate que les *Hien-yun* qui avaient attaqué l'empire Tsou un peu plus tôt que l'an 780 av. J.—C. pourraient bien être des Cimmériens. Cette hypothèse lui a été suggérée par le fait que le nom des *Yue-tche*, parus en Chine au VII<sup>e</sup> siècle av. notre ère, dérive d'un prototype \**zguja*, \**zgujaka* qui semble renvoyer aux Scythes et que le nom de peuple *Hien-yun* doit avoir été en ancien chinois \**kâm-mjər*, c'est-à-dire une forme très semblable aux variantes du nom des Cimmériens en Grèce et en Asie Antérieure. L'apparition des *Hien-yun* et des *Yue-tche* en Chine serait donc parallèle au rôle historique des Cimmériens et des Scythes en Asie Antérieure. Selon les conclusions de M. Haloun on pourrait supposer qu'avant le VIII<sup>e</sup> siècle il existait un puissant empire cimmérien qui, au VIII<sup>e</sup> siècle, fut dévasté par les Scythes. C'est à cause de cette catastrophe que les Cimmériens devaient chercher refuge partie en Chine, partie en Asie Antérieure, ayant toujours à dos la poussée des Scythes.

Les traces des Cimmériens ont été dépitées, en partie indépendamment des recherches de G. Haloun, aussi par A. Herrmann. Partant du fait que la version babylonienne des inscriptions de Darius signale les Saques sous le nom de Cimmériens, A. Herrmann considère les Saques des inscriptions perses, les Comars de Ptolémée et les Sacarauques comme les débris d'un peuple éparpillé par l'attaque des Scythes. A son avis, les Cimmériens de l'Asie Antérieure et les Cimmériens orientaux, découverts par G. Haloun, qui, à un moment donné, avaient pénétré en Chine, ont gardé le souvenir d'une migration grandiose des peuples dont le point de départ doit avoir été quelque part en Mongolie.<sup>38</sup>

En apparence, les conclusions de MM. Haloun et Herrmann ne font que confirmer l'enseignement de l'archéologie. L'empire cimmérien occupant la majeure partie de l'Eurasie paraît identifiable avec la sphère culturelle „thraco-cimmérienne“ dont le territoire s'étend des Alpes au Caucase et dont les prolongements vont jusqu'en Chine et jusqu'à la région de Minoussinsk. Malheureusement ces apparences sont extrêmement trompeuses: les objets retrouvés en Sibérie et en Extrême-Orient sont incomparablement plus récents que les trouvailles occidentales de sorte qu'on n'en peut conclure sur l'existence d'un grand empire asiatique des Cimmériens au IX<sup>e</sup> siècle. Il serait plus juste de parler de certains rayonnements vers l'est de la culture „matérielle“ des Cimmériens et de dire que les influences tardives de ce genre sont à ramener, selon toute probabilité, au rôle intermédiaire des Scythes. D'autre part, ni la théorie de A. Herrmann, ni celle de G. Haloun ne résistent à la critique. La langue archaïsante de la version babylonienne des inscriptions perses est une base trop faible pour voir dans les tribus saques des Cimmériens. Etant donné que la reconstruction de la forme \**zgujaka* et l'identification de celle-ci avec le nom des Cimmériens ne paraissent pas non plus très convaincantes, on doit renoncer à l'idée de faire un parallèle entre l'apparition successive des *Hien-yun* et des *Yue-tche* d'une part, et celle des Cimmériens et des Scythes, d'autre part. Une chose reste certaine: autour de 780 av. J.—C. la Chine fut envahie par le peuple \**kâm-mjər*. Si la reconstruction de cette forme est exacte, on pourrait identifier ce peuple avec les Cimmériens sous la réserve que la composition ethnique des deux populations n'était pas être nécessairement la même. Il existe peut-être une relation historique quelconque entre les *Hien-yun* et la migration des Cimmériens, mais pour se prononcer sur cet événement d'une importance décisive, il faudrait d'abord l'élucider au point de vue de la sinologie.

## 9.

Depuis que Reinecke eut lancé l'idée de la sphère culturelle „thraco-cimmérienne“, l'importance historique du problème cimmérien n'a cessé de préoccuper les savants. Les matériaux recueillis par Gallus et Horváth et les autres recherches récentes ont jeté un jour nouveau sur la diffusion très vaste de la civilisation „préscythique“ des cavaliers de la steppe. Ce fut J. Wiesner qui a essayé de placer ces phénomènes dans le cadre de l'histoire universelle pour en pouvoir démontrer l'influence sur les peuples de l'antiquité. J. Wiesner a consacré plusieurs études au problème cimmérien, le mettant en relation avec la dispersion des peuples indo-européens, avec la formation des diverses cultures des cavaliers nomades et avec d'autres processus de l'histoire universelle. A l'encontre de la théorie de Koppers, il est d'avis que l'élevage du cheval indo-européen était indépendant de l'élevage de l'Asie centrale: tandis que le premier s'était formé parmi des agriculteurs sédentaires qui se servaient du cheval pour l'atteler, le second était lié au métier pastoral des peuples cavaliers. Ce fut l'élevage du type indo-européen du cheval qui donna lieu à l'usage du char de combat par les tribus indo-iraniennes et d'autres peuples indo-européens orientaux, y compris les Thraces: l'invention de cet instrument de guerre conféra, aux XVII<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, un élan incomparable à ces peuples belliqueux. Grâce à ces

<sup>38</sup> G. Haloun, ZDMG 91 (1937) 317 ss.

<sup>39</sup> A. Herrmann a résumé ses recherches dans les deux ouvrages suivants: *De Groot*, Die Westlande Chinas. 24 ss., 112 et *S. Hedín*, Southern Tibet. VIII. 438 cf. aussi *Gnomon* 17 (1941) 318.



efforts les Aryens parvinrent en Asie Antérieure et aux Indes, et les Iraniens atteignirent les steppes aralo-caspiennes. Étant donné que dans la dernière région ils vinrent en contact avec les cavaliers nomades de l'Asie centrale, ils eurent l'occasion d'emprunter à ceux-ci l'art militaire et d'autres particularités (pantalons longs, etc.) liées à l'équitation. A partir du XII<sup>e</sup> siècle ces éléments nouveaux de la culture des peuples cavaliers pénétrèrent, grâce à des migrations successives, aussi dans la manière de vivre des Thraces, des Germains et des Celtes. Outre ces migrations venant de l'est, l'Europe centrale servit de théâtre, dans la seconde moitié du II<sup>e</sup> millénaire av. J.—C., aussi à d'autres mouvements massifs, à savoir à la migration des Illyriens: l'avance de ces derniers refoula vers la Russie méridionale des groupes ethniques „thraco-cimmériens“. Il paraît qu'une partie de ceux-ci se fût détachée du bloc thrace pour s'établir dans le Caucase; c'est peut-être à ces débris que Wiesner attribue la culture kobanienne. Il est d'avis que la fibule arquée fut introduite dans le Caucase par des éléments ethniques „thraco-cimmériens“ pour s'y conserver intacte, sans subir une évolution ultérieure et sans avoir des contacts avec l'Europe centrale. Par suite du dessèchement progressif de l'Asie centrale, les cavaliers nomades de l'Asie intérieure, toujours en quête de pâturages nouveaux, poussèrent vers l'ouest les tribus iraniennes „préscythiques“ à tel point que ces dernières eurent l'occasion de faire connaître aux Cimmériens, qui avaient déjà des chars de combat, aussi l'utilisation militaire de la cavalerie et l'usage des pantalons longs. A cette époque-là la Russie méridionale paraît avoir été le théâtre de luttes particulièrement graves, au cours desquelles la migration des Cimmériens, dirigée d'abord vers l'est, se transforma en un mouvement en sens inverse ce qui fut un événement lourd de conséquences pour la région danubienne et les Balkans. On a l'impression que Wiesner supposait l'absorption de certains éléments iraniens par les „Thraco-Cimmériens“. Il semble que ce processus ait donné naissance à la sphère culturelle „thraco-cimmérienne“ qui, depuis la fin du II<sup>e</sup> millénaire, communiquait à la région danubienne une influence de plus en plus sensible de l'Asie Antérieure: c'est à cette source qu'on pourrait ramener aussi le filon oriental de la culture de Hallstatt. Il faut pourtant avouer que sur ce point la conception de Wiesner n'est pas tout à fait claire. D'un côté, il suppose que les Cimmériens fussent partagés en deux, bien avant l'apparition des Scythes, par une poussée des cavaliers nomades iraniens: ce mouvement aurait isolé dans le Caucase une partie des Cimmériens et empêché que les types plus récents des fibules centre-européennes y pénétrassent. Conformément à cette conception Wiesner parle aussi bien de la pression exercée par les cavaliers préscythiques sur les Thraces et les Illyriens que de leur avance vers la plaine hongroise pendant les premiers siècles du I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C. De l'autre côté, au point de vue de la migration des Illyriens, le même auteur fait ressortir aussi l'importance du déplacement vers l'ouest des tribus „thraco-cimmériennes“. On ne saurait pas établir avec certitude, s'il identifie ces cavaliers préscythiques avec les Cimmériens ou bien s'il y voit un facteur indépendant. Il est possible que cette obscurité résulte dans une certaine mesure de la confusion de la terminologie et de la conception de Reinecke avec celles de Gallus. Quoi qu'il en soit, il paraît certain que Wiesner ne croit pas admissibles le mouvement des Illyriens et les „grandes migrations“ provoquées par lui en Italie et dans les Balkans sans la supposition d'une pression venant de l'est. Il insiste sur le fait que certaines tribus illyriennes, comme par exemple les Vénètes se sont dispersés sur un territoire très étendu — outre l'Italie du Nord, on les rencontre dans la Péninsule des Balkans et même en Asie Mineure — ce qui présuppose, à côté de la force motrice venant du nord et provoquant les „grandes migrations“, aussi une autre qui semble être venue de l'est. Néanmoins Wiesner admet volontiers qu'au début des „grandes migrations“ la force motrice de l'influence orientale était encore minime et que cet état de choses ne s'est changé que pendant le hallstattien (périodes C—D?). Il paraît que, conformément à cette chronologie, il fixe l'apparition de ces cavaliers préscythique en Hongrie à la fin de la „grande migration“, c'est-à-dire aux IX<sup>e</sup>—VIII<sup>e</sup> siècles du I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C. D'une manière générale, il compare ce processus aux migrations et à la rencontre des Gots et des Huns. En ce qui concerne les intermédiaires des influences dues à ces cavaliers nomades orientaux, Wiesner assigne ce rôle surtout aux Thraces et aux Cimmériens ce qui veut dire qu'il distingue ces derniers des peuples cavaliers préscythiques. C'est aux influences orientales transmises par les Thraces et les Cimmériens qu'il veut ramener les éléments témoignant de l'effet des langues *satem* sur l'illyrien, ainsi que le haut niveau de l'élevage du cheval chez les Vénètes. A son avis, on peut ranger dans la même catégorie aussi bien le culte vénète de Diomède, que l'usage des bottes montantes et la diffusion des diverses pendeloques. Pour expliquer ces faits, il suppose l'immigration de certains groupes illyriens saturés d'influences thraces sur le territoire des Vénètes. En outre, il croit retrouver des éléments d'origine „thraco-illyrienne“ aussi dans la culture de Villanova: tels seraient les branches en forme animale des mors et, d'une manière générale, les applications les plus variées des figures animales. Néanmoins, il n'exclut pas la possibilité que ces éléments aient pénétré en Italie par une voie beaucoup plus directe, c'est-à-dire par l'Asie Mineure et la région de la mer Egée.



Il est à remarquer qu'en Grèce on peut également relever des influences analogues à l'époque de l'âge du fer, surtout en ce qui concerne les sonnettes, les grelots, les figures d'oiseaux et certains types d'armes. Toutes ces remarques de Wiesner montrent fort bien, quelle était, à la fin du II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., l'importance de la migration vers l'ouest des cavaliers nomades orientaux pour l'Europe centrale, l'Italie et la Péninsule Balkanique. Il est d'ailleurs facile de compléter ce tableau par des considérations qui embrasse l'ensemble du monde antique: Wiesner a esquissé ces questions dans quelques autres travaux la diffusion des sonnettes et des grelots sur un territoire très vaste, y compris l'Asie Antérieure, ainsi que la diffusion analogue du culte solaire et de certains symboles y afférents. Même l'apparition des dieux cavaliers qui remplacent les anciens dieux représentés en chars d'apparat sont autant de répercussions de ces grandes migrations.<sup>40</sup> Nous voici arrivés aux perspectives les plus larges possibles du problème cimmérien.

Il est certain que les observations et les hypothèses de Wiesner témoignent d'une perspicacité et d'un esprit spéculatif peu communs et qu'elles ont grandement contribué à la présentation du problème cimmérien sous l'angle de l'histoire universelle. On ne peut pourtant perdre de vue que la plupart de ces affirmations demandent à être démontrées, les preuves en main; si l'on ne l'a pas encore fait, c'est probablement à cause de certaines circonstances extérieures. Pour le moment les déductions de J. Wiesner ont une valeur plutôt hypothétique; il n'est pas difficile d'y relever maintes conséquences et contradictions. Dans ces conditions il est particulièrement malaisé de se faire une opinion sur ses conclusions; à cet égard tout commentaire doit être nécessairement provisoire. Même le point de départ de cette théorie est assez discutable. A défaut de preuves convaincantes, le problème de la domestication du cheval ne semble pas être résolu d'une manière satisfaisante de sorte que la prétendue influence des cavaliers nomades de l'Asie centrale sur les Indo-Iraniens n'est qu'une hypothèse ingénieuse. D'autre part, il y a lieu de se demander, si la migration vers l'est des Indo-Iraniens peut être réellement fixée à une période aussi tardive que les premiers siècles du II<sup>e</sup> millénaire. En ce qui concerne l'opposition de l'„usage du char“ et de l'„équitation“, J. Wiesner a dû faire face à la critique très détaillée de H. A. Potratz,<sup>41</sup> mais ces réflexions ne l'ont point obligé de renoncer à sa conception. En effet, même si l'on admet le bien-fondé de la critique de Potratz et si l'on est d'accord avec lui pour voir un certain formalisme dans l'opposition rigide du „Fahren“ et du „Reiten“, on doit dire que la conception de J. Wiesner correspond à peu près à la réalité. Il n'en pas moins vrai que ces deux notions, au lieu de représenter deux étapes successives d'une évolution, sont plutôt les phénomènes accessoires d'un processus dont les traits essentiels n'ont été reconnus ni par Potratz, ni par Wiesner.<sup>42</sup> Nous avons déjà dit qu'à propos des Cimmériens J. Wiesner n'a abouti à aucune conclusion précise. Il est surprenant de voir qu'au sujet de la formation de la culture kobanienne et du problème cimmérien il se contente de rééditer les idées de Schmidt et Wilke, sans qu'il puisse donner une appréciation satisfaisante des trouvailles archéologiques. Malgré ces incertitudes, il a, au point de vue chronologique et historique, une idée très juste des forces motrices septentrionales et orientales des „grandes migrations“ et il a parfaitement raison de faire ressortir l'influence décisive des peuples cavaliers orientaux sur l'Europe centrale, l'Italie, la Péninsule Balkanique et l'Asie Antérieure au début de l'âge du fer. Il n'est pas douteux que sous ce rapport ses conclusions demandent à être vérifiées et même retouchées, mais ces modifications ultérieures n'en diminueront point la valeur: elles marquent une étape dans l'histoire du problème cimmérien.

## 10.

A proprement parler, les dernières réflexions de S. Gallus se meuvent, elles aussi, dans le cadre esquissé ci-dessus. Dans son premier article il examine les diadèmes de l'âge du fer qui ont été retrouvés en Hongrie et cherche à y distinguer deux types: le premier, fait d'un gros fil tordu de bronze, est caractérisé par ses extrémités aplaties et munies de spirales, tandis que le second est une diadème fermée, faite d'une plaque de métal. Sur cette base il essaie de ranger les trouvailles de ce genre en deux groupes. Le premier présente des formes nord-orientales (lusaciennes) et porte l'empreinte de ses relations avec le Caucase ce que S. Gallus cherche à expliquer par l'homogénéité de l'espace compris entre les Carpathes et le Caucase. L'autre groupe comprend les diadèmes qui appartiennent aux ensembles caractérisés par les mors „présécythiques“ (Gallus—Horváth) ou à la sphère „thraco-cimmérienne“.

<sup>40</sup> J. Wiesner, *Fahren und Reiten in Alteuropa und im Alten Orient*. Der Alte Orient. Bd. 38. Heft 2—4. Leipzig, 1939. AA. 54 (1939) 313 ss., PZ 30/31 (1939—40) 378 ss., NJb 4 (1941) 184 ss., FuF 17 (1941) 132 ss., AFRW 37 (1941—42) 36 ss., AFRW 37 (1941—42) 46 ss., AA 57 (1942) 391 ss., Germanien 14 (1942) 108 ss., FuF 18 (1942) 186 ss., NJb 5 (1942) 257 ss., WaG 8 (1942) 197 ss., Klio 36 (1943) 45 ss., FuF 19 (1943) 214 ss.

<sup>41</sup> H. A. Potratz, PZ 28/29 (1937/38) 457 ss., PZ 30/31 (1939/40) 385 ss.

<sup>42</sup> Voir le chapitre IV où cette question sera réexaminée d'une manière plus détaillée.



de Reinecke. Ces deux groupes existent côte à côte de Hallstatt B à Hallstatt D: comme trait d'union, on ne peut signaler que les mors de Blatnica. L'auteur finit par conclure qu'en Hongrie, parallèlement à la culture „préscythique“, on peut constater la floraison d'une industrie du bronze étroitement liée, par son style et ses objets, aux cimetières caucasiens contemporains du hallstattien, et que cette industrie, à l'encontre de la culture „préscythique“ des steppes, se rattache plutôt aux pays de montagne. Il est important que dans cette étude S. Gallus prend une attitude nette aussi vis-à-vis des théories relatives aux Cimmériens. Mettant en parallèle les trouvailles „préscythiques“ avec la notion de „sphère culturelle“ de l'ethnologie, il tient pour possible que les Cimmériens aient également occupé une place à l'intérieur de cette sphère. Outre les Cimmériens, il prend pourtant en considération aussi les Scythes, car il est d'avis qu'on pourrait fixer leur apparition en Hongrie même au VIII<sup>e</sup> siècle. En un mot, Gallus envisage déjà la possibilité de distinguer dans la culture „préscythique“ l'apport de l'Orient; pour ce faire, il a dû renoncer, sous l'effet de la critique de Potratz,<sup>43</sup> à sa propre typologie antérieure. Bien qu'il n'ait encore tiré toutes les conclusions que sa nouvelle attitude semble lui imposer, on retrouve certains indices de ce changement d'opinion aussi dans ses autres remarques. Faisant la critique des conclusions de G. v. Merhart sur l'immigration des Indo-Européens en Italie, il essaye de rendre probable la thèse que cette immigration qui a eu lieu, selon M. Merhart, dans Hallstatt B, n'est rien d'autre que la fuite des tribus établies en Hongrie dans les régions voisines devant l'irruption des cavaliers nomades dans le bassin carpathique. D'accord avec Merhart, il fixe le début de ce déplacement, c'est-à-dire le commencement de Hallstatt B à l'an 1125 av. J.-C. et cherche à en déterminer aussi la fin (début de Hallstatt C): à l'encontre de Merhart qui a proposé l'an 775, il pense, conformément à sa propre chronologie, plutôt aux environs de l'an 700. Il est curieux de voir que cette fois il croit découvrir un élément ethnique étranger — probablement des cavaliers nomades venus de l'est — derrière les trouvailles de Stillfried—Kiskőszeg—Dálya.

La nouvelle conception de S. Gallus montre bien qu'il a renoncé à presque tous les détails de son attitude négative vis-à-vis du problème cimmérien. Il est pourtant surprenant de voir qu'il ne tient pas compte des conclusions de Holste et Wiesner, qui auraient pourtant apporté maintes corrections à ses vues. Par suite de cette négligence il persiste à localiser les mors dans Hallstatt B; ce qui est pire c'est qu'il perd de vue les forces qui venant du nord, ont agi sur la „grandemigration“ vers l'Italie. Dans ces conditions il aboutit à un résultat historiquement inadmissible: l'apparition des Cimmériens en Hongrie serait à fixer à la fin du XII<sup>e</sup> siècle ce qui ne s'accorde point avec la chronologie du groupe oriental des mors. D'autre part les dépôts „préscythiques“ se trouvent ainsi placés à l'époque des dépôts de Hallstatt B ce qui donne également à réfléchir, si l'on veut expliquer l'enfouissement de ces derniers précisément par l'irruption des cavaliers „préscythiques“. En tout cas l'abandon de la typologie des mors a permis à S. Gallus de considérer les trouvailles caractérisées par les mors comme le reflet d'une sphère culturelle ethnologique ou même les Cimmériens peuvent entrer. Il est dommage que S. Gallus n'ait pas formulé aussi une autre réflexion: dès qu'on admet l'origine orientale des mors, rien ne nous oblige de supposer une vague caucasienne venant des montagnes et indépendante du peuple cavalier „préscythique“. Comme on voit, Gallus n'ose pas renoncer à ces deux vagues distinctes qui avaient été envisagées, en guise d'hypothèse de travail, par T. Horváth et que Forssander a également admises. Malheureusement pour le moment cette distinction est un peu dans l'air: le groupe caucasien décrit par S. Gallus peut bien trouver sa place dans la sphère „thracocimmérienne“ qui est également saturée d'éléments caucasiens (voir précisément le trésor de Michalków). Il est à remarquer qu'à l'encontre de sa théorie antérieure qui excluait l'attribution de ces trouvailles „préscythiques“ aux Scythes, cette fois, S. Gallus se montre disposé à tenir compte aussi des Scythes, sans pourtant renoncer à sa sphère culturelle „préscythique“. Ne s'est-il donc pas aperçu du fait que la mention des Scythes anéantit l'idée même d'une sphère culturelle „préscythique“? Il est probable que sur ce point il s'agit d'un simple malentendu, car depuis la correction de la chronologie de Reinecke concernant les Scythes de Hongrie, aucune nouvelle preuve n'a été produite en faveur de l'apparition des Scythes au VIII<sup>e</sup> siècle.<sup>46</sup> Tout compte fait, malgré ces contradictions évidentes et ces points obscurs, on doit savoir gré à S. Gallus d'avoir présenté les trouvailles „préscythiques“ comme une „sphère ethnologique“: son interprétation a ouvert une piste nouvelle aux tentatives d'attribuer à tel ou tel élément ethnique toutes les trouvailles „préscythiques“ ou „thracocimmériennes“.

<sup>43</sup> PZ 30/32 (1939/40) 463 ss.

<sup>44</sup> G. v. Merhart, BJB 147 (1942) 1 ss.

<sup>45</sup> S. Gallus, AÉ 7/8 (1946/47) 87. ss., AÉ 5/6 (1944/45) 52 ss.

<sup>46</sup> Gallus renvoie à l'ouvrage de E. Supka, mais celui-ci ne milite pas non plus en faveur de cette datation.



## II.

## LA RÉPARTITION ETHNIQUE DES TROUVAILLES.

## I.

Dans l'évolution du problème cimmérien il était facile d'observer un processus, qui, après la mise en relief de l'importance historique des Cimmériens ou des cavaliers nomades „préscythiques“, tendait à fixer l'attention sur la rayonnement de la culture thraco-cimmérienne ou „préscythique“, ainsi que sur la délimitation de la sphère d'influence de celle-ci. Cette tendance était particulièrement évidente dans l'ouvrage de MM. Gallus et Horváth; ces deux auteurs attachaient tant d'importance à la diffusion des trouvailles à examiner qu'ils négligeaient presque complètement d'en tirer des conclusions d'ordre ethnique et historique sur les porteurs de cette civilisation. Comme il était à prévoir, les recherches de ce genre faisaient ressortir plutôt les traits communs des trouvailles „préscythiques“ et non le caractère plus ou moins hétérogène de ces matériaux. A propos des traits communs, on a insisté sur les similitudes des mors et des autres parties du harnais; MM. Gallus et Horváth allaient jusqu'à les considérer comme les „fossiles“ les plus caractéristiques de la culture „préscythique“. Etant donné que A. Gallus croyait pouvoir ranger les différentes espèces de branches en une seule série typologique,<sup>1</sup> il y voyait les manifestations d'une évolution culturelle ininterrompue. L'idée d'une telle évolution organique des mors était particulièrement lourde de conséquences: elle suggérait l'idée d'une sphère culturelle unie, dans la cadre de laquelle il fallait compter, précisément à cause de la présence des mors, avec l'apport décisif de certains peuples cavaliers. Peu à peu on a vu naître l'image d'une civilisation eurasiatique des steppes; conformément à l'interprétation ethnographique de la notion de „sphère culturelle“, A. Gallus était d'avis que le territoire de cette sphère culturelle avait été habité par des peuples ayant une civilisation et un système économique parfaitement homogènes. Au point de vue du problème cimmérien, il était certain que les Cimmériens devaient également faire partie de cette sphère culturelle „préscythique“, mais rien n'était plus malaisé que de les découvrir derrière les apparences trompeuses d'une culture uniforme.<sup>2</sup> Cette conception était d'ailleurs assez semblable à celle de Potratz, à qui la diffusion de tant d'objets relativement homogènes sur le territoire compris entre les Alpes et le Caucase, suggérait l'idée d'envisager un grand „espace culturel“ uni à la fin de l'âge du bronze et au début de l'âge du fer.<sup>3</sup>

Comparée aux idées de Reinecke et de Nestor sur la sphère „thraco-cimmérienne“, cette conception paraissait plus avantageuse: tout en laissant ouverte la question de l'attribution ethnique des trouvailles, elle envisageait, à l'intérieur de la sphère culturelle délimitée à l'aide des mors, plusieurs groupes ethniques, c'est-à-dire plusieurs peuples. Déjà Reinecke avait été parfaitement conscient du fait qu'en supposant une „ethnie“ homogène, les éléments hétérogènes de la sphère „thraco-cimmérienne“ seraient difficiles à expliquer. Pour sortir de cette impasse, il devait admettre, à côté des Cimmériens dont la répartition géographique et le rôle historique faisaient si bien comprendre les éléments orientaux — c'est-à-dire originaires de l'Asie Antérieure — de la sphère „thraco-cimmérienne“, aussi un autre groupe ethnique local; seule cette hypothèse pouvait lui fournir la clé des éléments provenant de la culture de bronze de Hongrie. Ce second groupe, il essayait de l'identifier avec les Thraces ou les Agathyrses. Malheureusement toutes les deux hypothèses se heurtent à certaines difficultés. Bien qu'il soit généralement admis qu'au cours de l'âge du bronze la majeure partie du bassin des Carpathes était habitée par des Thraces et qu'on puisse observer la continuité de la culture de bronze dans la région de la Tisza et de la Maros et même certaines traces d'une continuité analogue pendant l'âge du cuivre et le néolithique, jusqu'à la culture de la Tisza,<sup>4</sup> on ne doit pas perdre de vue qu'au début de l'âge du fer, c'est-à-dire précisément à l'époque où le groupe ethnique correspondant à la continuité de l'âge du bronze pourrait être identifié avec les Thraces historiquement connus, l'évolution paraît subir une césure et qu'une lacune analogue sépare aussi la culture de la fin de l'âge du bronze en Transylvanie de la culture dace de la période tardive de La Tène.<sup>5</sup> Dans ces conditions toute hypothèse qui consiste à identifier avec les Thraces la population de la majeure partie de la Hongrie pendant le néolithique, l'âge du cuivre et l'âge du bronze, reste un peu dans l'air. Le plus ancien groupe ethnique qu'on ait réussi à reconnaître en Transylvanie, est incontestablement le peuple agathyrses; c'est pourquoi Reinecke essayait de substituer des Agathyrses

<sup>1</sup> Un peuple cavalier préscythique en Hongrie, 9.

<sup>2</sup> Voir Gallus, AÉ 7-8 (1946-47) 81.

<sup>3</sup> PZ 30-31 (1939-40), 466.

<sup>4</sup> Voir Schmidt, ZfE 36 (1904), 626 ss., F. Tompa, Ber. d. RGK 24-25 (1934-35), 100. J. Banner, Szeged és környékének őstörténete (Préhistoire de Szeged et de ses environs). Szeged, 1947, 9, 11.

<sup>5</sup> A l'encontre de la conception de Párvan, ce fait fut souligné surtout par F. Tompa, op. cit. 101.



ses aux Thraces qui, auparavant, avaient joué un rôle essentiel dans sa théorie. Etant donné que dans son ouvrage écrit pendant la deuxième moitié du V<sup>e</sup> siècle av. notre ère, Hérodote avait signalé la richesse en or des Agathyrse, Reinecke eut l'idée ingénieuse d'établir un rapport entre cette donnée et les trésors „cimmériens“; à son avis, ces derniers pourraient être considérés comme des trouvailles „cimméro-agathyrse“. <sup>6</sup> Cette conception eut bientôt un écho très favorable: elle fut admise d'abord par Pârvan et ensuite par Alföldi. <sup>7</sup> Il n'en est pas moins vrai que dans la seconde moitié du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. les trésors „cimmériens“ étaient déjà depuis longtemps enfouis de sorte que aucune relation directe n'est possible entre la donnée d'Hérodote et ces objets d'or. D'autre part, étant donné que les dernières recherches commencent à nous présenter les Agathyrse comme une des trois branches de l'Etat organisé par les Scythes, il est, au point de vue historique, de plus en plus improbable de supposer certains rapports entre eux et les Cimmériens. <sup>8</sup>

Tout compte fait, il paraît certain que les conditions ethniques de la sphère „thraco-cimmérienne“ étaient beaucoup plus complexes que Reinecke et Nestor ne les pensaient. De ce point de vue la théorie de M. Gallus semble être plus conforme à la réalité des faits, mais il est à voir, si les divers groupes ethniques qu'on cherche à distinguer à l'aide des trouvailles „thraco-cimmériennes“ ou „préscythiques“, peuvent être englobés en une seule „sphère culturelle“ ethnographique. L'importance de ce problème n'est nullement négligeable; cette question est, pour ainsi dire, la pierre de touche de toute la théorie de M. Gallus. Une sphère culturelle conçue dans l'esprit de Schmidt et Koppers doit englober des territoires où les traits communs s'étendent à tous les domaines de la civilisation, y compris la „culture matérielle“, la vie économique, la structure et les moeurs de la société, la vision du monde et même la religion. Il est indéniable que les dernières recherches nous permettent déjà d'entrevoir une sphère culturelle de ce genre embrassant les peuples pasteurs, nomades et cavaliers de la grande zone des steppes eurasiatiques; <sup>9</sup> sous ce rapport on pourrait renvoyer non seulement à l'homogénéité du système économique et de la manière de vivre, fondés tous les deux sur l'élevage et le nomadisme, mais encore à la stratification très nette de la société — conséquence naturelle de cette forme d'existence — à l'art militaire qui consiste à employer un grand nombre d'archers à cheval, à la conception thériomorphe du monde, au chamanisme et plusieurs autres particularités communes de la vie matérielle et spirituelle. Les analogies se rapportent donc à des phénomènes fort variés; malgré leur témoignage, A. Gallus a essayé de délimiter une sphère culturelle des cavaliers nomades d'après le témoignage d'un seul groupe de trouvailles „préscythiques“: les mors. Malheureusement ces objets n'étaient pas de nature à lui fournir une base suffisante pour des conclusions de ce genre; ils le renseignaient bien sur l'importance accrue du cheval, mais non sur la diffusion et les autres particularités de cette branche de l'élevage. Pour y voir clair, on aurait besoin de trouvailles beaucoup plus variées. Ni les mors, ni les ornements de harnais ne suffisent pas, à eux seuls, à garantir l'attribution d'un groupe de trouvailles à un peuple appartenant à cette sphère culturelle des cavaliers nomades; cette question est si délicate que même le témoignage d'autres preuves directes (p. ex. celui de l'arc de type oriental) doit être pris en considération plutôt sous bénéfice d'inventaire. Sans qu'on puisse contester l'existence d'une immense sphère culturelle des peuples pasteurs cavaliers des steppes eurasiatiques et son influence décisive à travers l'histoire, on ne saurait être assez prudent, quand il s'agit d'en déterminer les détails dans des cas précis. Les difficultés auxquelles ce travail paraît se heurter sont nombreuses. Tout d'abord chez les peuples nomades l'élevage n'est pas une forme d'existence économique nettement délimitée; bien au contraire, il a des variétés innombrables qui vont de l'élevage en masse du cheval chez les peuples nomades tantôt jusqu'aux formes d'existence des peuples chasseurs de la zone forestière, tantôt jusqu'à l'élevage, beaucoup moins évolué, des peuples agriculteurs. C'est pourquoi il arrive souvent que les peuples chasseurs des zones forestières, malgré les formes rudimentaires de leur élevage, se transforment en cavaliers nomades dès qu'ils descendent dans les steppes, <sup>10</sup> ou que les débris de certains peuples pasteurs, une fois repoussés des steppes vers la zone forestière, soient contraints de renoncer à l'élevage très intense de leur nomadisme antérieur. D'une manière générale, sans considérer ces nuances de la vie économique, il existe bien des éléments

<sup>6</sup> Germania 9 (1925), 54.

<sup>7</sup> Pârvan, Dacia 69; Alföldi, CAH XI. 77.

<sup>8</sup> Cf.: C. Patsch, Anz WAW 1925, 69 ss., P. Kretschmer, Glotta 24 (1936), 37 ss., Alföldi, Kelet-Magyarország a római korban. Magyarok és románok (La Hongrie orientale à l'époque romaine, dans l'ouvrage collectif Hongrois et Roumains). Budapest, 1943, I. 5.

<sup>9</sup> Voir p. ex. Alföldi, AA 46 (1931), 393 ss., MNy 28 (1932), 205 ss., A kettős királyság a nomádoknál (La royauté double chez les peuples nomades). Károlyi Emlékkönyv (Mélanges Károlyi), Budapest, 1933, 28 ss., K. Meuli, Hermes 70 (1935), 121 ss; Alföldi, FA 3-4 (1941), 166 ss.

<sup>10</sup> Sur les Mongols et les Turks cf. L. Ligeti, dans l'ouvrage collectif: A magyarság őstörténete (Pré-histoire du peuple hongrois), Budapest, 1943, 60 ss.



communs qui rapprochent la culture matérielle et spirituelle des peuples chasseurs de la zone forestière de celle des cavaliers nomades de la steppe. En outre, on ne doit pas perdre de vue que sur les territoires occupés par les empires des cavaliers nomades l'élevage étroitement lié au nomadisme était toujours borné à certaines zones plus ou moins restreintes. Nombreux sont les cas où les cavaliers nomades se sont superposés à une couche d'agriculteurs autochtones; pendant quelque temps les deux formes de vie existaient côte à côte, mais plus tard — et c'était un phénomène assez fréquent — les nomades finissaient par s'assimiler à la population autochtone numériquement plus forte. Par conséquent, on ne peut exclure la possibilité de retrouver certaines traces de l'influence culturelle des cavaliers nomades même chez les peuples qui n'appartenaient point à la sphère culturelle des pasteurs cavaliers.<sup>11</sup> En outre, il convient de tenir compte aussi du fait que, d'une manière générale, les peuples nomades exercent une influence très forte sur les peuples d'une civilisation différente, avec lesquels ils viennent en contact et que l'intensité de cette influence s'explique précisément par les particularités de la culture des peuples cavaliers.<sup>12</sup> L'histoire nous enseigne que toutes les fois que les cavaliers nomades avaient des contacts avec tel ou tel grand empire de l'Europe ou de l'Asie méridionale, cet empire de commençait à les imiter dans le domaine de la stratégie et l'équipement militaire.<sup>13</sup> A propos des mors, Potratz a parfaitement raison de dire qu'en Mésopotamie les types tardifs des mors assyriens sont à ramener à l'influence des cavaliers nomades qui, traversant le Caucase, avaient pénétré dans ce territoire.<sup>14</sup>

A propos des mors on doit donc envisager au moins trois hypothèses même en admettant qu'on peut les ranger en une seule série typologique et que leur formation eut lieu en un seul centre, sur le territoire proprement dit de la culture des cavaliers nomades. Les trois hypothèses en question sont les suivantes:

1. Les mors et les fragments de harnais sont à considérer comme l'héritage d'un peuple cavalier. — 2. On peut les mettre en relation avec un groupe ethnique qui, sans appartenir à la sphère culturelle des pasteurs nomades, devait se trouver dans la sphère d'attraction politique d'un tel peuple. — 3. On peut enfin penser à un peuple qui, sans appartenir à la sphère culturelle des cavaliers nomades et sans être soumis à la suprématie d'un tel peuple, avait des relations amicales ou hostiles avec les cavaliers nomades. La mesure dans laquelle on doit prendre en considération ces hypothèses, dépend de la réponse qu'on donne à deux questions d'une importance capitale: 1. Il est à voir, si la zone de diffusion des mors appartient dans son ensemble à une sphère culturelle homogène et, 2. si l'on peut ranger tous les mors en une seule série typologique ce qui équivaut à y leur attribuer une évolution commune, dominée par une seule tendance générale.

En ce qui concerne la première question, on doit tenir compte du fait que la sphère de diffusion européenne des mors „préscythique“ embrasse des zones très différentes au point de vue climatique et géographique et que cette diversité du milieu se reflète aussi dans le domaine économique. Même si l'on n'examine que l'Europe orientale qui nous intéresse de plus près, on y trouve 3 ou 4 zones différentes: les steppes sablonneuses ou herbeuses y alternent avec des steppes parsemées de bosquets et avec des zones forestières. Inutile de dire que les conditions qui firent naître la culture matérielle de ces régions, variaient selon le caractère du sol et qu'elles exerçaient une influence décisive sur les formes de vie économique de la population. En un mot, il paraît peu probable qu'une sphère culturelle homogène ait existé sur le territoire parsemé de trouvaillles „préscythiques“ de l'Europe centrale et orientale. Pour se convaincre de l'impossibilité même de pareille hypothèse, il suffit d'examiner rapidement le facteur le plus important de la culture des cavaliers nomades, à savoir l'élevage du cheval, son état et sa diffusion au cours de l'âge du bronze et du fer à la double lumière des matériaux archéologiques et des sources historiques.

A propos de la fin du néolithique et de l'âge du bronze, les conclusions de Hančar, qui sont fondées sur les données de A. P. Kruglov et de G. V. Podgajekij, ainsi que sur celles de V. I. Gromova, nous offrent le tableau suivant des os retrouvés dans les cimetières et dans les habitats préhistoriques.<sup>15</sup> Pendant la période I de Kruglov et Podgajekij qui comprend une partie du néolithique et l'époque de l'Ancien Bronze<sup>16</sup> on retrouve déjà bien des traces de l'élevage, mais l'importance du cheval est encore relativement peu considérable. Parmi les os animaux retrouvés dans la région du Dniéper,

<sup>11</sup> Sur les Goths cf.: *Fr. Altheim*, Die Krise der Alten Welt. Berlin—Dahlem, I. 1943, 98 ss., 104 ss.

<sup>12</sup> C'est ainsi que les Quades ont emprunté aux Sarmates l'art militaire de ces derniers, cf.: *Alföldi*, Budapest története. (Histoire de Budapest), I. Budapest, 1943, 178 ss.

<sup>13</sup> Sur les rapports des Avars et Byzance cf.: *E. Darkó*, Byzantion, 12 (1937), 119 ss.

<sup>14</sup> AfO 14 (1941), 28 ss.

<sup>15</sup> *Hančar*, Urgeschichte Kaukasiens von den Anfängen seiner Besiedlung bis in die Zeit seiner frühen Metallurgie. Wien, 1937, 388 ss.

<sup>16</sup> Les relations qu'il y a entre la chronologie relative de *Kruglov et Podgajekij*, d'une part, et la chronologie relative et absolue de *Hančar*, d'autre part, peuvent être résumées dans le tableau suivant:



les os de cheval ne constituent que 2% des trouvailles, alors que les os des bovins (61,1) et des moutons (12,7) représentent un pourcentage beaucoup plus élevé. Les os animaux sont rares dans les cimetières de la zone la plus caractéristique des steppes, notamment dans la région du Bas-Volga, du Kouban et du Terek; les os de cheval y font complètement défaut. Il s'ensuit qu'à cette époque, bien que l'élevage ait déjà été relativement assez évoluée et qu'il ait joué un grand rôle dans la vie économique de la Russie méridionale, on n'y retrouve comme des phénomènes propres à la vie des cavaliers nomades ni l'élevage intense du cheval, ni les rites funéraires étroitement liés à cette branche de l'élevage. La situation change d'aspect pendant la 1<sup>re</sup> période du stade II de Kruglov et Podgajekij. Le pourcentage des tombes garnies d'os animaux s'élève d'une manière très considérable (jusqu'à atteindre 53,3% dans la région du Donetz) et l'on voit paraître dans les tombes même des os de cheval: les tombes de ce genre constituent dans la région du Donetz 2,3% du total des tombes, tandis que pour la région du Bas-Volga le même chiffre peut être évalué à 16,7%, et dans la région du Kouban et du Terek à 33,3%. Ces données suffisent pour montrer qu'à l'encontre de la région du Dniéper, l'élevage du cheval s'est intensifié dans la zone du Don et du Volga, ainsi que sur les steppes situées devant le Caucase. Il est curieux de remarquer que ce phénomène caractérise surtout la région du Bas—Volga et l'espace situé au nord du Caucase, c'est-à-dire la zone des steppes sablonneuses et herbeuses. Dans ces conditions force nous est de supposer que ces phénomènes s'expliquent par un progrès très considérable de l'élevage chez les nomades de la steppe. On a d'autant plus de raisons à y penser que la proportion des os de cheval par rapport aux autres os animaux montre une augmentation très nette. Si l'on examine les os animaux du gorodišče Kobiakov (région du Bas-Don), on est amené à constater que les bovins y sont représentés par 12%, les moutons par 12,5% et les chevaux par 12%; on peut en conclure que l'importance économique du cheval y égalait déjà celle des bovins et que la manière de vivre des habitants de cet établissement devait être plus ou moins semblable à la vie des éleveurs nomades. Pendant la période 2 du „stade“ II, le cheval commençait à jouer un rôle de plus en plus important; dans la région du Kouban et du Terek les tombes garnies d'os de cheval constituent 60% du total des tombes contenant des os animaux. Il est pourtant à remarquer que même pendant cette période l'élevage du cheval ne s'est pas généralisé d'une manière uniforme: pour s'en convaincre, on n'a qu'à comparer le territoire du Donetz à la région du cours moyen du Volga. Tandis que dans la première région les bovins sont représentés par 56,1% des os animaux et le cheval par 13%, la seconde région présente des os de cheval dont la proportion atteint 31%, c'est-à-dire plus de la moitié des os de bovins (54%). Bref, il n'est pas exagéré de dire que pendant la seconde moitié du II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. l'élevage du cheval, base matérielle du système économique des différentes cultures des cavaliers nomades, a fait des progrès qui, loin d'être uniformes, variaient selon les régions. Rien ne nous oblige donc de supposer qu'une sphère culturelle, caractérisée par la civilisation censée homogène des cavaliers nomades, ait existé sur ce territoire.

Kruglov—Podgajekij	Hančar, Urg. Kauk. 387, v. aussi 405, pl. XIX	Hančar, Urg. Kauk. 415	
			av. J.—C.
Stade I.	Étape de Nalčik		1800
	Étape de Kouban	Troje II, Tepe Hissar III	
	Ancienne étape de Kouban—Terek		
Stade II. Période 1. (catacombes de la Russie méridionale)	Étape moyenne de Kouban—Terek		
Stade II. Période 2.	Étape moderne de Kouban—Terek		1200
		Culture de Koban	

Hančar fixe la fin de Troie II à 1950 av. J.—C., ce qui veut dire que l'étape de Kouban est à placer entre 2200 et 1800(?) av. J.—C. La limite inférieure de la période 2 du stade II de Kruglov—Podgajekij n'est pas tout à fait nette; selon une remarque de Hančar (p. 389, note) cette période dura même pendant le premier millénaire av. J.—C., antérieurement à l'apparition des Scythes. Elle devait donc coïncider, au moins en partie, avec la culture de Koban.

<sup>17</sup> Cf. les résultats de M. A. Miller et B. V. Lunin, qui ont déjà été résumé par Hančar, IPEK 10 (1935), p. 57 et note 34.



Même en admettant qu'avant l'époque des trouvailles „préscythiques“ les cavaliers nomades n'avaient pas créé une civilisation homogène en Europe orientale, on peut se demander, si l'apparition d'un peuple cavalier „préscythique“ ou celle des Scythes n'a pas donné naissance à une sphère culturelle de ce genre. Pour motiver cette question, il suffit de renvoyer à la diffusion générale des rites funéraires impliquant l'enterrement de cheval en Russie méridionale; à première vue, ce phénomène semble apte à faire supposer l'existence d'une sphère culturelle homogène des peuples de la steppe. Néanmoins, dès qu'on consulte les sources écrites relatives à cette époque, on est obligé de dire que même à l'époque scythique il n'y avait pas de culture homogène sur ce territoire. N'oublions pas que dans l'antiquité la partie occidentale de la Russie méridionale et surtout la région de Dniéper avaient été des zones couvertes d'immenses forêts,<sup>18</sup> de sorte que l'élevage n'a pu s'y développer dans les mêmes proportions que dans les steppes situées au nord du Caucase. A l'appui de cette constatation nous n'avons à citer qu'un seul texte: la description de la Scythie par Hérodote. Selon son récit (IV 17), la région située à l'ouest du Borysthénès—Dniéper est habitée par les Callipides et les Alizons qui cultivent les céréales et les légumes; ils sont donc des agriculteurs. Au nord de ces peuplades on rencontre les Scythes „qui labourent la terre“ et qui vendent leur blé. A l'est du Borysthénès, jusqu'au fleuve Pantikapès, une large zone est occupée par les Scythes „agriculteurs“ (IV 18). Les Scythes nomades proprement dits, qui „ne sèment pas et ne labourent pas la terre“ vivent à l'est du Pantikapès, dans les steppes arides où il n'y a plus de forêt (IV 19). Ces données suffisent à nous montrer que dans la partie ouest de la Russie méridionale l'agriculture était restée la forme dominante de la vie économique même à l'époque scythique; il s'ensuit qu'il ne pourrait être question d'une sphère culturelle absolument homogène des cavaliers nomades dans la Russie méridionale. Les renseignements du géographe antique sont d'autant plus dignes de notre attention qu'à son époque la région du Dniéper était déjà politiquement soumise au pouvoir des Scythes; il est donc possible de voir dans les Callipides et les Alizons, ainsi que dans les Scythes „laboureurs“ et „agriculteurs“ autant de restes de la population autochtone.

## 2.

Comme nous venons de voir, au point de vue ethnographique nous n'avons aucune raison pour considérer la zone de diffusion des mors „préscythiques“ comme une sphère culturelle homogène des cavaliers nomades; au point de vue de la formation et du développement du nomadisme des peuples cavaliers, les hypothèses de ce genre sont diamétralement opposées au témoignage des faits historiques. Reste à examiner de près la typologie des mors. Nous avons déjà dit que A. Gallus avait la prétention de ranger tous les mors en une seule série typologique. Pour y réussir, il a attaché une importance décisive à la décoration des montants.<sup>18a</sup>

Selon sa conception, le type le plus archaïque est celui où tous les deux extrémités des montants sont ornées d'une décoration en forme de chapeau. Au cours de l'évolution ultérieure, on y voit paraître une petite décoration sphérique. Il est vrai que plus tard, sous l'effet de la critique de Potratz, A. Gallus a renoncé à cette typologie, mais sa conception est si importante au point de vue de l'appréciation historique des mors et de leur attribution à certains groupes ethniques qu'il nous semble absolument nécessaire de réexaminer la conception originale du chercheur hongrois. Il n'est pas douteux que sa typologie où toutes les formes pourraient être classées en une seule série soit inséparable de ses idées sur l'unité de la sphère culturelle „préscythique“. Ces deux conceptions se complètent mutuellement: l'évolution typologique des montants, telle qu'elle a été envisagée par A. Gallus n'est imaginable que sur un territoire où rien n'entravait le développement libre et homogène d'une grande sphère culturelle; d'autre part, l'idée de supposer une sphère culturelle ou un espace caractérisé(e) par les vestiges „préscythiques“ plus ou moins homogènes des cavaliers nomades dérivait, dans une très large mesure, précisément de l'hypothèse relative à la typologie unique indiquée ci-dessus. Etant donné qu'il est impossible d'envisager dans la zone de diffusion des mors une sphère culturelle homogène des cavaliers nomades, l'appartenance des montants à une seule série typologique semble d'avance extrêmement douteuse. A y regarder de près, elle s'avère encore plus invraisemblable, car, au point de vue typologique, rien ne milite en faveur de cette hypothèse. La décoration des extrémités des montants serait une base trop étroite pour notre classement, puisque les mors sont des objets d'une destination pratique et même leur évolution, c'est-à-dire la cristallisation de leurs formes était déterminée par des raisons d'utilité. Au point de vue évolutif on ne doit pas attacher trop d'importance à la décoration des extré-

<sup>18</sup> Cf.: Ebert, *Südrussland im Altertum*, 11 ss.

<sup>18a</sup> Dans ce qui suit, le terme de „montant“ sert à désigner les branches latérales du mors, cf. Willvonseder, *WPZ* 19 (1932) 27, n. 8.



mités des montants; le point de départ de tout essai de classement est à chercher plutôt dans la forme du montant lui-même et dans la manière dont il est fixé à l'embouchure et aux rênes; sous ce rapport on a à examiner le nombre et la disposition des trous ou des orillons annulaires qui se trouvent sur le montant. La décoration des extrémités des montants ne peut servir qu'à distinguer les diverses variantes d'un type commun et à en tirer certaines conclusions sur les relations des mors avec l'histoire de la civilisation; même dans ce cas elle est peu apte à être considérée comme la base d'une série typologique ou d'une chronologie relative. Ces faits ont été mis en relief même par la typologie de A. Gallus. Bien qu'il voulût ranger toutes les variétés des montants en une série typologique commune, il s'est borné à esquisser, d'une manière approximative, l'évolution d'un seul type: il s'agissait du processus, grâce auquel la décoration en forme de chapeau ou de champignon des montants s'était transformé en une décoration sphérique.<sup>19</sup> Quant aux autres types des montants, il s'est vu obligé de les considérer comme des variantes,<sup>20</sup> sans pouvoir tirer au clair leurs rapports avec la série typologique unique et les circonstances de leur formation. Mais on peut aller même plus loin; à propos du type que A. Gallus a étudié d'une manière approfondie, rien ne nous garantit que la décoration sphérique fût réellement postérieure à la décoration en forme de chapeau. Si l'on passe en revue les trouvailles les plus anciennes, on est amené à dire que les deux variantes de la décoration paraissent presque simultanément à la limite des périodes B et C de Hallstatt.<sup>21</sup> En d'autres termes, l'ornement en forme de chapeau ne précède pas chronologiquement l'ornement sphérique: la première fait son apparition à la même époque où l'on rencontre aussi la seconde. Si l'on tient compte des autres types des montants, on peut mettre en doute même une autre thèse de A. Gallus; il ne paraît pas probable que l'ornement en forme de chapeau ait été dès le début un élément constitutif de ce type de mors. Etant donné que les autres types, à l'exception d'un seul, ignorent cet ornement, on ne peut pas y voir une variété généralement répandue de la décoration. Au lieu d'établir une relation étroite entre l'évolution de ce motif décoratif et celle des montants, il serait plus juste de dire qu'à un moment donné un certain motif a été appliqué à la décoration des montants. En ce qui concerne les origines de ce motif, il n'est pas difficile de trouver certains points de repère. Parmi les trouvailles qui accompagnent les mors, on rencontre d'habitude aussi toutes sortes de boutons de métal; étant donné qu'il y a un type qui, avec sa forme ronde, sa surface légèrement bossée et parfois munie d'un *umbo*, ressemble beaucoup à l'ornement en forme de chapeau des montants, on ne peut écarter l'idée l'expliquer la décoration en question par l'application de ces boutons aux montants. Comme il appert de certains tableaux représentant les usages de l'Asie Antérieure ou ceux des Scythes, ainsi que du témoignage des rênes scythiques qui nous sont parvenus, ces boutons de bronze munis de quatre orillons dans leur partie inférieure servaient à y enlacer des courroies; on les appliquait donc aux rênes, c'est-à-dire à une partie du harnachement qui était étroitement liée aux mors. On peut donc supposer qu'on appliquait plus tard ces boutons aussi aux montants afin de donner par là un aspect plus ou moins homogène au harnais. Malgré le caractère sporadique des trouvailles „préscythiques“ et le nombre relativement élevé des fouilles qui n'ont pas fait l'objet d'une description minutieuse, notre hypothèse semble confirmée au moins par deux trouvailles: celles de Füzésabony et de Dinnyés. Parmi les tombes découvertes dans un „tell“ de Füzésabony il y a une qui nous a fourni, outre les deux montants de bronze situés à proximité de la tête, aussi quatre boutons de bronze ronds et un cinquième, en forme de V.<sup>22</sup> Il est regrettable que nous n'ayons pas à notre disposition une description détaillée de ces fouilles, mais malgré ces lacunes de la documentation tout porte à croire que cet ensemble composé des différentes parties métalliques de harnais appartenait jadis à un bridon complet. Les quatre boutons de bronze, munis d'un orillon quadruple dans leur partie inférieure, semblent avoir été appliqués aux croisements des courroies du licou, tandis que le

<sup>19</sup> Il est vrai que A. Gallus, contrairement à sa propre conception, fait mention de trois types différents, mais déjà Potratz a insisté sur le fait (PZ 30-31 (1939-40) 464) qu'il s'agit plutôt des variantes successives d'un seul type commun. Cette opinion est d'ailleurs à rectifier: les deux premières variantes sont à considérer comme des formes simultanées.

<sup>20</sup> Sous ce rapport les déclarations de A. Gallus, font preuve d'une certaine hésitation: tantôt il parle de variantes (p. 18), tantôt de types (p. 33). S'il restait plus fidèle à sa thèse, il ne pourrait admettre que des variantes.

<sup>21</sup> Selon la chronologie relative et absolue de A. Gallus lui-même, ces deux variantes paraissent dans Hallstatt B, mais la plupart des trouvailles qui représentent des montants terminés par un ornement sphérique sont à fixer dans la période C du hallstattien (p. 50 ss.). Ces vues sont à rectifier à la lumière des corrections de Holste: comme celui-ci a démontré, les plus anciennes trouvailles où l'on rencontre des montants de ce genre, doivent être fixées à la fin de Hallstatt B ou au début de Hallstatt C (WPZ 27-1940, 17 ss.). A propos de la trouvaille d'Ugra cf. Potratz, AfO 14 (1941), 22. Quant au cimetière de Füzésabony, on ne saurait le faire remonter à une période plus ancienne que la limite de Hallstatt B et C.

<sup>22</sup> Gallus-Horváth, Un peuple cavalier préscythique en Hongrie, II, pl. II. 1-7.



bouton en V devait se trouver sur la musserolle ou sur le frontal. La disparition du mors doit s'expliquer par le fait qu'il avait été fabriqué d'une matière moins solide. En tout cas, la tombe paraît avoir contenu des rênes avec tous leurs accessoires, ce qui jette une lumière particulièrement vive sur les rites funéraires et éclaire aussi la décoration des montants. Etant donné que ces derniers sont ornés de petits „chapeaux“ très semblables aux boutons, il est évident qu'il s'agit d'un ensemble fait exprès pour la garniture des rênes. A Dinnyés<sup>23</sup> on a retrouvé, entre autres, des montants semblables à celui de Fűzesabony et plusieurs boutons de bronze. Une fois de plus, le milieu des boutons y forme une sorte de mamelon et on revoit ce motif aussi sur une des extrémités des montants. Comme dans le cas précédent, il y a des analogies frappantes entre les boutons et la décoration des montants, mais il est à remarquer que cette fois on ne retrouve ces motifs décoratifs que sur une des extrémités (l'autre est ornée d'un décor hémisphérique). Nous avons donc affaire à une application assez capricieuse des boutons ce qui exclut la possibilité d'en construire une série typologique. Selon Gallus, le montant de Dinnyés serait une forme de transition entre les montants munis de deux „chapeaux“ et les montants pourvus d'ornements sphériques: il est convaincu que l'évolution tendait à éliminer les „chapeaux“. En admettant cette hypothèse, les montants retrouvés entre Nicopole et Samovitz (Coll. Severeano) seraient à placer à la tête de la série typologique, car on y rencontre des „chapeaux“ non seulement aux deux extrémités, mais encore sur les tuyaux qui traversent les montants. Il n'en reste pas moins que dans ce cas nous avons affaire à un type assez tardif; pour s'en convaincre on n'a qu'à considérer les orillons destinés à tenir le mors et terminés par des têtes d'oiseau, ainsi que la forme des autres montants découverts au même endroit. Naturellement, on commettrait une erreur non moins grave, si l'on soutenait le contraire, c'est-à-dire si l'on envisageait une évolution qui aurait tendu à la généralisation des „chapeaux“. Il serait plus raisonnable de considérer l'application de ces boutons caractéristiques du harnais aux extrémités des montants comme un phénomène plus ou moins sporadique qui doit s'expliquer par des conditions spéciales. Etant donné que ces variétés ne reflètent pas une évolution typologique des montants, elles ne peuvent servir de base à aucune série typologique.

Outre les difficultés que nous venons d'esquisser, l'hypothèse concernant la typologie des montants est inadmissible aussi pour une autre raison. Il est certain que les montants en bronze sont loin d'être les plus anciens; ils ont été précédés par des montants en os dont la longue série se prolonge jusqu'à la fin du néolithique. A propos du montant d'Ispánlak, même A. Gallus a insisté sur le fait que la forme et la répartition des trous rappellent de près les mors en os de la fin de l'âge du bronze en Hongrie.<sup>24</sup> Déjà auparavant Nestor a déclaré que les montants terminés par une tête d'animal (Stillfried) pourraient bien avoir des antécédents parmi les montants en os.<sup>25</sup> Un peu plus récemment M. Roska a essayé de démontrer que les montants de bronze du début de l'âge du fer avaient été façonnés sur le modèle des montants en os de l'âge du bronze.<sup>26</sup> Une constatation analogue vient d'être faite par M. Szántó à propos du montant qui appartient aux trouvailles de Gyöngyösolymos.<sup>27</sup> Il est certain que ces renvois sporadiques n'ont pas encore éclairci les connexions typologiques qui peuvent y avoir entre les divers types des montants en os de la fin de l'âge du bronze et les montants en bronze du début de l'âge du fer; ils semblent pourtant nous autoriser à dire que les montants de bronze de l'âge du fer remontent aux montants en os et qu'ils représentent des types, conformément à leurs origines bien distinctes, qui ont évolué parallèlement, mais d'une manière indépendante.

Bref, les montants préscythiques ne peuvent être rangés en une seule série typologique; c'est un fait qui est particulièrement lourd de conséquences. D'un côté, on doit renoncer au point de départ de la théorie, suivant laquelle il aurait existé une sphère culturelle „préscythique“ homogène, de l'autre côté, on a enfin le moyen de chercher derrière la diffusion des différents types de montants des groupes ethniques et des processus historiques nettement distincts. Sans vouloir entrer dans des considérations théoriques au sujet de la méthode typologique,<sup>28</sup> nous jugeons utile de motiver brièvement notre opinion, surtout en ce qui concerne l'attribution ethnique des trouvailles. La critique dont la méthode typologique a été l'objet, a abouti à une nouvelle conception de la typologie; à l'avis de Holste, l'utilité de la typologie consiste à déterminer les différences extérieures des divers types.<sup>29</sup> Cette critique est d'ailleurs fondée sur deux considérations. D'une part, derrière les séries

<sup>23</sup> Ibidem, 16, pl. IX. 1-9, 11-12.

<sup>24</sup> Gallus-Horváth, op. cit. 34.

<sup>25</sup> WPZ 21 (1934), 126.

<sup>26</sup> Közl. 2 (1942), 212 ss., 4 (1944), 46, 51.

<sup>27</sup> MM 3 (1947) sous presse.

<sup>28</sup> Voir dernièrement Gallus, AÉ 3 (1942), 22 ss.

<sup>29</sup> Bayerische Vorgeschichtsblätter 13 (1935), 16.



typologiques on peut parfois chercher soit des groupes ethniques nettement distincts, soit un changement du caractère ethnique,<sup>30</sup> de l'autre, il est facile de constater que souvent sur un certain territoire les diverses formes d'un type d'objet ne peuvent être rangées dans des séries typologiques ce qui veut dire qu'en apparence la méthode typologique n'y est guère applicable. Ce fut le premier phénomène qui a obligé A. Gallus de transformer l'interprétation de la sphère culturelle „thraco-cimmérienne“ en une sphère culturelle „préscythique“, au sens ethnographique de ce terme; cette hypothèse lui a permis de supposer l'existence de plusieurs groupes ethniques dans le cadre de ladite sphère culturelle. Néanmoins cette conception ne nous aide pas à résoudre le problème, car, comme nous venons de voir à propos des mors „préscythiques“, les séries typologiques ne nous autorisent pas à en conclure sur une sphère culturelle „ethnographique“ ou sur une population ethniquement homogène. C'est pour la seconde raison que Holste cherche à limiter la typologie à la distinction des différents types; néanmoins, se contenter d'un but aussi modeste équivaldrait à dénier la typologie d'un de ses traits essentiels. Il est donc évident que dans toutes les deux directions les chercheurs sont arrivés au point mort, mais ce fait ne doit pas nous décourager. Comme il ressort des remarques récentes de Jahn,<sup>31</sup> Kühn<sup>32</sup> et Kleemann<sup>33</sup> qui font suite aux constatations d'Åberg,<sup>34</sup> la typologie n'a pas pour seul but de reconstruire de longues séries. Elle vise plus loin: son but consiste à reconstruire la vie humaine d'après les produits des efforts créateurs de l'homme. Quant aux possibilités d'établir de longues séries typologiques, elles sont assez limitées. Les types des différents objets traversent une évolution lente et graduelle; pour s'en rendre compte, l'archéologue devrait se borner aux cultures primitives et conservatrices, dont le développement n'a subi l'effet d'aucune force perturbatrice. Dans la plupart des cas les objets ne peuvent être rangés dans des séries typologiques aussi simples, car les divers types montrent souvent les traces de plusieurs évolutions parallèles; on peut compter aussi sur des tendances qui s'entrecroisent et sur des types qui n'ont pas d'antécédents. Derrière ce tableau, en apparence si complexe, on doit naturellement supposer le développement non moins complexe d'une culture, l'influence d'autres groupes ethniques, le changement du caractère ethnique d'une collectivité, les relations commerciales et d'autres facteurs non moins décisifs qui ont agi sur l'évolution lente, graduelle et ininterrompue des types des divers objets, accélérant ou ralentissant ce processus, provoquant l'apparition de certains types inattendus et faisant naître des phénomènes qu'il est fort difficile de placer en une seule série typologique. Dans les cas de ce genre les divers types ne trahissent pas d'une manière assez nette les grandes tendances évolutives; bien qu'on retrouve en général le fil rouge, les détails échappent nécessairement aux chercheurs, puisqu'ils ignorent les facteurs qui ont déterminé le développement de la culture matérielle et dans le cadre de celle-ci, la cristallisation des formes les plus diverses. En principe il serait toujours possible de tirer des trouvailles archéologiques des conclusions concernant la vie humaine et les processus historiques qui se cachent derrière eux, mais dans la pratique nos tentatives se heurtent souvent à des difficultés presque insurmontables. Etant donné que les objets ne reflètent pas assez nettement la tendance de l'évolution, il est extrêmement difficile d'y trouver un point de repère pour nos considérations d'ordre ethnique et historique.<sup>35</sup> Pour échapper à la situation paradoxale qui consisterait de conclure d'un fait inconnu un autre fait analogue, il faut prendre en considération aussi d'autres points de repère, notamment ceux qui nous sont offerts, sur le plan historique et chronologique, par la composition des ensembles de trouvailles, et, sur le plan ethnique, par le caractère des groupes de trouvailles plus ou moins considérables. Si l'on procède de la sorte, on parvient à reconnaître les facteurs qui ont déterminé l'évolution des formes; en d'autres termes, on réussit à éclaircir les rapports qu'il y a entre les objets qu'on ne peut ranger dans des séries typologiques simples. Grâce à cette méthode, l'histoire des formes nous fournira enfin le point de départ dont nous avons besoin pour faire des réflexions sur les processus historiques et sur le caractère ethnique des peuples intéressés. Si, à propos des trouvailles „préscythiques“, nous recourons à cette typologie beaucoup plus complexe et jusqu'ici rarement appliquée d'une manière consciente, c'est-à-dire si, à l'aide des trouvailles accessoires, nous essayons d'établir la diffusion géographique et la chronologie des divers types et

<sup>30</sup> Voir l'exemple choisi par Wahle et ses réflexions y relatives, SHAW Ph.-h. Kl. 1940—41, 2. Abh. Heidelberg, 1941, 44.

<sup>31</sup> NfDV (1941), 73 ss.

<sup>32</sup> IPEK 15—16 (1941—42), 254 ss.

<sup>33</sup> PZ 32—33 (1941—42), 60 ss.

<sup>34</sup> RLV XIII. 514 ss.

<sup>35</sup> Kleemann, semble trop optimiste lorsqu'il pense que „Die typologische Methode setzt immer ein Vielerlei, ein reiches Nebeneinander von Spielarten voraus, von denen jedes Stück zum Typus wird, da der Verfertiger sich dem formenden Zeitgeist natürlich nicht entziehen kann. Beide lassen sich somit aus dem Gegenstand wieder erschliessen“. Sous ce rapport les remarques prudentes d'Åberg semblent pertinentes, cf. RLV XIII. 515.



de préciser le caractère ethnique des ensembles où les types en question font leur apparition, nous obtenons un moyen de transformer la prétendue sphère culturelle „préscythique“ des cavaliers nomades en une série de processus historiques nettement délimités dans le temps et caractérisés par la présence de certains éléments ethniques.

## 3.

Voici donc les types que nous pouvons distinguer parmi les montants „préscythiques“, à la base des classements antérieurs<sup>36</sup> et conservant, dans la mesure du possible, aussi le numérotage.

Type I (= Nestor I, Gallus I, II, III, Potratz I). Selon le témoignage d'un nombre assez considérable de trouvailles, les particularités de ce type sont les suivantes: 1. une des extrémités du montant est recourbée; 2. le montant est perforé par trois tuyaux ou trous en formes de tuyau; ces ouvertures servent à y enlancer des courroies; 3. Les tuyaux ou les trous ne sont pas répartis d'une manière rigoureusement proportionnelle par rapport à la longueur du montant; ils se trouvent toujours dans la partie droite du montant et se rapprochent plutôt de l'extrémité non recourbée; 4. Les tuyaux ou trous sont pratiqués en sens unique. On peut ranger dans cette catégorie les trouvailles suivantes:

1. Füzesabony: 2 montants découverts dans la tombe 3. A l'extérieur de l'établissement on a retrouvé aussi deux autres montants. Cf. Gallus—Horváth, op. cit. 9 ss., pl. II. 1—2, pl. V. 1—2.
2. Environs de Sopron: 2 pièces, Gallus—Horváth, op. cit. 13, pl. VI. 1—2.
3. Kiskőszeg (1): 1 pièce, Gallus—Horváth, op. cit. 14, pl. VIII. 5.
4. Kiskőszeg (2): 3 pièces, Gallus—Horváth, op. cit. 17, pl. LIV. 2—4.
5. Dinnyés: 2 pièces, Gallus—Horváth, op. cit. 16, pl. IX. 11—12.
6. Szanda: 2 pièces, Gallus—Horváth, op. cit. 18, pl. X. 12—13.
7. Ugra: 2 pièces, Gallus—Horváth, op. cit. 18 ss., pl. XVIII. 8, 10.
8. Blatnica: 2 pièces, Gallus—Horváth, op. cit. 20 ss., pl. XXVI. 1—2.
9. Dálya: 2 pièces, Gallus—Horváth, op. cit. 24 ss., pl. LV.
10. Kömlőd: 10 pièces, Gallus—Horváth, op. cit. 28 ss., pl. XX. 1—10.
11. Hongrie: 1 pièce, J. Hampel, *A bronzkor emlékei Magyarhonban* (Les monuments de l'âge du bronze en Hongrie), Budapest, 1886. T. I. pl. LXI. 1. Cf. encore Willvonseder WPZ 19 (1932), 30.
12. Lieu de découvert inconnu (1): 1 pièce, Gallus—Horváth, op. cit. 13, pl. LI. 3.
13. Lieu de découvert inconnu (2): 1 pièce, Gallus—Horváth, op. cit. 24, pl. XLV. 6.
14. Lieu de découvert inconnu (3): 2 pièces, Gallus—Horváth, op. cit. 29, pl. XLI. 7, 8.
15. Stillfried: 1 pièce, Willvonseder, WPZ 19 (1932), 25 ss., pl. I. 6; Gallus—Horváth, op. cit. 15, pl. LXXI. 7.
16. Zaboř: 1 pièce, H. Richly, *Die Bronzezeit in Böhmen*, Wien, 1894, pl. LI. 2.
17. Senica: 1 pièce, Willvonseder, WPZ 29 (1942), 213 ss.
18. Stodulky: au Musée National de Prague, inédit. Gallus—Horváth, op. cit. 30; „L'extrémité inférieure du mors (à corriger: du montant) est divisée en deux branches ornées de boutons“.
19. Medynia: 2 pièces, Wl. Antoniewicz, *Archeologia Polski*. Varsovie, 1928, pl. XXX. 7; Sulimirski, WPZ 25 (1938), 143, fig. 1, 6.
20. Podsadki: 1 pièce, Antoniewicz, *Archeologia Polski*, pl. XXVIII. 4.
21. Skandau (Kr. Gerdaun): 1 pièce, W. La Baume, RLV IX. pl. 219 e.
22. Bologna, dépôt: 1 pièce, Montelius, *La civilisation primitive en Italie*, t. I. pl. 69, 17.
23. Saregrad: 2 pièces, J. Brunšmid, *Vjesnik HAD* 4 (1899—1900), pl. III. 3—4.
24. Rudovatz: Gallus—Horváth, op. cit. 30 ss.: „des mors (à corriger: montants) du second type“.
25. Balta—Verde: 2 pièces, D. Berciu, *ESA* 9 (1934), 167, fig. 3a; Nestor, WPZ 21 (1934), 118, fig. 1; Gallus—Horváth, op. cit. 29 ss.
26. Entre Nicopole et Samovitz: 2 garnitures complètes et fragment d'un montant. Les montants des deux garnitures présentent des types mixtes, mais il est possible que le fragment soit à ranger dans cette catégorie. Cf. G. Severeanu, *Revista Muzeului* 2 (1936), 16, fig. 3.
27. Kis-Kajdács: un montant retrouvé dans cette localité a été déposé au Musée National de Budapest, mais il s'y est égaré. D'après une description, M. Gallus rattache cette trouvaille au type II de son système. Voici la description en question: „Montant de bronze d'un mors fabriqué à l'âge du fer; les deux extrémités du montant sont sphériques. On attachait les courroies à l'orillon carré qui repose sur une partie triangulaire et ajourée“. *AÉ* 24 (1904), 435. Cette description, d'ailleurs assez vague, nous fait penser à un montant muni, au milieu, d'un trou trian-

<sup>36</sup> Cf.: Nestor, WPZ 21 (1934), 110 ss; Gallus—Horváth, op. cit. 9 ss; Potratz, PZ 30—31 (1939—40), 464 ss.



gulair) et ayant, dans le même endroit, un orillon carré. Au point de vue de l'exécution technique ce montant semble avoir été comparable à ceux d'Igrys (district de Minoussinsk), publiés par Horváth (Gallus—Horváth, op. cit. pl. LXXXIV. 6—7). En tout cas, il n'a rien à voir avec le type I.

Comme il ressort du témoignage de ces trouvailles, la zone de diffusion du type I embrasse la Hongrie occidentale, la partie occidentale de la Slovaquie, la Croatie et la partie est de l'Autriche. Etant donné le nombre relativement élevé des trouvailles sur ce territoire, on peut y chercher même le centre de diffusion du type I. Les traces de son rayonnement sont attestées en Galicie et dans la Prusse orientale (Skandau), en Hongrie orientale (Füzesabony, Ugra), dans l'Italie du Nord (Bologna) et même dans la Petite-Valachie (Balta—Verde), sur le Danube. Vu le caractère sporadique de la plupart de ces trouvailles, elles sont peu utilisables en vue d'une typologie chronologique des montants. Sous ce rapport on peut distinguer deux groupes: d'un côté, il y a des dépôts, de l'autre des objets appartenant à la garniture des tombes. Etant donné que dans les dépôts on retrouve les produits de plusieurs générations successives et même d'une période plus longue, il est difficile de fonder là-dessus des constatations d'ordre chronologique. La plupart du temps, il faut se contenter du fait que l'objet le plus récent marque approximativement le moment où le dépôt a été enfoui. A la base des haches appartenant à la période B de Hallstatt A. Gallus n'a pas hésité à ranger les trouvailles appartenant aux dépôts de Szanda et d'Ugra dans la période en question,<sup>37</sup> mais il est certain qu'on y rencontre aussi des objets beaucoup plus jeunes. Déjà Potratz a insisté sur le fait que dans le dépôt d'Ugra il y a des haches remontant à la période C de Hallstatt.<sup>38</sup> On ne peut fixer à une période antérieure les ornements de bronze des manches de poignard, lesquels sont décorés de deux séries de cercles ajourés: ces objets et leurs analogies appartenant à la culture d'Ananino (Tallgren, SMYA 31—1919, fig. 87) sont, à proprement parler, les imitations massives de ces manches de bronze ajourées dont un spécimen a été retrouvé en Hongrie, dans la région de la Mátra (Gallus—Horváth, op. cit. fig. 5). La lame de fer de cette hache renvoie indubitablement à Hallstatt C et tout porte à croire que la variante d'Ugra est à fixer à une époque probablement postérieure de la même période. C'est également à la période C de Hallstatt qu'il convient de ranger les triquètres ajourés des trouvailles d'Ugra; dans ce cas les analogies les plus frappantes nous sont fournies par les triquètres qu'on voit parmi les ornements des fibules michalkóviennes en forme d'animal. Etant donné que A. Gallus fixe également à Hallstatt C le trésor de Michalków, qu'il range d'ailleurs dans la couche la plus jeune des trouvailles „préscythiques”,<sup>39</sup> il est à présumer que le chercheur ait en vue l'époque la plus tardive de cette période. En ce qui concerne l'enfouissement du trésor, Sulimirski propose la période qui va de 600 à 550 av. J.-C.,<sup>40</sup> mais pour des raisons historiques qu'il est impossible de développer ici, nous préférierions fixer cette date à la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle. Bref, tout porte à croire que — même en faisant abstraction des autres objets découverts d'Ugra — nous devons fixer l'enfouissement de ces montants à la fin de Hallstatt C; peut-être s'agit-il d'un événement étroitement lié à la déposition du trésor de Michalków. A propos de la chronologie de l'enfouissement du dépôt de Szanda il convient de tenir compte non seulement des haches, mais encore du bracelet qu'on a découvert dans le même endroit (Gallus—Horváth, op. cit. pl. XI. 1; Tompa, Ber. d. röm.-germ. Komm. 24—25 (1934—35), pl. 49, 14) et dont les analogies les plus proches sont fournies par les bracelets d'or de Dálya (Ebert, JdöAIW. 11 (1908), fig. 116) et de Mihályfalva (Nestor, ESA. 9 [1934], 179, fig. 2, 1). L'époque où la trouvaille de Mihályfalva a été enfouie coïncide probablement avec la fin de la période C de Hallstatt,<sup>41</sup> tandis que celle de l'enfouissement de la trouvaille de Dálya est à fixer à la fin de Hallstatt<sup>42</sup> D. Même si, au point de vue typologique, nous plaçons le bracelet de Szanda devant ceux de Mihályfalva et de Dálya, rien ne nous autorise à faire remonter la date de l'enfouissement du premier à une époque antérieure à la première moitié de Hallstatt C.

A la base des dépôts de Szanda et d'Ugra l'apparition du type I des montants doit être fixée, selon toute probabilité, au début de Hallstatt C; cette hypothèse est confirmée par le témoignage des dépôts de Kiskőszeg, Kömlőd et Blatnica. Les deux premiers sont fixés aussi par Gallus à Hallstatt C,<sup>43</sup> mais à propos du dernier il préfère renvoyer à Hallstatt D.<sup>44</sup> Tout compte fait, les dépôts nous permettent de dire qu'au cours de la période C de Hallstatt le type I était déjà en usage. Peut-être les objets retrouvés dans les tombes fourniront-ils des renseignements plus exacts aussi sur l'ap-

<sup>37</sup> Gallus—Horváth, op. cit. 50.

<sup>38</sup> AfO 14 (1941), 22.

<sup>39</sup> AÉ 7—8 (1946—47) 84.

<sup>40</sup> WPZ 25 (1938), 151.

<sup>41</sup> Cf.: Nestor, ESA 9 (1934), 180.

<sup>42</sup> Cf.: Nestor, ESA 9 (1934), 180 ss; Gallus, AÉ 7—8 (1946—47) 86.

<sup>43</sup> Gallus—Horváth, op. cit. 51.

<sup>44</sup> AÉ 7—8 (1946—47) 79..



parition de ce type. Malheureusement les tombes qui entrent en ligne de compte sont relativement peu nombreuses et les circonstances dans lesquels certains objets ont été retrouvés sont souvent si peu connues qu'il est fort difficile de se prononcer sur les trouvailles d'origine funéraire. Parmi ces dernières Gallus ne fait remonter à Hallstatt B que celle de Zaboř, mais il semble proposer la même période aussi pour les montants de Füzésabony. Quant à la chronologie des trouvailles de Dálya et Kiskőszeg, il a renvoyé à Hallstatt C.<sup>45</sup> A l'encontre de ces hypothèses, déjà Holste a constaté que la trouvaille de Zaboř est à fixer au début de Hallstatt C<sup>46</sup> et ce fut également lui qui a soumis la chronologie des cimetières de Dálya et Kiskőszeg à un examen approfondi. Selon ses conclusions que les matériaux actuellement connus semblent confirmer sur tous les points, ces deux cimetières, ainsi que la partie la plus archaïque du cimetière de Stillfried sont à fixer à la fin de Hallstatt B, mais il n'est pas douteux que tous les trois aient existé aussi au début de Hallstatt C.<sup>47</sup> A l'intérieur des cimetières nous n'avons aucun point de repère pour mieux fixer la chronologie des montants; tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'ils remontent à une période qui va de la fin de Hallstatt B au début de Hallstatt C. On ne peut fixer à une époque antérieure le cimetière de Füzésabony non plus. Ce dernier, comme déjà Gallus a fait remarquer,<sup>48</sup> est si étroitement lié au groupe de Stillfried—Kiskőszeg—Dálya que même au point de vue chronologique il doit être mis en parallèle avec ce groupe. Il est vrai que, typologiquement parlant, Gallus place la céramique du cimetière de Füzésabony devant celle du cimetière de Stillfried, mais étant donné qu'il s'agit de cimetières éloignés l'un de l'autre et de deux variétés assez semblables d'une céramique locale, il n'est pas à recommander d'en construire une série typologique et d'en tirer des conclusions d'ordre chronologique. La meilleure solution serait de fixer aussi le cimetière de Füzésabony au début de la période C de Hallstatt.

## 4.

On peut donc dire que le type I des montants fait son apparition dans les cimetières qui ont été en usage à la fin de Hallstatt B et au début de Hallstatt C, ainsi que dans les dépôts où, à côté des types remontant à Hallstatt B, on rencontre aussi des types propres à Hallstatt C. Par conséquent, il est à présumer que les dépôts de ce genre fussent enfouis au plus tôt au début de la période C de Hallstatt. Étant donné que toutes ces trouvailles ont été découvertes au centre même de la zone de diffusion de ce type, tout porte à croire que même la formation de type I est à chercher sur ce territoire. Il faut pourtant avouer que cette hypothèse, si évidente soit-elle, semble être contredite par quelques déclarations récentes de A. Gallus, suivant lesquelles la présence du groupe de Stillfried—Kiskőszeg—Dálya en Europe centrale serait due à une „ethnie“ étrangère: il est d'avis qu'on ne saurait le séparer ni du cimetière „préscythique“ de Füzésabony, ni des dépôts contenant des harnais: toutes ces trouvailles devraient être mises en rapport avec la culture „préscythique“, d'origine orientale, des cavaliers nomades.<sup>49</sup> Selon cette opinion le type de montant que nous venons d'analyser, ainsi que les divers ornements de harnais seraient d'origine orientale ce qui marquerait un retour à l'argumentation de M. Horváth.<sup>50</sup> Notre hypothèse semble être contredite aussi par Holste: à son avis, le montant en question et les autres parties de harnais signaleraient la pénétration des formes propres aux bronzes „thrace-cimmériens“ dans les groupes de trouvailles centre-européens.<sup>51</sup> En d'autres termes, Holste compte plutôt sur l'influence d'une sphère culturelle étrangère et non sur l'apparition d'une „ethnie“ nouvelle; néanmoins, même selon son hypothèse, l'origine de ce type devrait être cherchée en Orient.

Une chose est certaine: la conception de A. Gallus se heurte au témoignage du fait que le groupe de Stillfried—Kiskőszeg—Dálya remonte à des antécédents locaux. A proprement parler, Stillfried n'est que le site d'un groupe de trouvailles de la Basse—Autriche; étant donné qu'aux autres lieux de découverte on ne rencontre ni de véritables formes hallstattiennes, ni des parties de harnais, il faut les fixer tous à Hallstatt B.<sup>52</sup> En ce qui concerne les antécédents de Dálya et Kiskőszeg, on les retrouve au cimetière de Vál ou, pour mieux dire, dans un groupe de trouvailles de la Hongrie occidentale, où précisément ce cimetière est le plus caractéristique. Ce groupe qui remonte également à Hallstatt B, a des prolongements méridionaux même au-delà de la Drave; il est en connexion non seulement avec le groupe

<sup>45</sup> Gallus—Horváth, op. cit. 50 ss.

<sup>46</sup> WPZ 27 (1940), 19.

<sup>47</sup> WPZ 27 (1940), 22 ss.

<sup>48</sup> Gallus—Horváth, op. cit. 12.

<sup>49</sup> AÉ 5—6 (1944—45), 60.

<sup>50</sup> Gallus—Horváth, op. cit. 59 ss.

<sup>51</sup> WPZ 27 (1940), 30.

<sup>52</sup> Cf.: Holste, WPZ 27 (1940), 18.



de Stillfried, mais encore avec d'autres sites comme Maria Rast, Oberhaidin et Marburg.<sup>53</sup> Tous ces groupes de trouvailles sont d'un caractère lusacien; bien qu'ils n'aient pas d'antécédents dans la période ancienne des cimetières à urnes, il est certain qu'ils plongent leurs racines dans la culture locale de l'Europe centrale et qu'il est impossible d'en chercher les origines lointaines quelque part en Orient. Dans ces conditions les cimetières où le type I fait son apparition à la limite des périodes B et C de Hallstatt, ne représentent que la couche la plus jeune d'un groupe qui, pendant la période B, avait fleuri au centre de la zone de diffusion du type I; il s'ensuit qu'il serait difficile d'attribuer ce type à l'apport d'une „ethnie“ orientale. Le cimetière de Füzesabony pose un problème beaucoup plus délicat. Sa céramique et ses parties de harnais le rattachent au groupe de Stillfried—Kiskőszeg—Dálya, mais les rites d'enterrement dont on y retrouve les traces squelettes allongés ou accroupis se distinguent très nettement des tombes à incinération de l'autre groupe. Cette différence est si évidente que même l'hypothèse de A. Gallus, suivant laquelle il faudrait attribuer tous ces sites à un peuple cavalier nomade venu d'Orient, ne peut en diminuer l'importance. Pour le moment nous avons trop peu de matériaux à notre disposition, mais il n'en reste pas moins qu'au cours de l'âge du bronze la Transdanubie et une partie du territoire compris entre le Danube et la Tisza pratiquaient l'incinération, tandis que les régions orientales, par exemple la zone du confluent de la Tisza et du Maros, préféraient l'enterrement de squelettes accroupis.<sup>54</sup> Pendant le hallstattien ces usages subirent des changements essentiels. Outre ces deux manières d'enterrement, on adopta aussi le rite comportant des squelettes allongés: le long de la Tisza on en retrouve les traces dans les cimetières scythiques ou „préscythiques“ remontant à la fin de Hallstatt C ou à une époque postérieure; en Transdanubie cette manière de l'enterrement est fréquent dans les *tumuli* de Hallstatt C où l'on rencontre aussi des squelettes de cheval.<sup>55</sup> Les *tumuli* de ce genre de la Transdanubie se rattachent aux tombes analogues des régions occidentales, y compris l'Allemagne méridionale.<sup>56</sup> A propos d'un tel changement radical des rites funéraires, il n'est pas impossible de supposer aussi certaines modifications du caractère ethnique. Faudrait-il attribuer aux Scythes les tombes aux squelettes allongés de la Hongrie orientale? Etant donné que le cimetière de Füzesabony est antérieur à l'apparition des Scythes, on doit le considérer soit comme un précurseur des *tumuli* de la Pannonie et de l'Allemagne méridionale, au début de la période C de Hallstatt, soit comme le témoignage de l'influence „préscythique“ d'un groupe ethnique oriental. Dans le dernier cas on pourrait aller même plus loin: rien ne nous empêche d'expliquer même les rites funéraires occidentaux par l'apport de cette influence „préscythique“. Naturellement, il y a aussi d'autres solutions. Il n'est pas exclu que ce rite funéraire soit né en Occident, dans des conditions foncièrement différentes de celles de Hongrie et que les sites hongrois soient à ramener au rayonnement d'un rite occidental. Etant donné que les matériaux de Füzesabony se rattachent dans leur ensemble au groupe de Stillfried—Kiskőszeg—Dálya, la seconde hypothèse paraît plus probable. Les squelettes allongés de Füzesabony ne renvoient pas nécessairement à l'apparition d'une „ethnie“ nouvelle d'origine orientale au début de Hallstatt C; pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'oeil sur le cimetière de Kiskundorozsma (fin de la période III ou début de la période IV de l'âge du bronze), où, à côté des squelettes accroupis et les tombes à incinération, on rencontre aussi ce troisième rite d'enterrement.<sup>57</sup> Tout compte fait, le cimetière de Füzesabony paraît s'expliquer par le rayonnement du groupe de Stillfried—Kiskőszeg—Dálya, mais, vu le caractère périphérique de cette région, on doit prendre en considération aussi d'autres éléments locaux, voire l'influence de groupes ethniques allogènes. Peut-être les deux manières de l'enterrement reflètent la diversité de plusieurs éléments ethniques. En tout cas, au point de vue des trouvailles d'Ugra, le cimetière de Füzesabony semble être un trait d'union entre celle-ci et le rayonnement du type I vers l'est. Pour se faire une idée des connexions particulièrement étroites qu'il y a entre les sites de Füzesabony et d'Ugra, il suffit de rappeler qu'une variante de Füzesabony du type I, à savoir celle où le trou extérieur est pratiqué dans le voisinage immédiat du „chapeau“ du montent, ne se rencontre qu'à Ugra (Gallus—Horváth, op. cit. pl. XVIII. 8, 10). De même, on retrouve à Ugra aussi les deux variétés des boutons d'apparat de Füzesabony (voir p. ex. Gallus—Horváth, op. cit. pl. XIX. 15). Il n'est pas moins vrai que, par sa composition et ses autres types de montent, l'ensemble d'Ugra se distingue très nettement du groupe de Stillfried—Kiskőszeg—Dálya; il n'est pas exagéré de dire que dans ce site le type I est entouré d'un milieu étranger.

<sup>53</sup> Holste, WPZ 27 (1940), 22 ss. Sur le cimetière de Vál et sa place dans la chronologie cf.: B. Richt-hofen, Mannus 27 (1935), 73 et fig. 1—5; Tompa, Ber. d. röm. germ. Komm. 24—25 (1934—35), 104.

<sup>54</sup> Cf. p. ex. Tompa, Budapest története (Histoire de Budapest), I. Budapest, 1942, 53.

<sup>55</sup> Voir p. ex. le cimetière de Szentés—Vekerzug, M. Párducz, AÉ 5—6 (1944—45), 106 ss.

<sup>56</sup> Cf.: Gallus—Horváth, op. cit. 41 ss.

<sup>57</sup> Cf. p. ex. N. Åberg, Bronzezeitliche und früheisenzeitliche Chronologie. II. Stockholm, 1931, 52 ss.

<sup>58</sup> FA 6 (sous presse).



## 5.

Somme toute, on peut dire que le type I paraît pour la première fois dans des groupes de trouvailles situés au centre de sa zone de diffusion: étant donné que ces groupes ont des antécédents sur ce territoire, il est certain qu'à l'époque de l'apparition du type I ils étaient à considérer comme des objets d'un caractère local. Naturellement, on ne doit pas écarter l'hypothèse que ce type pourrait bien être d'origine étrangère sur ce territoire. Même en admettant cette possibilité, il faut attacher une importance décisive au fait que les premiers spécimens du type I se trouvent au centre même de la zone de diffusion des montants de ce genre; par conséquent, c'est sur ce territoire qu'il convient de chercher la cristallisation de ce type. Il y a pourtant quelques montants retrouvés en Europe orientale; un de ceux, au dire de M. Horváth, doit être pris en considération à propos de la question de l'origine de ce type.<sup>59</sup> Il s'agit des trouvailles suivantes:

1. Koban: 1 pièce, Uvarov, MAK 8 (1900), p. 33, fig. 37.
2. Koban: 1 pièce, E. Chantre, Recherches paléoethnologiques dans la Russie méridionale. Lyon, 1881, pl. VII.
3. Gouv. de Voronež: 1 pièce, Otčet IAK 1898, p. 65, fig. 102a—b.
4. Gouv. de Kiev, district de Kanev: 1 pièce, Antiquités de la région du Dniépre. Collection B. Khanenko, t. II. pl. XIV. No 282.
5. Groupe de kourgans dans la région de Smela, à proximité de la Tenetinka, Kourgan No 183: 1 pièce, A. Bobrinskij, Kurgany i slučajnyja archeologičeskija nachodki bliz mestečka Smely. II. S.—Peterburg, 1894, pl. IV. 11.

Comme trait commun de ces montants, il faut signaler en premier lieu les trois trous tubiformes qui rappellent le type I. Mais cette fois le caractère tubiforme des trous est beaucoup moins prononcé; les ouvertures sont si peu rehaussées qu'il serait plus juste de parler de certaines bosses du montant autour des trous. Cette particularité mise à part — elle se retrouve d'ailleurs aussi dans le cas du type II — aucune autre analogie ne peut être relevée entre le type I et les montants énumérés ci-dessus de l'Europe orientale. La répartition des trous est tout autre et la forme des montants n'a rien à voir avec celle du type I. Sur les pièces 1, 2, 3 et 5 les trous sont réparties d'une manière plus ou moins symétriques: sur les pièces 1 et 2 ils occupent toute la longueur du montant et sur les pièces 3 et 5 ils se trouvent concentrés sur la partiemédiane. Dans le cas de la pièce 4 la répartition des trous est semblable à celle qui caractérise le type I, mais le montant lui-même ressortit au type IV (voir plus bas). Les montants 1 et 2 sont droits; à leurs extrémités ils sont munis d'ornements en forme de bouton. Le montant 5, également droit, a des extrémités plates. Dans le cas du montant 3 une des extrémités est recourbée sous le trou extérieur, mais la répartition des trous et les extrémités plates rappellent de près la pièce 5. En ce qui concerne la chronologie, nous n'avons des points de repère que pour les pièces 1, 2, 4 et 5. Les pièces 1 et 2 sont à ranger dans la sphère de la culture kobanienne; selon le témoignage des fibules arquées, le début de cette culture ne peut remonter qu'au commencement de Hallstatt B (v. plus bas); elle a existé aussi pendant la période C de Hallstatt, voire à l'époque scythique.<sup>60</sup> Sans qu'il soit possible de proposer une datation sûre, il est à présumer que les montants en question doivent être fixés au milieu de cette période assez longue, c'est-à-dire approximativement au début de Hallstatt C; on ne saurait les attribuer ni au début, ni à la fin de la culture kobanienne. La pièce 4 est une trouvaille isolée; au point de vue des formes, on peut la considérer comme la variante d'un type très fréquent dans la culture kobanienne. Etant donné qu'il est impossible de la placer au début de l'évolution, il est préférable de proposer comme *terminus post quem* le début de Hallstatt C. La pièce 5 provient d'un kourgan situé à proximité de la Tenetinka. Comme il ressort de la description, d'ailleurs assez laconique, de ces fouilles, on a découvert dans ce *tumulus* un petit vase d'argile, la partie inférieure d'un grand vase d'argile, une embouchure de bronze et un montant de bronze. Sous la surface du sol aucune trace de la tombe n'a pu être retrouvée.<sup>61</sup> L'embouchure de bronze (Bobrinskij, Smela, pl. IV. 7) représente un type qui était répandu même à l'époque scythique; par conséquent, sans vouloir attribuer à ce groupe de kourgan un caractère scythique, nous pouvons dire qu'il ne peut être antérieur au début ou plutôt au milieu de Hallstatt C. En résumé, au point de vue chronologique et typologique, rien ne nous oblige de considérer ces montants orientaux comme les antécédents

<sup>59</sup> Gallus—Horváth, op. cit. 62.

<sup>60</sup> Cf.: Hančar, MAGW 65 (1935), 289.

<sup>61</sup> Bobrinskij, Smela, II. 75.



du type I; cette constatation ne fait que corroborer notre hypothèse concernant l'origine centre-européenne de ce type.<sup>62</sup>

## 6.

Il paraît donc très probable que le type I des montants s'est formé en Occident, dans un groupe culturel d'allure lusacienne dont les origines remontent à Hallstatt B; la cristallisation du type en question est à fixer à la fin de Hallstatt B ou au début de Hallstatt C. Vu l'absence des mors de bronze antérieurs sur ce territoire, il est à présumer que ce type remonte directement à une variété des mors fabriqués en os. Si l'on essaie de déterminer la forme de cette dernière selon le témoignage des particularités typologiques du type I, il convient de préciser que les ouvertures transversales n'entrent pas en ligne de compte, puisqu'elles ne peuvent pas être pratiquées sur des objets d'os. Pour en expliquer la genèse, il faut prendre en considération d'autres antécédents. Sous ce rapport nous tenons à insister sur le fait que le façonnement tubiforme de ces trous n'implique pas nécessairement un perfectionnement, parce que ces trous allongés ne simplifient nullement la fixation du montant à l'embouchure et aux rênes. L'embouchure ne pouvait être attachée à ces tuyaux relativement minces qu'à l'aide d'une courroie ou d'un cordon rond(e) ou bien par un objet de métal comme nous le constatons dans le cas du montant de Somlyóhegy (Gallus—Horváth, op. cit. pl. LII. 13) où, précisément à cause de la fixation du montant au mors, le tuyau médian est pourvu d'un orillon. Tout compte fait, il s'agit d'une particularité technique qui n'était propre qu'à certaines pièces représentant les types I et II.<sup>63</sup> A l'origine les tuyaux semblent avoir servi à des buts décoratifs; c'est pourquoi on peut les mettre en rapport avec les tuyaux cruciformes qui sont appliqués au harnais sur les points de croisement des courroies. La diffusion des tuyaux cruciformes est assez considérable,<sup>64</sup> mais il est curieux de remarquer que la densité maxima des trouvailles de ce genre coïncide avec la zone centrale des types I et II. Willvonseder<sup>65</sup> et Nestor<sup>66</sup> n'hésitent pas à faire dériver des tuyaux cruciformes les autres boutons d'apparat des harnais. Au point de vue typologique cette hypothèse paraît très vraisemblable, mais le témoignage des trouvailles ne la confirme pas: presque tout les types font leur apparition à la même époque (première moitié de la période C de Hallstatt). Cependant il est possible que l'évolution des formes et la différenciation typologique eussent lieu en un laps de temps relativement si bref — au cours de quelques dizaines d'années — que notre méthode chronologique, fondée sur l'observation directe des trouvailles, n'est pas assez fine pour en distinguer les étapes successives. En tout cas, si les tuyaux cruciformes sont à placer au début de l'évolution, on doit tenir compte de leur influence aussi à propos de la genèse des trous tubiformes des types I et II. Abstraction faite de ces détails chronologiques, la parenté étroite des tuyaux cruciformes et des

<sup>62</sup> Il n'en reste pas moins qu'il peut bien y avoir certaines relations entre les montants découverts dans l'Europe orientale et les types I et II. Il est à voir si dans le cas des premiers les perforations en forme de tuyau ne sont pas à ramener à l'influence du type I ou plutôt du type II. D'autres relations semblent nous être révélées par les „boutons“ placés aux extrémités des montants kobaniens et par les ornements en forme de lentille qui se rencontrent auprès des trous d'un de ces montants. En ce qui concerne les trous, il est certain que dans la culture kobanienne les montants munis d'orillons annulaires sont plus fréquents. Néanmoins ces détails de l'exécution technique peuvent bien être indépendantes des montants centre-européens; lorsqu'on imitait en bronze les mors d'os, c'était sans doute la manière la plus naturelle du façonnement. D'autre part il est à remarquer qu'on retrouve la perforation des montants aussi dans la culture de Gandža—Karabagh que *Hančar* fixe à la période allant du XIV<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle av. J.—C. (ESA 9 [1934] 65, 55, fig. 10; *Rösler*, ZfE[V], 26 [1894] 230, fig. 21, 33 [1901] 147, fig. 66a), de sorte qu'on ne peut pas exclure la possibilité d'un emprunt. Sur les ornements en forme de „bouton“ il est difficile de se prononcer. Sur un des montants kobaniens cet ornement est si grand qu'il devient semblable aux „cha-peaux“ des types I et II. Dans ce cas on pourrait penser à l'influence du premier type ou du second qui est bien représenté dans la Russie méridionale. Le petit „bouton“ de l'autre montant kobanien, ainsi que celui du spécimen découvert dans le district de Kanew représentent un type assez fréquent non seulement en Koban (cf. p. ex. *Gallus—Horváth*, op. cit. pl. LXXVIII. 13a—b), mais encore sur les montants de la culture de Gandža—Karabagh (voir les spécimens indiqués ci-dessus). La décoration des montants peut être donc considérée même en Orient comme un motif local. L'ornement lentiforme des trous est fréquent aussi sur les autres objets kobaniens; quant à sa diffusion en Occident, on cherche à l'expliquer par une influence caucasienne (voir dernièrement *Gallus*, AÉ 7—8 [1946—47] 88). Néanmoins, étant donné que cet ornement ne se retrouve pas sur d'autres montants kobaniens, il est fort possible qu'il soit dû quand même à l'influence des types I et II. Ces relations éventuelles qui concernent uniquement les diverses manières de la décoration ne contredisent point la thèse énoncée ci-dessus, suivant laquelle la formation du type I est indépendante des montants découverts en Europe orientale.

<sup>63</sup> On n'en trouve nulle trace sur le montant de *Skandau* (RLV IX. pl. 219, e), ni sur les spécimens du type II<sup>1</sup> publiés par *Gallus—Horváth*, op. cit. pl. LXXIV. 6, 8.

<sup>64</sup> Cf.: *Nestor*, WPZ 21 (1934), 113.

<sup>65</sup> WPZ 19 (1932), 32 ss.

<sup>66</sup> WPZ 21 (1934), 113 ss.



perforations des types I et II est attestée par le fait que toutes les variétés des tuyaux des montants se retrouvent parmi les tuyaux cruciformes. La bordure circulaire légèrement rehaussée et l'ornement lentiforme des tuyaux des montants (cf. p. ex. Gallus—Horváth, op. cit. pl. VI. 1—2) sont fréquents aussi dans le cas des tuyaux cruciformes (cf. p. ex. Gallus—Horváth, op. cit. pl. XLVI. 2). Les tuyaux des montants caractérisés par l'absence de la bordure, de l'ornement lentiforme ou bien de tous les deux (cf. Gallus—Horváth, op. cit. pl. V. 1—2, pl. XX. 1—10, pl. II. 1—2) sont également à comparer à certains tuyaux cruciformes (cf. une pièce inédite, provenant du Sághegy, dans la collection Lázár, à Celldömölk, ainsi qu'une pièce de Pullach, Nestor W. P. Z. 21 (1934) 122, fig. 2, 4). A titre de contre-épreuve, signalons le fait que certaines variétés tardives des tuyaux cruciformes (Somlyóhegy, Nagyenyed, environs du Sédvív), mêlés par endroits à d'autres types de montant (cf. Gallus—Horváth, op. cit. pl. LII. 2—4, pl. LIX. 2—5, pl. LX. 8) où les extrémités des tuyaux sont ornées de 2, 3 ou 4 lignes parallèles, n'ont pas de correspondance parmi les tuyaux des types I et II.

Après avoir éliminé les éléments purement décoratifs, on peut bien faire remonter le type I aux montants d'os où les trois trous ronds, pratiqués dans le même sens, ne sont pas répartis dans toute la longueur de l'objet, mais accumulés à l'une de ses parties. On rencontre un tel montant d'os parmi les trouvailles de Kiskőszeg (Gallus—Horváth, op. cit. pl. VIII. 4). Gallus le fixe à l'âge du bronze,<sup>67</sup> sans pourtant avoir d'autres points de repère que certains objets remontant à cette époque et qui ont été découverts dans ce site outre le montant et quelque trouvailles hallstattiennes (sur un montant de bronze ressortissant au type I cf. Gallus—Horváth, op. cit. pl. VIII. 5). Dans ces conditions nous pourrions attribuer le montant d'os aussi au hallstattien; vu ses relations typologiques particulièrement étroites avec les montants de bronze du type I et les différences qu'il y a entre cette trouvaille et d'autres montants d'os de l'âge du bronze et du début du hallstattien, seule cette hypothèse mérite d'être prise en considération. Le montant d'os de Kiskőszeg est donc à considérer comme l'antécédent immédiat des montants de bronze ressortissant au type I et cela d'autant plus que le montant d'os en question a été découvert au centre même de la zone de diffusion du type I. Néanmoins on doit envisager aussi une autre hypothèse: peut-être le montant d'os de Kiskőszeg est simplement une imitation des montants de bronze du type I. Rien ne nous permet de trancher définitivement cette question; les circonstances de la découverte du montant d'os nous sont inconnues. Tout ce qu'on peut dire, c'est que précisément à Kiskőszeg où, selon le témoignage des nombreuses trouvailles de bronze, les montants de bronze étaient très répandus, les montants d'os semblent n'avoir pas connu une utilisation analogue. Même si l'on admet qu'au point de vue typologique le montant d'os de Kiskőszeg est à placer devant ceux de bronze, on doit signaler le caractère isolé de cette trouvaille par rapport aux montants d'os centre-européens de l'âge du bronze et de l'ancien hallstattien. Ces derniers témoignent d'une construction technique tout à fait différente. Sur les spécimens de Corcelette (RLV XIII. pl. 61 a) et de Montale (Montelius, La civilisation primitive en Italie, t. I. pl. 19, 13—4) on voit quatre trous qui servent à fixer ces montants à l'embouchure, aux rênes et au licou. Les montants d'os de Gross—Czernosek (R. Weinzierl, MAGW 25 [1895], p. 40, fig. 56) et de Buch (A. Kiekebusch, Die Ausgrabung des bronzezeitlichen Dorfes Buch bei Berlin, Berlin, 1923, fig. 20) qui remontent au début du hallstattien ne sont pourvus que de trois trous, mais ces derniers ne sont pas pratiqués en un sens et même leur répartition est tout autre que dans le cas du montant de Kiskőszeg. D'autres solutions techniques sont représentées par les montants d'os retrouvés dans la Hongrie centrale et orientale qu'on fixe d'habitude aux périodes III et IV de l'âge du bronze<sup>68</sup>. Il s'ensuit que le montant d'os de Kiskőszeg fait son apparition en Hongrie et, d'une manière générale, en Europe centrale sans avoir des antécédents historiques; dans ces conditions on doit attacher une grande importance au fait qu'on rencontre à Koban des montants d'une exécution technique tout à fait analogue. Deux de ces derniers (cf. Uvarov, MAK 8 [1900] 32 ss. et pl. XXXIX. 2) sont fabriqués en bois de cerf et présentent des trous ovales. Le troisième qui est fait en défense de sanglier, a des trous ronds (ibid. pl. LXIV. 1). Sur les spécimens de Koban la répartition des trous est tout à fait semblable au montant de Kiskőszeg. Au point de vue chronologique, il suffit de préciser que le début de la culture kobanienne est à fixer soit à Hallstatt A (Forssander) soit au XII<sup>e</sup> siècle av. J.—C (Hančar)<sup>69</sup> même si l'on pense à une époque un peu plus récente, c'est-à-dire si l'on ne veut pas attacher l'apparition des mors au début de cette culture, on est amené à dire que les montants d'os kobaniens ne peuvent être postérieurs à la seconde moitié de Hallstatt B et cela d'autant plus que certains types des montants de bronze kobaniens sont à ramener précisément

<sup>67</sup> Gallus—Horváth, op. cit. 14.

<sup>68</sup> Voir p. ex. les montants d'os de Füzesabony (Tompa, Ber. d. röm.-germ. Komm. [24—25 [1934—35], pl. 42, 21—22), de Tiszafüred (AÉ 25 [1905], 188), de Gyulavarsánd (Roska, Közl. 4 [1944], p. 46, fig. 3) et de Székudvar (ibid. fig. 4). Cf. aussi *Mozsolics*, AÉ 7—8 (1946—47) 65 ss.



à ce type des montants d'os (cf. plus bas).<sup>70</sup> Par conséquent, les montants d'os kobaniens sont peut-être un peu plus anciens que celui de Kiskőszeg, mais cette constatation ne nous autorise pas à exclure la continuité chronologique. Au point de vue de la chronologie il serait fort admissible de reconnaître sur le montant de Kiskőszeg l'influence des montants d'os kobaniens ou bien, si le type représenté par le montant de Kiskőszeg est postérieur aux montants de bronze, de supposer une relation directe entre les montants kobaniens et la formation du type I. Il n'en demeure pas moins certain que les deux sites sont trop éloignés l'un de l'autre et que, pour le moment, la distance géographique ne peut être jalonnée de trouvailles archéologiques. Malgré les difficultés nombreuses il serait pourtant absurde d'écarter définitivement cette hypothèse, puisqu'on connaît au moins une trouvaille, découverte dans la Russie méridionale (près de Galuščino, gouv. de Kiev, district de Čigirine), qui pourrait servir de trait d'union. C'est un montant fait en défense de sanglier; les détails de sa découverte nous échappent, mais il est certain que le nombre, la place et la répartition des trous le rattachent très étroitement aux spécimens de Koban et de Kiskőszeg.<sup>71</sup> Si mince que soit cette attache, les origines du type I sont à mettre en rapport avec un type kobanien ou, pour mieux dire, propre à l'Europe orientale; d'autre part, étant donné que le groupe culturel d'allure lusacienne où le type I fait son apparition pour la première fois, n'emprunte pas un montant de métal tout prêt, mais imite en bronze un type très simple des montants d'os pour en faire un montant d'apparat, on peut en conclure à l'indépendance culturelle et ethnique des montants d'Occident par rapport au Caucase et aux autres régions de l'Europe orientale.

## 7.

Le type I se distingue donc très nettement des types répandus en Orient, même si l'on admet que sa formation n'est pas indépendante des montants d'os orientaux. Au point de vue de sa cristallisation, il se distingue aussi des types occidentaux, mais il est certain que son rayonnement a exercé une influence plus considérable en Occident qu'en Orient. Sous ce rapport il convient de prendre en considération une constatation de MM. Gallus et Horváth, suivant laquelle, pendant la période C de Hallstatt, le hallstattien et, d'une manière générale, les régions occidentales voisines ont adopté une variété relativement jeune de ce type, où les extrémités du montant se terminaient par de petites boules; plus tard ce type, remanié par la sphère hallstattienne, reviendra en Hongrie.<sup>72</sup> Malheureusement, à y regarder de près, la situation nous paraît beaucoup plus complexe. Sans vouloir donner une énumération complète, nous devons ranger dans cette catégorie les trouvailles suivantes:

1. Région du Sédváz: 3 mors de fer, retrouvés probablement dans des tombes contenant des squelettes. Gallus—Horváth, op. cit. 41 ss., pl. LX. 1—2, 5.
2. Maroscapó: 1 mors de fer, retrouvé dans une tombe contenant un squelette d'homme et un squelette de cheval. Gallus—Horváth, op. cit. 44, pl. LIX. 3—5.
3. Somlyóhegy (1): 1 montant de fer. Gallus—Horváth, op. cit. 45, pl. LIII. 5.
4. Doba: 1 mors de fer, retrouvé dans une tombe contenant un squelette d'homme et un squelette de cheval. Gallus—Horváth, op. cit. 47, pl. LXI. 2—3.
5. Somlyóhegy (2): fragments d'au moins 4 montants. Gallus—Horváth, op. cit. 48 ss., pl. LII. 9—10, 13, 15—17.
6. Somlyóvásárhely (1): 1 montant de bronze. Gallus—Horváth, op. cit. 49, pl. LI. 1.
7. Somlyóvásárhely (2): fragment d'un montant de bronze, inédit. MNM. 11 — 1941/1.
8. Lieu de découverte inconnu: 1 montant de bronze. Gallus—Horváth, op. cit. 49, pl. LI. 2.
9. Platenitz: montants de bronze, Åberg, Chronologie, II. p. 43, fig. 80.
10. Wiesenacker, tombes 4 et 6: montants de bronze, Åberg, Chronologie, II. p. 46, fig. 84; p. 48, fig. 90.
11. Beilngries: montants semblables à ceux de Wiesenacker. Åberg, Chronologie, II. 50
12. Hanshagen: 1 montant de bronze, Åberg, Chronologie, II. p. 67, fig. 125.
13. Eskelhem: 2 mors de bronze, Åberg, Chronologie, II. p. 72, fig. 133.

<sup>69</sup> Cf. p. ex. Hančar, ESA 9 (1934), 88 ss.; Forssander, Meddelanden, LUHM 1942, 191.

<sup>70</sup> On pourrait supposer que les montants d'os kobaniens fussent les imitations des montants de bronze de la même région, mais cette hypothèse qui, vu l'incertitude régnant au sujet des circonstances de découverte et des ensembles des trouvailles kobaniennes, doit nécessairement surgir dans l'esprit, ne nous paraît pas très probable. Pourquoi aurait-on eu besoin de ces imitations en os dans un pays célèbre pour son industrie de bronze et qui faisait parvenir ses produits jusqu'à des régions lointaines?

<sup>71</sup> Collection *Khanenko*, t. II. pl. XXXII. No. 513; à en juger d'après les autres objets reproduits sur cette planche, la fig. doit représenter la moitié ou un tiers de la grandeur naturelle. L'éditeur n'a pas reconnu le caractère de ce montant; c'est pourquoi il l'a rangé parmi les amulettes.

<sup>72</sup> Gallus—Horváth, op. cit. 41, 54, 58.



14—16. Gallus range dans cette catégorie aussi les montants de Moritzbrunn, Lengenfeld et Court St. Etienne (op. cit. 46, les deux premiers se trouvent au musée de Munich, le troisième au musée de Bruxelles), mais, faute de renseignements plus détaillés, nous ne pouvons pas nous prononcer là-dessus. Les tentatives de classement de A. Gallus doivent être soigneusement contrôlés, puisqu'il rattache à ce groupe aussi les montants de Rappenau et de Beratzhausen qui n'ont rien à voir avec le type en question.

D'après la densité et la répartition géographique des trouvailles il est facile de reconnaître deux centres de diffusion: l'un est situé dans la partie centrale de la région septentrionale de la Pannonie et l'autre, dans l'Allemagne méridionale. Le rayonnement de ce type s'est exercé tantôt vers l'est (Maroscsapó), tantôt vers le nord (Hanshagen, Eskelhem). La plupart des trouvailles de ce genre sont à ranger dans la culture hallstattienne proprement dite; c'est aux principaux groupes, oriental et occidental, de cette culture que correspondent les deux centres de diffusion.<sup>73</sup> La répartition géographique de ces trouvailles est parfaitement indépendante de la zone du type I: d'une manière générale, les trouvailles en question vont plus loin vers l'ouest et se rencontrent même dans ces régions de la Pannonie où les spécimens du I font complètement défaut. Au point de vue géographique, les deux types vivent côte à côte et on pourrait appliquer cette thèse aussi à leurs relations chronologiques. La majeure partie des trouvailles sont à fixer à la période C de Hallstatt; plusieurs d'entre elles et notamment d'entre celles de l'Allemagne méridionale semblent remonter à une époque relativement ancienne de cette période.<sup>74</sup> Dans ces conditions, même si nous fixons à une date antérieure l'apparition du type I, nous ne pouvons pas écarter l'hypothèse que ce type fût aussi ancien que le début du hallstattien proprement dit. Quoi qu'il en soit, il est certain que pendant Hallstatt C les deux types existaient côte à côte. Cette coexistence géographique et chronologique ne milite point en faveur de la thèse que les montants en question remontent au type I; d'autre part, cependant, on ne saurait contester la possibilité théorique d'une telle filiation typologique. Un des traits communs des montants que nous venons d'énumérer consiste en ce qu'une de leurs extrémités est recourbée. Tous les trous sont dans la partie droite du montant et, sans être répartis d'une manière bien proportionnée, ils s'accumulent dans le voisinage de l'extrémité droite. Toutes ces particularités caractérisent aussi le type I, de sorte qu'il ne serait pas absurde de supposer l'influence de ce type sur le type en question. En même temps on ne doit pas perdre de vue que ces particularités peuvent bien remonter à des montants d'os locaux: la courbure d'une des extrémités semble imiter celle des montants faits en bois de cerf et même la répartition des trous présente des phénomènes analogues dans le cas du montant d'os de Gross—Czernosek (Weinzierl, MAGW 25 [1895], p. 40, fig. 56) et d'autres spécimens. Bref, les particularités que nous venons de signaler ne sont pas de nature à déterminer les relations de ces montants avec le type I. On pourrait attacher plus d'importance à la forme et à l'exécution technique des trous, car la dernière ne peut être appliquée qu'aux objets de métal. A cet égard les montants du type en question se distinguent très nettement du type I. Au lieu des tuyaux transversaux, les montants cylindriques de ce type présentent des protubérances carrées ou rectangulaires et les trous ont, eux aussi, une forme analogue. En ce qui concerne les trous, on peut distinguer les variétés suivantes: 1. La direction du trou médian forme un angle droit avec la direction des deux trous extérieurs (Nos 3?, 6, 8, 10, 11?); 2. Les trous sont exécutés dans la même direction (Nos 5, 6, 9, 12); 3. Les trous ont la même direction et sont ronds (No 2); 4. Le trou du milieu est remplacé par un orillon servant à y rattacher l'embouchure (1, 4, 13). Quant à la chronologie de ces variétés, signalons tout d'abord la trouvaille de la région du Sédvitz qui représente la variété 4 et qui, selon Gallus, est à fixer à la fin de Hallstatt C<sup>75</sup>. On ne saurait faire remonter à une période antérieure ni la trouvaille de Doba, ni celle d'Eskelhem. Par conséquent, cette variété semble être assez tardive; même au point de vue typologique il représente une phase évoluée. Sous ce rapport est à remarquer que déjà dans le cas d'un des montants de Somlyóhegy (var. 2) on avait appliqué un orillon au trou du milieu; il est donc évident que l'orillon du milieu de la var. 4 ne représente que la forme la plus évoluée de cette solution technique. Néanmoins, il n'est pas impossible d'attribuer ces orillons à l'influence aussi d'autres montants pourvus de parties analogues (p. ex. le type III). De même, on peut considérer comme tardive la var. 3 qui n'est représentée que par la trouvaille de Maroscsapó. Dans la céramique de cette dernière on a découvert un vase en forme d'un double cône tronqué (Gallus—Horváth, op. cit. pl. XXXVIII. 2) qui est à considérer comme un représentant tardif des soi-disant urnes villanoviennes du I<sup>er</sup> âge de Hallstatt;<sup>76</sup> il s'ensuit que

<sup>73</sup> Voir Åberg, Chronologie II. 26 ss.

<sup>74</sup> Pour la chronologie des trouvailles, voir Åberg, Chronologie II. 42 ss.; Gallus—Horváth, op. cit. 41 ss.

<sup>75</sup> Gallus—Horváth, op. cit. 51.

<sup>76</sup> Cf. p. ex. les pièces de Pécska (Åberg, Chronologie V. p. 42, fig. 66), et de Szőreg (M. Párducz Dolg. 16 [1940], pl. XII. 1, 5). Voir la-dessus les remarques récentes de G. Merhart, BJhb. 147 (1942), 43 ss



cette trouvaille ne peut être antérieure à la seconde moitié de Hallstatt C. Par conséquent les var. 3 et 4 ne sont point susceptibles de nous renseigner sur la forme primitive de ce type. Il est plus difficile d'établir le rapport chronologique des var. 1 et 2. A cet égard nous n'avons aucun point de repère sûr; étant donné que le rayonnement, relativement plus récent, de ce type vers le nord est caractérisé uniquement par la var. 2 et que le cimetière de Wiesenacker, qui est le site le plus ancien du groupe hallstattien en Allemagne méridionale, présente la var. 1, il ne serait pas trop risqué de dire que la var. 1 est la forme primitive de ce type. Dans ce cas ni l'exécution des trous, ni leur caractère transversal ne prouve point du tout la dérivation de ce type du type I, mais l'on pourrait supposer que ce type se fût formé indépendamment du type I par l'imitation en bronze des montants d'os de fabrication locale: ce processus devait avoir lieu dans un des centres de sa zone de diffusion. En effet, la direction du trou médian, perpendiculaire sur celle des trous extérieurs, caractérise plusieurs montants d'os; pour en convaincre le lecteur, il suffit de renvoyer aux pièces de Gross—Czernosek (Weinzierl, *MAG. W.* 25 [1895], p. 40, fig. 56) et Sághegy (Collection Lázár, *Celldömölk*).<sup>77</sup> Il est à remarquer que le Sághegy se trouve au centre oriental de la diffusion du type en question. Sur ces montants la répartition des trous est presque la même que sur les montants de bronze. Les ouvertures carrées des derniers pourraient suggérer l'idée qu'on y enlaçait des courroies plates; en tout cas on rencontre des trous de ce genre aussi sur des montants d'os. C'est précisément de l'Allemagne méridionale, centre occidental de ce type, que provient un montant d'os mis à jour à Karlstein (près de Reichenall, en Haute-Bavière) et publié par Reinecke,<sup>78</sup> où il y a trois trous rectangulaires: le trou médian forme un angle droit avec les trous extérieurs. La répartition des trous et la forme rectangulaire du montant rappellent de très près le type en question des montants de bronze. Malheureusement les circonstances de la découverte de Karlstein nous échappent; c'est pourquoi on ne peut déterminer la place chronologique de cet objet. Reinecke le fixe à l'âge du bronze, mais, vu les relations évidentes de ce montant avec les montants de métal, il est impossible de penser à une époque antérieure à la seconde moitié de l'ancien hallstattien. Si cette constatation correspond à la réalité, le montant de Reichenhall est à considérer, à cause de sa position géographique et de ses autres particularités, comme un prototype de la var. 1, placée plus haut au début de l'évolution de ce type.

Même si les bases de nos conclusions sont parfois plus ou moins incertaines, il y a lieu de supposer que ce type des montants de bronze soit né indépendamment du type I et qu'il eût pour modèle certains montants d'os locaux, propres au centre occidental de la culture hallstattienne. Dans ces conditions il est utile de le distinguer nettement du type I et de le considérer comme le type IX. D'autre part, il faut reconnaître qu'à un moment donné ce type, ayant pénétré assez loin vers l'est, a dû subir l'effet du type I. Ce phénomène peut être démontré surtout dans le cas des var. 2 et 3; on doit y ramener aussi bien la direction unique des trous que leur forme ronde (var. 3). Sur certaines pièces du type IX on rencontre aussi un élément décoratif qui, par rapport au centre de diffusion de ce type, est probablement d'origine orientale. Sur les pièces de Somlyóvásárhely (No 6) et de Wiesenacker (tombe 6, No. 10) qui représentent la var. 1, de même que sur un autre spécimen de Somlyóvásárhely qui représente la var. 2 (No. 7) les extrémités sont munies d'une petite protubérance sphérique ou ayant la forme d'une simple bosse. Dans le cas des montants de bronze cette décoration est assez rare, mais on en retrouve les traces sur des montants d'os découverts, la plupart du temps, dans la Hongrie orientale. En voici la liste:

1. Budapest—Lágymányos: Tompa, *Budapest őskora* (La période protohistorique de Budapest), pl. V. 8.
2. Borjas: J. Reizner, *AE* 19 (1899), p. 189, pl. III. 23a—b, 24a—b.
3. Vattina: B. Milleker, *A vattinai őstelep* (L'établissement préhistorique de Vattina), Temesvár, 1905, pl. IX. 1a—b.
4. Nagyfalú: signalé par Milleker, *op. cit.* 21.
5. Tiszafüred: *AE* 25 (1905), 188.
6. Belz: Sulimirski, *WPZ* 25 (1938), p. 143, fig. 7.

En ce qui concerne la chronologie de ces montants d'os, nous n'avons des points de repère que pour les pièces de Borjas, Vattina et Tiszafüred. Les montants d'os de Borjas appartiennent à un groupe d'objets de bronze qui, d'après le témoignage d'une variété des boutons d'apparat „présycthiques“ (*Arch. Ért.* 19 (1899), p. 189, pl. III. 21), est à fixer à Hallstatt C, mais non au début de cette période. Quant à la trouvaille de Vattina, on ne voit pas très bien la place qu'elle occupe dans le cadre de cet établissement; néanmoins, il est probable que le site est à fixer à la

<sup>77</sup> Il y a 4 pièces entières et 2 fragments. Les détails de leur découverte sont inconnus, mais pour plusieurs raisons il n'est pas probable qu'ils remontent à une époque antérieure à l'ancien hallstattien.

<sup>78</sup> *AuhV.* V. p. 396, fig. 2, h.



période III de l'âge du bronze et en partie à l'ancien hallstattien. Le montant à placer, lui aussi, entre ces limites chronologiques. La trouvaille de Tiszafüred a été mise à découvert dans le voisinage d'un trésor d'or qui, selon la description des fouilles, est à ranger dans la période III de l'âge du bronze. S'il y a une connexion quelconque entre les montants d'os et le trésor d'or et si la datation de dernier est exacte — malheureusement ni l'un, ni l'autre n'est absolument sûr — on peut fixer aussi ce montant à la période III de l'âge de bronze. Le montant de Belz fut attribué par Sulimirski à la période „thraco-cimmérienne“, c'est à-dire à Halstatt C. En tout cas il existe une relation étroite entre la décoration de ce montant et les cylindres d'os de Vattina.<sup>79</sup> Le nombre et la disposition des trous sont les mêmes que dans le cas du montant de Budapest—Lágymányos ce qui est une preuve de plus des connexions avec les trouvailles de Hongrie. Tout compte fait, on ne peut déterminer d'une manière relativement sûre que l'époque du montant de Borjas: cette trouvaille garantit l'existence de ce type de montant pour Hallstatt C, mais il est fort possible que ses origines remontent à l'ancien hallstattien ou à une période antérieure. Rien n'empêche d'en supposer l'influence sur le type IX; en conséquence, les protubérances des extrémités du montant sont à ranger, selon toute probabilité, parmi les éléments orientaux de la culture hallstattienne.

## 8.

Tandis que le type IX est à considérer comme une forme née sur le territoire et dans le cadre de la culture hallstattienne, le type II nous ramène à la zone de diffusion du type I et à la culture d'allure lusacienne de ce territoire. On peut rattacher à ce type les trouvailles suivantes:

1. Dép. de Tolna: 2 pièces, Gallus—Horváth, op. cit. 32, pl. XL. 1—2.
2. Dinnyés: 1 pièce, Gallus—Horváth, op. cit. pl. IX. 10.
3. Hongrie (Pannonie): 1 pièce, Gallus—Horváth, op. cit. 32, pl. XLI. 3.
4. Ugra: 2 pièces, Gallus—Horváth, op. cit. pl. XII. 1—2.
5. Maroscsapó: 2 pièces, Gallus—Horváth, op. cit. 32, pl. XXXIX. 3, 6.
6. Lieu de découverte inconnu (Hongrie): 5 pièces, Gallus—Horváth, op. cit. 32, pl. XLV. 4—5; XLVII. pl. 1, 3; fig. 8.
7. Ocskó: 1 pièce, Gallus—Horváth, op. cit. 32, pl. L. 3.
8. Stillfried: 2 pièces, M. Much, Kunsthistorischer Atlas, Wien 1889. pl. XXXVIII.
9. Wiener—Neustadt: 1 pièce, Willvonseder, WPZ 29 (1942), 213.
10. Steinkirchen: Fragments d'au moins 5 pièces, Holste, WPZ. 27 (1940), 7; fig. 1—2, 11—16, 21.
11. Stockern: 1 pièce, J. Bayer, Horner Heimatbuch. Horn 1933. pl. XVI. 4.
12. Krendorf: 2 pièces, Much, Kunsthistorischer Atlas. pl. XXVII. 5—6.
13. Karmine: 2 pièces, Åberg, Chronologie. V. pl. 150. fig. 245.
14. Adaševci: 1 pièce, Nestor, WPZ. 21 (1934), 109. 112. (L'ouvrage de Ljubič, cité par Nestor, m'a été inaccessible).
15. Trojan: 1 pièce, Gallus—Horváth, op. cit. 33, pl. XLI. 2.
16. Kamyševacha (Gouv. de Jekaterinoslav): 2 pièces, Gallus—Horváth, op. cit. 59. LXXIV. 6, 8.
17. District d'Izjum, gouv. de Charkov: 2 pièces, Trudy XII. A. S. Moskva, 1905. pl. XIII. 5, 7.
18. Minoussinsk: 1 ensemble, Gallus—Horváth, op. cit. pl. LXXXIII.<sup>80</sup>

Les particularités essentielles de ce type sont les suivantes: 1. le montant est plus ou moins recourbé au milieu; 2. il est traversé par 3 tuyaux ou 3 trous tubiformes; 3. les trous sont répartis d'une manière bien proportionnée: deux se trouvent dans le voisinage des extrémités et un au milieu du montant; 4. en ce qui concerne la direction des trous, on peut distinguer deux variétés: a) les trois ouvertures sont exécutées dans le même sens; b) l'ouverture médiane est perpendiculaire sur les deux autres. Bien que ces particularités distinguent très bien le type II des autres montants — même les classements antérieurs le présentent comme un type ou une variété à part (= Nestor: type II; Gallus: type II, var. A; Potratz: type II), il est certain qu'il existe une connexion intime entre les types I et II. Ces relations se manifestent aussi bien par l'exécution tubiforme et le sens unique des trous que par les décors en forme de „chapeaux“ et par l'ornementation lentiforme des tuyaux. Comme il ressort du caractère même de ces éléments, il s'agit moins des particularités de l'exécution technique que plutôt de certains motifs décoratifs. D'autre part, la présence de ces derniers est si caractéristique qu'elle nous oblige de supposer des relations directes entre les types I et II. Cette hypothèse est d'autant plus probable que le centre de la zone de diffusion du type II coïncide approxi-

<sup>79</sup> Voir p. ex. Milleker, A vattinai őstelep. pl. VIII. 5.

<sup>80</sup> Nestor, WPZ 21 (1934), p. 122, fig. 2, 2 a reproduit aussi une autre pièce de Kiskőszeg, mais sans préciser la source de ses renseignements y relatifs.



mativement avec celui de la sphère du type I; le premier paraît un peu plus avancé vers le ouest ou le nord-ouest. Les faits de chronologie confirment, eux aussi, notre raisonnement. Bien qu'en matière de chronologie notre documentation présente des lacunes très sensibles — dans la plupart des cas, nous avons affaire à des trouvailles sporadiques ou à des dépôts — nous sommes à même de dire que l'apparition du type II doit être fixée approximativement à la même époque que celle du type I. Au point de vue chronologique il faut attacher une importance décisive à la trouvaille de Steinkirchen qui, selon les arguments convaincants de Holste,<sup>81</sup> est à placer à la fin de Hallstatt B ou au début de Hallstatt C. On a réussi à fixer à la même époque avec une certaine chance de probabilité aussi les trouvailles de Krendorf et Adaševci.<sup>82</sup> Le cimetière de Stillfried, d'où proviennent les montants appartenant à la collection Much (No. 8) semble occuper une place analogue dans la chronologie. La trouvaille de Karmine de même que celle de Krendorf est placée d'habitude dans Hallstatt B<sup>83</sup>, mais rien ne nous empêche de dire qu'il faut prendre en considération plutôt la fin de cette période. Si l'on tient compte de la chaînette composée de trois anneaux qui appartient probablement au harnais et qui ne peut être séparée des pendeloques ornées de têtes animales, si fréquentes pendant la période C de Hallstatt,<sup>84</sup> on pourrait proposer aussi le début de Hallstatt C. En somme, l'apparition du type II, de même que celle du type I, doivent être fixées à la fin de Hallstatt B ou au début de Hallstatt C ce qui veut dire que les deux types (I—II) coexistaient pendant Hallstatt C en une zone de diffusion approximativement identique. Ce fait est d'ailleurs prouvé aussi par les ensembles de Dinnyés et d'Ugra où l'on retrouve tous les deux types. La trouvaille d'Ugra et celle de Stockern qui contient aussi un montant soudé à l'embouchure (v. plus bas) semblent indiquer la limite inférieure de l'âge de ce type: cette limite est à fixer à peu près à la fin de Hallstatt C. En un mot, la place du type II dans la chronologie, le centre géographique de sa zone de diffusion et les sites que ce type partage avec le type I (Dinnyés, Stillfried), nous amènent à dire que le type II fait son apparition dans les mêmes groupes culturels d'allure lusacienne qui remontent à la période B de Hallstatt et où l'on rencontre aussi le type I. Ces coïncidences expliquent dans une certaine mesure les rapports manifestes qu'il y a entre les motifs décoratifs des deux types; toutefois, si nous voulons nous faire une idée exacte de ces rapports, nous ne devons pas perdre de vue que ces motifs ne jouent pas le même rôle dans les deux cas. A propos du type II il est facile de remarquer que les trous ne sont pas transformés en tuyaux comparables à ceux du type I. Sur aucune des pièces appartenant au type II les trous n'atteignent les proportions des ouvertures du type I; dans le cas des trouvailles de Karmine et de Krendorf, ainsi que des montants découverts en Europe orientale les tuyaux font défaut. Sur les spécimens du type II on ne retrouve pas cette variété des ouvertures, qui dérive des „tuyaux croisés“ et qui caractérise si bien le type I. En conséquence de ce fait même le décor lentiforme y est d'un emploi moins fréquent; dans bien des cas on ne le rencontre que sur le tuyau médian et il y a des pièces où il manque complètement. Beaucoup plus répandue et presque générale est, en revanche, l'application d'un „chapeau“ aux extrémités du montant; dans l'application de ce décor le type II montre des variétés beaucoup plus nombreuses que le type I. Sur les pièces de Karmine et de Krendorf, ainsi que sur certains montants découverts dans la Russie méridionale le „chapeau“ n'est appliqué qu'à une des extrémités. (Il n'est pas exclu qu'il ait disparu de l'autre extrémité des spécimens de la Russie méridionale par suite d'une cassure, mais les photographies ne nous permettent pas de trancher cette question). Sur d'autres exemplaires les deux „chapeaux“ sont de forme identique, en d'autres cas, les deux „chapeaux“ sont inégaux. En ce qui concerne la disposition des trous, ils ne sont pas toujours orientés en une seule direction, car c'est justement sur les spécimens les plus anciens, notamment sur les trouvailles de Krendorf et de Steinkirchen (dans cette dernière on rencontre sur quelques exemplaires des trous orientés en sens unique) qu'on peut observer aussi des ouvertures formant un angle droit. Comme on voit, les rapports des types I et II embrassent des phénomènes assez compliqués et difficiles à interpréter. Quoi qu'il en soit, les particularités techniques du type II nous permettent de dire qu'il doit être considéré comme une forme indépendante du type I; par conséquent selon toute probabilité, le type II remonte à un autre type des montants d'os. Pour démontrer l'existence de ce dernier, il convient de prendre en considération surtout le montant d'os de Buch (cf. Kiekeley, Die Ausgrabung des bronzezeitlichen Dorfes Buch bei Berlin. Fig. 20) qui se recommande aussi bien par la position géographique de son lieu de découverte que par ses particularités techniques. Ce montant fait en bois de cerf légèrement recourbé est muni de trous ovales: les deux trous extérieurs se trouvent dans le voisinage immédiat des extrémités et le trou médian forme un angle droit avec les deux autres. L'établissement de Buch

<sup>81</sup> WPZ. 27 (1940), 10 ss.

<sup>82</sup> WPZ. 27 (1940), 19 ss.

<sup>83</sup> Voir dernièrement *Hommerberg*, *Hallstattidens relativa kronologi*, 103 ss.

<sup>84</sup> Cf. p. ex. *Gallus—Horváth*, op. cit. pl. XLVI. 1, ainsi que *Sulimirski*, WPZ. 25 (1938), 144.



— selon Kiekebusch — doit avoir été fondé à la fin de la période III de l'âge du bronze et il a pu exister de l'an 1200 jusqu'à 800 av. J.—C.<sup>85</sup> Le montant d'os est donc à placer dans la première partie de l'âge de Hallstatt ce qui, au point de vue chronologique, nous permet de faire remonter les montants de bronze ressortissant au type II à ce montant d'os ou à d'autres montants similaires. Selon le témoignage des particularités de l'exécution technique, ce sont les montants de bronze de Karminé et de Krendorf qui ressemblent le plus au montant d'os de Buch. Les spécimens de Karminé, avec leurs trous ovales et leurs formes rudimentaires, pourraient bien être les imitations directes en bronze d'un montant d'os antérieur. Toutefois, même si nous pouvons ramener les particularités techniques du type II aux montants d'os locaux, la présence du „chapeau“ sur toutes les pièces anciennes, la direction unique des trous sur le montant de Karminé et sur certaines pièces de Steinkirchen, ainsi que l'exécution tubiforme des trous sur les spécimens de Steinkirchen nous obligent de prendre en considération aussi l'influence du type I. Naturellement, il est impossible d'établir d'une manière absolument sûre, lequel des deux types est antérieur à l'autre; les trouvailles semblent remonter à peu près à la même époque ou, pour mieux dire, il ne pourrait être question que d'une différence chronologique trop insignifiante (quelques années ou quelques dizaines d'années) pour être observée à l'aide de nos méthodes actuelles. Peut-être ne parviendrons-nous jamais à élaborer un système chronologique assez fin pour saisir ces nuances dès les époques anciennes de l'âge du fer. Quoi qu'il en soit, la présence de certains motifs décoratifs qui sont communs aux type I et II, nous permettent de supposer une relation quelconque entre ces deux types. Étant donné que les motifs décoratifs du type II sont beaucoup moins variés et plus conventionnels (p. ex. les „chapeaux“) que la décoration somptueuse du type I, il n'est pas trop risqué de dire que les éléments traditionnels du type II sont dus à l'influence d'une variété du type I et qu'ils n'ont subi aucune modification ultérieure. Le fait que les zones de rayonnement des types I et II ne sont pas les mêmes, nous amène à dire que le „lieu de naissance“ et le centre de rayonnement du type II ne doivent pas coïncider nécessairement avec ceux du type I. Sous ce rapport le phénomène le plus frappant est sans conteste la pénétration de ce type dans des régions orientales très éloignées: même les montants de Koban que nous avons analysés ci-dessus semblent appartenir à cette catégorie (cf. p. 000).

Si nous essayons de résumer les conclusions qui se dégagent de cette analyse minutieuse des types I et II, nous obtenons le tableau suivant:

Dans un groupe culturel d'allure lusacienne qui a fleuri dans la Hongrie occidentale et dans les régions voisines à la fin de Hallstatt B et au début de Hallstatt C, on voit paraître le type I des montants de bronze qui se rattache par sa forme à un type des montants d'os orientaux ou qui témoigne peut-être de l'influence directe d'un type oriental. Étant donné qu'on commença aussitôt à fabriquer en série les montants de bronze de ce genre, leur découverte exerça une influence décisive sur toute la zone culturelle. C'est peut-être dans un groupe un peu plus avancé vers l'ouest de cette culture que le type II fit son apparition: il s'appuie sur les antécédents des montants d'os locaux, mais il présente des éléments décoratifs qui le rattachent au type I. L'apparition des montants de bronze fera sentir son effet aussi sur le territoire de la culture hallstattienne, un peu plus récente, où se cristallisera, également sur le modèle des montants d'os locaux, le type IX des montants de bronze (et plus tard, de fer). Celui-ci subira, lui aussi, une certaine influence du type I. En outre, il enrichi d'un élément décoratif d'origine orientale. Tous ces types forment un groupe occidental bien délimité des montants: les divers types de ce groupe paraissent simultanément ou se succèdent à des intervalles relativement brefs, probablement en avançant de l'est vers l'ouest.

## 9.

Tout autre est le tableau que le type III nous offre. Celui-ci est attesté par les trouvailles suivantes:

1. Vácszentlászló: 1 pièce, Gallus—Horváth, op. cit. 33 ss., pl. XLIII. 1.
2. Csákberény: 2 pièces, Gallus—Horváth, op. cit. 34, fig. 1. 6—7.
3. Ugra a): 2 pièces, Gallus—Horváth, op. cit. pl. XII. 4—5.  
b): 4 pièces, Gallus—Horváth, op. cit. pl. XVIII. 2—4, 9.
4. Nagyenyed: 2 pièces de fer, Roska, Közl. 2 (1942), pl. 17, fig. 1, 3, 6.
5. Russie méridionale: 2 pièces, Gallus—Horváth, op. cit. 60, pl. LXXIV. 10—11.
6. Région de Koban: 1 pièce, Gallus—Horváth, op. cit. 60, pl. LXXVI. 5.
7. Koban (1): 2 pièces, E. Chantre, Recherches anthrop. dans le Caucase, t. II. pl. XXX.
8. Koban (2): 1 mors, Gallus—Horváth, op. cit. 61, pl. LXXXI. 15.
9. Koban (3): 1 mors, Uvarov, MAK. 8 (1900), p. 31. fig. 34.

<sup>85</sup> Die Ausgrabung des bronzezeitlichen Dorfes Buch bei Berlin, 83.



10. Achalgori: 5 mors, J. I. Smirnov, *Der Schatz von Achalgori*. Tiflis 1934, p. 54—57.
11. Suram: 1 mors, Smirnov, *Der Schatz von Achalgori*. p. 70.
12. Russie orientale: 1 fragment, A. M. Tallgren, *AE* 34 (1914), p. 83 fig. 6b 15.
13. Dálya: 2 pièces, Gallus—Horváth, op. cit. pl. XXXVII. 4—5.
14. Szanda: 2 pièces, Gallus—Horváth, op. cit. pl. X. 4—5.
15. Ugra c): 1 pièce, Gallus—Horváth, op. cit. pl. XII. 3.
16. Gura—Padinei: Gallus—Horváth, op. cit. 30.
17. Entre Nikopole et Samovitz: 1 mors, Severeanu, *RM.* 2 (1936), p. 15, 1 fig.
18. Liechtenstein (Tyrol): 1 mors, Much, *Kunsthistorischer Atlas*, pl. LXVII. 11.

Dans le cas du type III on peut observer une richesse considérable des formes, mais toutes les variétés sont à ramener à un prototype commun dont les particularités sont les suivantes: Le montant est droit ou légèrement recourbé à une de ses extrémités; il est muni — dans le cas des montants recourbés, sur la partie extérieure de la courbure — de trois petits orillons ronds qui, d'une manière générale, se rapprochent d'une des extrémités des montants; quand l'objet est recourbé, les orillons se rapprochent de l'extrémité droite. Ce prototype est assez simple; au point de vue typologique, il est à ramener directement aux montants d'os kobaniens décrits ci-dessus (voir p. 143). Ce fait est en accord parfait avec d'autres circonstances: le centre de la diffusion du type III est visiblement le territoire de la culture kobanienne. C'est là que son apparition peut être fixée à la date la plus ancienne. Naturellement, les montants de ce genre doivent être placés, de nouveau, entre les limites chronologiques de la culture kobanienne ce qui permet des flottements assez considérables en matière de chronologie. Sans vouloir mettre en doute le fait que la formation de la culture kobanienne doit être fixée à une époque antérieure au début de Hallstatt C en Europe centrale,<sup>86</sup> reste à voir les relations de cette culture (en supposant que ses origines remontent à l'an 1200 av. J.—C.), avec l'Europe centrale. A ce propos il convient d'envisager une des hypothèses suivantes: a) placer l'apparition des montants de bronze à une période relativement tardive de la culture kobanienne; b) supposer la conservation des formes des montants pendant plus d'un demi-millénaire; c) admettre l'existence d'un hiatus de plusieurs siècles entre les montants kobaniens et les montants analogues de l'Europe centrale. Il est évident que les deux dernières hypothèses sont tout à fait improbables; même dans le premier cas il est assez difficile d'admettre qu'il y ait une lacune de plusieurs siècles entre la formation de la culture kobanienne et l'apparition des montants en bronze. Pour établir le début de la culture kobanienne, on se sert d'habitude des fibules appartenant à cette culture; étant donné qu'on y rencontre même la forme la plus simple des fibules arquées, on attache généralement le début de la culture à l'apparition des fibules arquées. En d'autres termes, les origines de la culture kobanienne doivent remonter au commencement du XII<sup>e</sup> siècle av. J.—C.<sup>87</sup> Tout récemment Merhart a soumis les matériaux archéologiques à un examen prudent et approfondi; il est d'avis que l'apparition des fibules arquées est à fixer approximativement aux alentours de l'an 1100 av. J.—C.<sup>88</sup> Il n'est pas douteux que les fibules de la culture kobanienne soient d'origine occidentale, mais leur filiation reste à élucider.<sup>89</sup> A cause de ces incertitudes nous n'avons aucun moyen pour déterminer la chronologie des fibules kobaniennes par rapport aux fibules arquées de la Péninsule Balkanique et de l'Italie. Il est évident que l'apparition des fibules arquées dans la région de la Mer Égée ne peut indiquer qu'un *terminus post quem* par rapport au début de la culture kobanienne, mais tout porte à croire que le Caucase fût en retard sur la Mer Égée. Sur ce point on ne doit pas perdre de vue que parmi les trouvailles kobaniennes on rencontre non seulement des fibules arquées simples, mais encore quelques variétés secondaires des fibules,<sup>90</sup> ainsi que des formes plus évoluées de ces dernières (cf. MAK. 8 [1900], pl. XXXII, 5—7, pl. LXXXVIII, 7), de sorte qu'il n'est pas très recommandable de vouloir établir un parallèle direct entre les fibules kobaniennes et l'apparition des fibules arquées de la Mer Égée. Une autre difficulté consiste en ce que la limite antérieure des fibules arquées qui pourrait servir de *terminus ante quem* par rapport au début de la culture kobanienne, n'est pas encore établie d'une manière défi-

<sup>86</sup> Sur ce point tous les savants sont d'accord, à l'exception de A. Kalitinskij, *Recueil Kondakov*. Prag, 1926, 39 ss. et Reinecke, *Germania* 9 (1925), 52.

<sup>87</sup> Cf. p. ex. Montelius, *PZ.* 5 (1913), 310; Ebert, *Südrussland im Altertum*, 64; Tallgren, *RLV.* VII, 12; Schachermeyr, *AM.* 41 (1916), 417; Hančar, *ESA.* 9 (1934), 89; Forssander, *Meddelanden LUHM.* 1942, 191 etc.

<sup>88</sup> *BJbh.* 147 (1942), 76.

<sup>89</sup> Cf.: Schachermeyr, *AM.* 41 (1916), 417; Hančar, *ESA.* 9 (1934), 89. L'hypothèse de Wiesner, *AA.* 54 (1939), 316 et Potratz, *AfO.* 14 (1941), 24, selon laquelle la fibule serait parvenue dans le Caucase des régions du nord, peut-être par l'intermédiaire de la Russie méridionale, n'est point vérifiée par les trouvailles.

<sup>90</sup> Prenant pour point de départ le tableau chronologique de Schachermeyr, *Etruskische Frühgeschichte*, Berlin—Leipzig, 1929, pl. VI.



nitive; selon toute probabilité, il y avait des différences chronologiques entre les diverses régions. En Italie les fibules arquées devaient être en usage pendant le hallstattien B de Merhart; il paraît que même les formes simples y avaient la vie dure.<sup>91</sup> Tout compte fait et sans oublier que les relations des fibules kobaniennes avec les autres fibules de l'Asie antérieure, p. ex. avec celles du Louristan sont également fort mal élucidées,<sup>92</sup> il est nécessaire de proposer pour les origines de la culture kobanienne une datation postérieure au XI<sup>e</sup> siècle. Si l'on prend en considération les limites de Hallstatt B selon la chronologie de Merhart (1125—775 av. J.—C.),<sup>93</sup> on pourrait admettre comme valeur moyenne l'an 900 av. J.—C., sans pourtant exclure de nos recherches les dizaines d'années antérieures et surtout les dizaines d'années postérieures à cette date.<sup>94</sup> En d'autres termes, l'apparition des montants de bronze du type III dans la culture kobanienne doit être fixée à la seconde moitié de Hallstatt B, mais il est probable qu'ils étaient en usage aussi pendant la période correspondant au Hallstatt C de l'Europe centrale. Déjà Hančar a fait voir qu'il existe des contacts, voire une certaine continuité entre le style animalier de la culture kobienne et celui des Scythes ce qui veut dire que la culture kobanienne a dû se maintenir jusqu'à la pénétration des Scythes. Cette hypothèse est confirmée aussi par la présence d'une fibule arquée en forme de serpent parmi les trouvailles kobaniennes (MAK 8 [1900], pl. XXVI, 1). Les trouvailles correspondantes de l'Europe centrale (Kiskőszeg: Gallus—Horváth, op. cit. pl. XXXV. fig. 8 et Sopron—Károlymagaslat: MAGW 21 [1891] pl. VII. fig. 9) appartiennent à Hallstatt C ce qui est un point de repère de plus pour démontrer les survivances de la culture kobanienne pendant la période C de Hallstatt. A l'intérieur de ces limites la forme décrite ci-dessus doit être placée à une date relativement ancienne car dans la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle les montants appartenant aux mors d'Achalgori présentent déjà une autre forme. Ce sont des montants droits, cylindriques ou faits d'une plaque plate; les trois anneaux sont placés, d'une manière à peu près symétrique, au milieu des montants. L'anneau du milieu est plus grand que les deux anneaux latéraux. Outre la variété qui représente la forme primitive de ce type, et dont l'époque peut être assez bien déterminée au moyen des trouvailles de Koban et d'Achalgori, on rencontre en Koban aussi deux autres variétés. L'une ne diffère de la forme primitive que par son extrémité plus recourbée et par l'anneau qui est placé à la hauteur de l'anneau médian sur le côté opposé du montant. Sur l'autre variété on rencontre également quatre orillons ou anneaux, mais les deux orillons du milieu, appliqués sur les deux côtés opposés du montant, forment un plan qui est perpendiculaire sur le plan des orillons latéraux. Ces variétés semblent être plus récentes que la forme primitive; le No 8 est rattaché aux montants d'Achalgori aussi par ses deux orillons médians qui sont plus grands que les orillons latéraux.

Après avoir élucidé la chronologie et l'évolution des trouvailles qui représentent le type III au centre même de sa zone de diffusion, il sera facile de dire l'essentiel sur le rayonnement de ce type vers l'ouest. La forme primitive la plus ancienne se retrouve à Vácszentlászló, à Csákberény et à Ugra. En ce qui concerne la chronologie de la trouvaille de Csákberény, nous n'avons aucun point de repère, mais il est certain que les montants de Vácszentlászló et d'Ugra remontent à la période C de Hallstatt.<sup>95</sup> Par conséquent l'apparition de ce type en Occident doit être fixée au début ou dans la première moitié de Hallstatt C; quant à sa zone de diffusion occidentale, elle n'embrasse que la marge orientale de la sphère des types I et II. Ce fait et l'apparition très ancienne de ce type en Orient montrent d'une manière indubitable que dans la sphère d'allure lusacienne qui formait le centre de la diffusion des types I et II, le type III devait être un élément étranger, d'origine manifestement orientale. Cette constatation est confirmée par le fait que sur la marge orientale de la zone de diffusion des types I et II où le type III a également pénétré, on peut relever depuis une époque fort ancienne des formes mixtes représentées par les montants d'Ugra, Szanda, Dálya et Gura—Padinei (Nos. 13—16). Dans tous ces cas on ne retrouve que les orillons latéraux, tandis que l'anneau médian est remplacé par un trou tubiforme qui rappelle de près les types I et II. Au point de vue de l'application des orillons on peut distinguer deux variétés: dans le cas de la première les orillons sont appliqués au côté extérieur de la courbure du montant (Nos 13, 15), tandis que dans le cas de la seconde ils sont appliqués au côté intérieur (No. 14). Selon le témoignage des trouvailles de

<sup>91</sup> Cf. p. ex. la tombe de Castel Gandolfo: *Aberg*, Chronologie, I. p. 47, fig. 130—2.

<sup>92</sup> Sur une pièce louristienne très semblable à celles de Koban cf. *Arne*, ESA 9 (1934), p. 278, fig. 1.

<sup>93</sup> BJhb. 147 (1942), 79 ss.

<sup>94</sup> Cette hypothèse n'est nullement infirmée par les rapports qu'il y a entre la culture kobanienne et celle de *Gandža—Karabagh*: elle peut être envisagée même au cas où l'on admet les limites chronologiques proposées par *Hančar*, ESA. 9(1934), 65. Il est à remarquer que, selon toute probabilité, la limite inférieure de cette culture doit être placée à une date encore plus récente.

<sup>95</sup> MAGW 65 (1935), 289.

<sup>96</sup> Sur la trouvaille de Vácszentlászló cf.: *Gallus*, AÉ 7—8 (1946—47), 82; sur celle d'Ugra v. plus haut.



Szanda et Dálya, ces formes mixtes paraissent également en Hongrie depuis le début de la période C de Hallstatt, de sorte que rien ne nous empêche de faire remonter à la même époque aussi l'apparition de la forme primitive du type III en Hongrie. En tout cas l'effet du type III et de ses variétés a dû se prolonger pendant assez longtemps, car les montants de la Collection Severeanu (No. 17) sont à considérer comme les représentants d'une forme issue du mélange d'une variété tardive du type I et d'une variété du type III (cf. No. 9). C'est avec la même variété qu'on doit mettre en relation les montants appartenant au mors de Liechtenstein, mais dans ce cas la disposition des orillons témoigne aussi d'autres influences. Selon toute probabilité il faut voir certaines variétés tardives du type III aussi dans les pièces retrouvées en Russie méridionale (No. 5); leurs orillons arrangés d'une manière presque symétrique renvoient déjà aux montants d'Achalgori. Une étape encore plus tardive est représentée par les montants de fer de Nagyenyed qui, selon le témoignage des trouvailles accessoires, sont à fixer à la fin de Hallstatt C. Dans le cas des derniers la forme du montant et une fois même la disposition des trous sur les deux côtés doivent s'expliquer par une des variétés kobaniennes (No. 8), tandis que le placement des orillons latéraux sur le côté intérieur de la courbure semble remonter à un type mixte d'Occident (No. 14). Un autre phénomène, à savoir la réduction des trois orillons à deux oriente notre attention dans une autre direction. Une des particularités des montants appartenant aux mors scythiques consiste en ce qu'ils ne sont pourvus que de deux orillons ou à deux trous pour les courroies du licou; quant au mors qui, la plupart du temps, est en fer, il est plié à tous les deux côtés sur les montants.<sup>97</sup> Il paraît très probable que les spécimens de Nagyenyed témoignent déjà de l'influence des montants scythiques.

## 10.

Comme on voit, la zone de diffusion, le „lieu de naissance“ et l'évolution du type III se distinguent nettement et sont indépendantes de ceux des types I et II. Il en est de même pour les formes essentielles du type IV qui, à proprement parler, ne semble différer du type III que par le caractère aplati de l'extrémité recourbée. Les deux raisons qui nous obligent de lui reconnaître une certaine individualité sont les suivantes: D'une part, cette forme peut bien être l'imitation directe en bronze des montants d'os servant de modèle au type III; la partie recourbée et aplatie semble imiter l'amincissement de l'extrémité des montants d'os et ne dérive pas nécessairement de la forme fondamentale du type III; d'autre part les trouvailles appartenant au type IV sont si nombreuses et leur zone de rayonnement est si vaste qu'il est préférable de considérer comme un type à part. Pour s'en convaincre, il suffit de passer en revue les trouvailles que voici:

1. Gyula: 1 mors, Gallus—Horváth, op. cit. 59, pl. LXVI. a—b.
2. Lieu de découvert inconnu: 1 pièce, Gallus—Horváth, op. cit. 59, pl. XLI. 5—6.
3. Gouv. de Kiev, district de Kanev: 1 pièce, Coll. Khanenko II. pl. XIV. 282.
4. Russie méridionale: 2 pièces, Gallus—Horváth, op. cit. 59, pl. LXXIII. 4—5.
5. Malkop: 2 pièces, Antike Abteilung der Berl. Staatl. Museen. Potratz, PZ 30—31 (1939—40), 465.
6. Caucase du Nord: 2 pièces, Gallus—Horváth, op. cit. 59, pl. LXXXVIII. 13a—b.
7. Koban: 2 pièces, Uvarov, MAK 8 (1900), p. 31, fig. 35.
8. Koban: 1 mors, Chantre, Recherches anthropologiques dans le Caucase. II. pl. XXX.
9. Kiše Černožarskago: (Gouv. d'Astrachan): 1 pièce, Otčet IAK 1904. p. 136, fig. 245.
10. Oroszmező: 1 pièce, Roska, Közl. 4 (1944), p. 48, fig. 6, 1—1a.
11. Stillfried: 4 pièces, Gallus—Horváth, op. cit. pl. LXXI. 3—6.

De même que dans le cas du type III, le „lieu de naissance“ et le centre de la diffusion de ce type sont à chercher dans le Caucase: quant à l'apparition des deux types, elle doit être fixée approximativement à la même époque. Il n'est pas difficile de suivre pas à pas le rayonnement du type IV vers l'ouest à travers la Russie méridionale; toujours est-il que même en Hongrie orientale on rencontre des formes kobaniennes pures (No. 1). Les spécimens de ce genre mis à part, on a découvert dans la zone de diffusion des types I et II, ainsi que dans les régions voisines surtout des types mixtes qui témoignent de l'influence des types I et II. Tel est en particulier le montant découvert dans le district de Kanev du gouv. de Kiev (No. 3), où les trous tubiformes qui remplacent les orillons accusent l'influence indéniable des types I et II. D'autres formes mixtes sont représentées par les montants d'Oroszmező et de Stillfried, c'est à-dire par les seules trouvailles occidentales dont la place chronologique puisse être déterminée d'une manière satisfaisante. Le montant d'Oroszmező n'a qu'un seul orillon: celui qui est placé du côté de l'extrémité aplatie. L'orillon médian y est remplacé par un trou rectangulaire; l'autre orillon latéral a cédé la place à un appareil plus complexe qui, de même que

<sup>97</sup> Cf.: Potratz, AfO. 14 (1941), 25 ss.



l'ouverture rectangulaire, constitue une particularité essentielle du type VII, répandu surtout dans la Hongrie orientale (v. plus bas). Dans ces conditions le montant d'Oroszmező est à considérer comme une forme mixte née sous l'influence du type VII. Pour en établir la chronologie, on doit attacher une certaine importance au caractère rectangulaire du trou médian; comme dans le cas du type VII, il s'agit certainement de l'influence du type IX. En conséquence, le montant d'Oroszmező est à fixer à la période C de Hallstatt et plutôt dans sa seconde moitié que dans la première. Sur les montants de Stillfried les orillons sont remplacés par des trous tubiformes, mais une des extrémités est aplatie comme dans le cas des spécimens kobaniens du type IV. A l'autre extrémité de ces montants il y a un ornement plat en forme de disque qui rattache également ces pièces aux spécimens orientaux de type IV (cf. p. ex. les Nos 4 et 6). En revanche, dans le cadre du type IV c'est un phénomène tout à fait isolé que l'extrémité aplatie des montants de Stillfried est ornée d'une tête de cheval d'une exécution très rudimentaire. Willvonseder a cru reconnaître les analogies les plus proches de cette décoration dans les montants d'os et de bronze de la Coll. Khanenko, également ornés de têtes animales, ainsi que dans deux haches d'apparat découvertes en Hongrie, où l'on rencontre même des têtes de cheval (cf. Gallus—Horváth, op. cit. 40, pl. XLIV, 1—2).<sup>98</sup> D'autre part Nestor qui ne voulait admettre aucune relation entre les trouvailles de Stillfried et les Scythes, rejeta catégoriquement les analogies relatives aux montants de la Coll. Khanenko; en revanche, il renvoya non seulement aux haches d'apparat, mais encore aux montants d'os décrits ci-dessus (cf. p. 145), qui sont pourvus de protubérances, ainsi qu'à un objet d'une destination incertaine et retrouvé au cimetière de Kiskőszeg, où l'on voit deux protubérances en forme de verrue (Gallus—Horváth, op. cit. pl. LIV, en haut fig. 2).<sup>99</sup> Néanmoins, bien qu'il soit peu probable d'admettre des influences scythiques dans le cas des trouvailles de Stillfried, l'hypothèse de Willvonseder n'était pas tout à fait erronée. Il est indéniable que les haches d'apparat, malgré l'identité du motif décoratif, sont au point de vue du style très éloignés des têtes de cheval des montants de Stillfried, car sur ceux-ci on ne retrouve pas l'indication de la place des yeux et des oreilles à l'aide de petites protubérances; sous ce rapport ce sont les montants d'os qui offrent une analogie meilleure, car, malgré l'absence de la figure animale, on y rencontre au moins des protubérances. En revanche, on retrouve aussi bien les contours d'une tête de cheval que l'indication de l'oreille par une protubérance et celle de l'oeil par un „verrou“ dans le cas des montants relativement anciens des gouv. de Kiev et de Poltava; sous ce rapport il suffit de renvoyer à quelques pièces de Šumeiko (cf. Coll. Khanenko, II, pl. XLIX, 3<sup>e</sup> paire d'en haut et pl. L, 2<sup>e</sup> paire d'en haut). Sur ces montants le „verrou“ indiquant l'oeil est muni d'un petit cercle ayant un point à son milieu, mais naturellement, ces détails font défaut sur les spécimens de Stillfried, d'une exécution beaucoup plus rudimentaire. Au point de vue typologique la tête de cheval des montants de Stillfried est donc à rattacher à la décoration analogue des montants d'os, mais il faut essayer de préciser, si, au point de vue chronologique, géographique et ethnique, cette hypothèse a quelque chance de probabilité. En ce qui concerne la chronologie des montants d'os ornés d'une tête de cheval, les spécimens les plus anciens dont la datation est possible, sont indubitablement les pièces provenant d'un kourgan de Šumeiko qui, d'après le fragment d'un kylix à figures noires, est fixé généralement à la fin du VI<sup>e</sup> siècle.<sup>100</sup> Malheureusement l'appartenance de ce kylix au kourgan de Šumeiko n'est pas tout à fait certaine; comme il ressort d'un rapport sommaire des fouilles, on n'y a retrouvé qu'un vase de caractère local.<sup>101</sup> D'autre part, on ne peut pas nier que „dans toute la largeur du remblai on a découvert les fragments de vases cassés.“ Etant donné que nous n'avons aucun renseignement précis sur ces derniers, le fragment de kylix ne peut être considéré comme une preuve chronologique incontestable. Si nous bornions nos considérations aux objets retrouvés dans la tombe même, nous serions enclins à proposer plutôt le milieu du VI<sup>e</sup> siècle ce qui ferait remonter l'usage des montants à la première moitié du même siècle. En outre, on ne doit pas perdre de vue que parmi les montants d'os de Šumeiko on rencontre aussi des variétés assez tardives (cf. p. ex. Coll. Khanenko, II, pl. XLIX, 1<sup>re</sup> paire d'en haut, 4<sup>e</sup> paire en haut à gauche, ainsi que deux montants au bas de la page) qui nous permettent de supposer qu'antérieurement à l'enfouissement des pièces de Šumeiko, ce type des montants d'os eût déjà traversé une évolution assez longue. En d'autres termes, il n'est guère improbable que la couche la plus ancienne des montants d'os ornés de tête de cheval des gouv. de Kiev et de Poltava remonte au VII<sup>e</sup> siècle ce qui nous autoriserait à envisager leur influence sur l'Occident dès la première moitié de la période C de Hallstatt. Pour montrer qu'au point de vue géographique pareille influence ne se heurte à aucune difficulté, il suffit

<sup>98</sup> WPZ 19 (1932), 30.

<sup>99</sup> WPZ 21 (1934), 126.

<sup>100</sup> Cf.: Rostovcev, Skythien und der Bosphorus, I. 449, note 2; Ebert, RLV XIII. 95 et K. Schefold, ESA 12 (1938), 25.

<sup>101</sup> Cf. l'extrait du journal des fouilles de Mazaraki, Coll. Khanenko III. 8.



de renvoyer à une seule preuve décisive. A Sághegy, un des sites hallstattiens plus riches de la Transdanubie, où nous avons déjà relevé la présence de quelques montants d'os (voir p. 000), on a retrouvé aussi le fragment d'une pièce très semblable aux montants d'os ornés d'une tête de cheval de la région du Dniéper. Bien que dans le cas de cette pièce, conservée dans la Coll. Lázáf à Celldömölk, la tête de cheval ne nous soit pas parvenue, selon le témoignage du sabot très bien modelé et des trous trans formés en orillons nous pouvons supposer pourtant que ce montant appartient à la couche la plus ancienne de ce type; par conséquent, au point de vue géographique et chronologique, il peut être considéré à juste titre comme un trait d'union entre les montants ornés d'une tête de cheval de Stillfried et les pièces analogues de la Russie méridionale. Au point de vue ethnique il est certain que les variétés les plus tardives de ce type, notamment celles où le nombre des trous s'est réduit de trois à deux doivent être mises en relation avec les montants introduits par les Scythes: signalons, à titre d'analogie, un spécimen de fer muni de deux trous qu'on a découvert à Lichačevka (gouv. de Charkov), dans un kourgan appartenant à la période scythique ancienne (cf. A. A. Zacharov, ESA 7 [1932], p. 65, fig. 10). Il n'en reste pas moins qu'en comparaison avec les autres types mis en circulation par les Scythes, celui-ci a toujours gardé son caractère étranger, ainsi que plusieurs particularités de l'exécution technique qui le rattachent aux types préscythiques décrits ci-dessus. Cette conclusion semble être confirmée par les origines de ce type. Il n'y a pas de doute que ce type orné d'une tête de cheval remonte en dernière analyse à un type kobanien, qui, à son tour, se rattache aux montants louristaniens.<sup>102</sup> Sans vouloir entrer dans les détails de cette filiation, nous nous bornons à dire que, selon le témoignage de ses relations avec le Louristan, ce type des montants kobaniens remonte certainement à une époque antérieure au VII<sup>e</sup> siècle.<sup>103</sup> Les montants d'os ornés d'une tête de cheval avec le nombre et l'exécution des trous en forme d'orillons, si étranger à la technique de l'os (cf. p. ex. la pièce de Ratiščevo, Tallgren, ÉSA 12 [1938], p. 221, fig. 9) et leur décor en forme de tête de cheval sont à considérer comme les imitations directes du montant de bronze kobanien (cf. MAK 8 [1900], p. 32, fig. 36). Il paraît donc au moins très vraisemblable que leur diffusion en Russie méridionale s'opéra simultanément avec le rayonnement des types III et IV, d'origine également kobanienne; il s'ensuit que la couche la plus ancienne de ces trouvailles et son rayonnement vers l'Europe centrale doivent être mis en rapport avec un groupe ethnique „préscythique“. Par conséquent, dans le cas des montants de Stillfried on peut observer des influences orientales parallèles, mais d'origines diverses, qui semblent avoir pénétré assez loin en Europe centrale.

## 11.

A l'encontre des types I et II, les types III et IV représentent donc un groupe à part aussi bien par leur zone de diffusion que par leur pays d'origine. D'une part il y a des types qui sont répandus dans les groupes culturels d'allure lusacienne de l'Europe centrale; d'autre part il y a un groupe oriental dont la couche la plus ancienne est reconnaissable, au moins pour le moment, surtout dans la culture kobanienne. C'est à ce groupe oriental qu'il convient de rattacher aussi les types V et VI. Le type V est identique avec le type III de Potratz pour l'Asie antérieure.<sup>104</sup> La particularité la plus frappante de ce type consiste en ce que les montants et l'embouchure sont fondus en une seule pièce; pour assurer la fixation de l'objet aux courroies du licou, on applique deux trous au milieu du montant légèrement recourbé. L'attachement du mors aux rênes se fait à l'aide d'un grand orillon appliqué au montant à proximité de l'embouchure, mais sur le côté opposé. La diffusion de ce type a été décrite par Potratz: Égypte — 1 pièce, Nimroud — 1 pièce, Assyrie — 1 pièce, Deve Hüyük — 3 pièces (2 pièces de bronze et 1 de fer), Kourdistan — 1 pièce, Athènes — 1 pièce, Gori (Caucase) — 1 pièce, Ugra 1 pièce.<sup>105</sup> Il convient d'y ajouter un spécimen conservé au musée de Kiev,<sup>106</sup> qui, par sa courbure plus évoluée et par la transformation d'une de ses extrémités en sabot de cheval et de l'autre en bouton, se rapproche, malgré ses formes plus robustes, de la pièce d'Athènes. La diffusion de ce type embrasse une zone immense: on peut dire que, d'Égypte jusqu'en Hongrie, les trouvailles de ce genre peuvent être rangées en un demi-cercle gigantesque. Il est évident que l'Égypte et la Hongrie sont à considérer comme les extrémités du sud et de l'ouest de la diffusion de ce type; le centre de la zone est à chercher dans le Caucase et dans la région voisines de l'Asie antérieure. Parmi les trouvailles de ce territoire, c'est celle de Gori qui

<sup>102</sup> Cf.: Hančar, ESA 9 (1934), 105.

<sup>103</sup> Sur la chronologie des montants de *Louristan* qui peuvent être mis en rapport avec le montant kobanien orné d'une tête de cheval cf. Potratz, PZ 32—33 (1942—43), 178, 196 ss.; mais il convient d'ajouter que la limite inférieure du type III de *Louristan* est à fixer à une époque beaucoup plus récente.

<sup>104</sup> Cf. AfO 14 (1941), 18 ss.

<sup>105</sup> Cf.: Potratz, AfO 14 (1941), 18 ss., fig. 33—35, 38—44.

<sup>106</sup> Je dois les renseignements sur ce type à l'amabilité de N. Fettich. Malheureusement pour le moment il est impossible d'établir la provenance de cette pièce, mais elle paraît avoir été retrouvée dans la région du Dniéper ou dans le Caucase.



paraît être la plus ancienne,<sup>107</sup> selon son témoignage, ce type semble être né dans le Caucase. Potratz a raison de fixer toutes les trouvailles de ce genre à la période qui va de l'an 800 à l'an 500 av. J.—C.<sup>108</sup> C'est entre les mêmes limites chronologiques qu'on doit mettre l'apparition de ce type en Hongrie, car — comme nous avons vu plus haut (p. 138) — l'enfouissement de la trouvaille d'Ugra remonte approximativement à la seconde moitié de la période C de Hallstatt. Il s'ensuit que l'apparition de ce type en Hongrie a dû s'effectuer parallèlement à la diffusion des types III et IV et cela d'autant plus qu'il y a lieu de supposer des relations particulièrement étroites entre ces trois types. Une fois de plus, il faut souligner le fait que ce type n'a pénétré que dans la Hongrie orientale. Plus loin vers l'ouest et vers le sud on ne retrouve que quelques rares traces de son influence:

1. Alpenquai: 1 ensemble, G. Childe, *The Danube in prehistory*. Oxford, 1929, fig. 203.
2. Stockern, moitié d'un ensemble, J. Bayer, Horner, *Heimatbuch*, pl. XVI, 4.
3. Entre Nicopole et Samovitz: 1 ensemble, Severeanu, *RM* 2 (1936), p. 16, fig. 2.

Les deux premières trouvailles sont à considérer comme des formes mixtes issues du mélange des types II et V, tandis que la troisième représente une variété dérivée du type I sous l'influence du type V. Dans tous les trois cas les embouchures sont fondues aux montants; on y retrouve le grand orillon pour l'attachement du mors aux rênes, mais la disposition et l'exécution technique des trous restent fidèles aux types I et II. Comme on voit, dans ce cas les types I et II, propres à l'Europe centrale, s'opposent très nettement, mais *aequo loco* aux montants d'origine orientale.

Selon nos connaissances actuelles, le type VI est représenté par les trois trouvailles suivantes:

1. Bölön: 1 ensemble, Roska, *Közl.* 2 (1942), p. 215, fig. 3, 2—3.
2. Endže: 1 ensemble, Popov, *BIAB* 6 (1930—31), p. 101, fig. 88.
3. Konstantinovo: 1 ensemble, E. H. Minns, *Scythians and Greeks*, Cambridge 1913, p. 76, fig. 19.

Potratz rattache aussi ces objets au type III de l'Asie antérieure, il a raison d'insister sur le fait que dans tous les deux cas le mors est fondu aux montants. Une différence par rapport au type III de l'Asie antérieure consiste en ce qu'une seule extrémité est recourbée et que sur le montant il y a un seul trou qui, à Endže et à Konstantinovo,<sup>109</sup> est placé dans la ligne du mors, et à Bölön, un peu plus près de l'extrémité recourbée, d'ailleurs que l'orillon placé dans la ligne de l'embouchure, mais sur le côté opposé (ressemblant à celui du type III de l'Asie antérieure) n'est pas plus grand (au moins chez les dernières pièces) que le trou du montant. A cause de ces différences il paraît recommandable de considérer ces objets comme les représentants d'un type à part. Au point de vue typologique le type VI correspond certainement à une étape plus évoluée que le type V qu'on peut identifier avec le type III de l'Asie antérieure. Il est indubitable que dans le cas des montants et des embouchures fondus d'un seul jet il serait inutile d'avoir deux trous pour fixer le montant aux courroies du licou; cette disposition n'est nécessaire que pour les montants mobiles. Conformément à ce principe, le type VI n'a qu'un seul trou, tandis que le type V, typologiquement plus rapproché des montants mobiles, en avait trois. Sans vouloir entrer dans les détails de ce problème, nous pouvons dire que le type VI a dû se cristalliser, sous l'influence du type V, quelque part dans la partie ouest de la Russie méridionale. Même sa zone de diffusion est limitée à ce territoire, ainsi qu'à la Hongrie orientale et à la Bulgarie du Nord, ce qui démontre à l'évidence son étroite connexion avec le groupe oriental représenté par les types III, IV et V. L'apparition de ce type en Hongrie s'est donc effectuée parallèlement à celle du groupe oriental, mais étant donné que le type VI n'a pas de relations directes avec la culture kobanienne, on peut le considérer comme la couche la plus jeune du groupe oriental. C'est ce que prouve d'ailleurs aussi le témoignage des trouvailles accessoires, d'après lequel le montant d'Endže est à fixer à la fin de Hallstatt C et celui de Bölön, à une période antérieure, probablement à la seconde moitié de Hallstatt C.

Après les types décrits ci-dessus qui se partagent entre le groupe occidental et le groupe oriental, il convient de signaler aussi le type VII qui, au point de vue de sa diffusion et de sa typologie, se distingue très nettement de tous les autres variétés. On doit ranger dans cette catégorie les trouvailles suivantes:

1. Ispánlak: 1 pièce, Gallus—Horváth, op. cit. 34 ss., pl. XLV, 7.
2. Oláhbogáta: 1 pièce, Roska, *Közl.* 4 (1944), p. 43, fig. 1, 3.
3. Gyöngyössolymos: 1 pièce, Szántó I., *MM* 3 (1947), p. 7 fig. 9.
4. Transylvanie (lieu de découverte inconnu): 4 pièces, Roska, *Közl.* 4 (1944), p. 47, fig. 5, 1—4.
5. Lieu de découverte inconnu: 2 pièces, Gallus—Horváth, op. cit. pl. XLI, 9, pl. LI, 9.
6. Bölön: 1 pièce, Roska, *Közl.* 2 (1942), p. 215, fig. 3, 5.

<sup>107</sup> Cf.: Potratz, *AfO* 14 (1941), 22.

<sup>108</sup> *AfO* 14 (1941), 22 ss.

<sup>109</sup> Potratz, *AfO* 14 (1941), p. 19, note 67 n'a pas réussi à établir les particularités techniques de ce mors, mais comme il ressort d'une photographie mise par M. Fettich à ma disposition, les montants, fondus d'un seul jet avec les mors, sont pourvus d'un trou à la hauteur des mors.



Il est assez difficile de décrire les particularités de ce type, car les pièces y appartenant diffèrent beaucoup les unes des autres aussi bien par la forme du montant que par le nombre, la forme et la disposition des trous. Il est possible qu'il s'agit de plusieurs types, mais pour le moment nos trouvailles sont si peu nombreuses qu'elles ne permettent pas un classement plus précis. Néanmoins même à propos de ces matériaux hétérogènes on peut discerner des traits qui, malgré tout autre essai de classement, font ressortir l'unité manifeste de ce groupe. Une de ces particularités communes consiste en ce que la fixation des montants se fait à l'aide de trous et que le trou médian a la forme d'un ovale aplati (à l'exception de la pièce 4 où les ouvertures sont rectangulaires). A propos des pièces 2—5<sup>110</sup> il convient de souligner aussi le fait qu'une de leurs extrémités est munie d'un trou rond placé sur l'axe longitudinale du montant et traversé d'un autre petit trou rond. Il est encore à signaler que, tous ces montants de bronze ont leurs modèles parmi les montants d'os. A propos du montant d'Ispánlak ces analogies ont déjà été signalées par Gallus,<sup>111</sup> mais cette constatation vaut aussi pour le montant de Bölön qui semble être une imitation des montants d'os munis de protubérances que nous avons décrits plus haut (p. 145). Les particularités techniques d'une des extrémités (Nos 2—5) se retrouvent sur un montant d'os de Tiszafüred (cf. AÉ 25 [1905], 188) et on peut en rapprocher, malgré certaines différences de détail, même les montants de Gyulavarsánd et de Székudvar (cf. Roska, Közl. 3 [1944], p. 46 fig. 3 et fig. 4, 4). Tous ces montants peuvent être réunis en un groupe plus ou moins homogène aussi à cause de leur diffusion géographique qui n'embrasse qu'un seul territoire relativement très restreint: la Hongrie orientale. Au point de vue chronologique, les spécimens les plus anciens sont probablement les trouvailles de Gyöngyössolymos et d'Ispánlak qui remontent à la fin de Hallstatt B ou au début de Hallstatt C. Les pièces de Bölön, Oláhbogáta, ainsi que les montants retrouvés en Transylvanie ne semblent pas être antérieurs au milieu ou à la seconde moitié de Hallstatt C. Tout compte fait, on peut dire qu'à peu près simultanément avec la floraison des groupes oriental et occidental, on rencontre dans la Hongrie orientale c'est-à-dire dans une zone assez éloignée du centre de tous les deux groupes et exposée, malgré la symbiose des formes orientales et occidentales, surtout à la force d'attraction de l'Orient un groupe de montants en bronze qui remonte incontestablement à des montants d'os locaux. Bien qu'il soit facile d'y relever les traces de certaines influences, ces points de contact ne sont point de nature à effacer le caractère distinct et même isolé de ce groupe. Inutile d'insister sur la portée de ce fait: pour s'en convaincre, il suffit de comparer ce groupe mince aux grandes zones de diffusion des types orientaux et occidentaux.

A l'encontre des types précédents qui servent à grouper, à peu d'exceptions près, des montants de bronze, le type VIII est représenté par des montants de fer. Etant donné que j'ai l'intention de reprendre ailleurs l'examen détaillé de ce type, cette fois je me bornerai à en dire l'essentiel. Comme il ressort de la liste dressée par Horváth,<sup>112</sup> le point de gravité de la diffusion de ce type est à fixer dans la partie centrale de la Hongrie, mais on doit admettre son rayonnement vers l'ouest, jusqu'au territoire de l'Autriche. Selon une hypothèse de Potratz qui nous semble assez probable, ce type s'est détaché du type V sous l'effet des montants scythiques, mais sur un territoire où l'influence scythique n'a jamais réussi à prévaloir.<sup>113</sup> Par conséquent ce type, bien qu'il soit à rattacher au groupe oriental, doit être né en Ouest; par rapport aux régions orientales, c'est une variété aussi isolée et même plus jeune que le type VI.

## 12.

Sans vouloir traiter ici d'autres types mineurs des montants en Europe centrale et orientale au premier âge du fer et bornant nos recherches à ce secteur relativement assez modeste des matériaux „préscythiques“, nous sommes à même d'aboutir aux conclusions suivantes. Dans les groupes culturels d'allure lusacienne de l'Europe centrale on voit paraître à la fin de Hallstatt B et au début de Hallstatt C le type I des montants qui témoigne de l'imitation en bronze soit d'une forme des montants d'os empruntée de l'Orient soit de la présence d'un type oriental des montants d'os. Sur le même territoire et peut-être aussi un peu plus loin vers l'ouest, dans les mêmes groupes et approximativement à la même période paraît aussi le type II qui, au point de vue de sa forme, se rattache à un type des montants d'os locaux, mais qui, par son exécution technique et par ses éléments décoratifs, est si étroitement lié

<sup>110</sup> Un des spécimens énumérés sous le N<sup>o</sup>. 5 est douteux, car il s'agit d'un fragment difficile à analyser. La même particularité se retrouve aussi sur un montant d'Oroszmező et sur une pièce transylvaine (lieu de découverte inconnue) qui représentent d'autres types, cf. Roska, Közl. 4 (1944), p. 47, fig. 5, 6 et p. 48, fig. 6, 1—1a.

<sup>111</sup> Gallus—Horváth, op. cit. 34.

<sup>112</sup> Gallus—Horváth, op. cit. 72. Sur cette liste certaines trouvailles récemment découvertes ne figurent pas.

<sup>113</sup> AfO 14 (1941), 26.



au type I qu'on doit en admettre l'influence soit dès la cristallisation de ce type, soit pendant la première période de sa diffusion.

Un peu plus tard et plus loin vers l'ouest, mais indubitablement pendant la première moitié de la période C de Hallstatt et très probablement au centre occidental de la culture hallstattienne (Allemagne méridionale) on constate la présence du type IX: celui-ci, après avoir imité en bronze les particularités technique d'un type des montants d'os locaux, subit l'influence du type I et admet parmi ses motifs décoratifs aussi un élément oriental. Presque simultanément à ces types de l'Europe centrale qui se sont succédés à très peu d'intervalles, c'est-à-dire approximativement au début de la période C de Hallstatt, la Hongrie orientale s'enrichit des types III, IV et V, dont la zone de diffusion embrasse toute la Russie méridionale et même une partie de l'Asie antérieure. Le centre de ces types est à chercher dans le Caucase: c'est là qu'on en a retrouvé les spécimens les plus anciens. La formation de ces derniers doit être placée dans le cadre de la culture kobanienne autour de la seconde moitié de Hallstatt B, où on a rencontré aussi leurs prototypes, à savoir les montants d'os décrits plus haut. Au début de Hallstatt C ces types ont pénétré aussi dans la Hongrie orientale: leur influence peut être reconnue même dans la zone des types I et II où elle a donné naissance à des types mixtes. C'est précisément ces cas de mélange qui nécessitent de distinguer un groupe occidentale à part à côté des types orientaux. Par conséquent, les montants de l'Europe centrale et orientale qui paraissent à la fin de Hallstatt B ou au commencement de Hallstatt C se répartissent en deux groupes nettement distincts: un groupe occidental dont la formation s'est effectuée dans un groupe de cultures d'allure lusacienne et plus loin vers l'ouest dans la zone de la culture hallstattienne proprement dite; — et un groupe oriental dont le „lieu de naissance“ et les éléments les plus anciens se trouvent dans la culture kobanienne. La couche kobanienne du groupe oriental est incontestablement plus ancienne que les trouvailles de la Russie méridionale et de la Hongrie orientale de sorte qu'au moins dans ce cas les divers types ont rayonné de l'est vers l'ouest. Nous avons des certaines indices aussi pour le groupe occidental: sans vouloir admettre pour ce groupe une diffusion allant de l'est à l'ouest, nous tenons à insister sur le fait que l'apparition successive des divers types s'est effectuée suivant un ordre chronologique qui semble suivre la même direction. Il paraît donc que l'apparition du type I a amené la cristallisation des types II et IX. Si l'on ajoute à ce fait singulier un autre, à savoir que les montants de bronze ne paraissent qu'à la fin du hallstattien ancien, époque particulièrement riche en produits d'orfèvrerie, on est amené à croire que l'apparition des types du groupe occidental devait être provoquée par un motif spécial. Etant donné que le prototype en os du type I semble avoir été d'origine orientale et que l'apparition des types orientaux dans la Hongrie de l'Est coïncide approximativement avec la formation des types occidentaux, rien ne nous empêche de supposer que le motif spécial de l'apparition de ces derniers ait été la pénétration des types orientaux sur le territoire de la Hongrie. La formation des deux groupes, ainsi que l'appartenance du groupe occidental à un groupe de cultures d'allure lusacienne qui peut être délimité assez nettement et l'appartenance du groupe oriental à la culture kobanienne nous oblige de supposer derrière ces deux groupes l'existence de deux „ethnies“ différentes. Si l'on étudie de près la genèse du type VII, on aboutit à des conclusions analogues. Au point de vue chronologique, on pourrait de nouveau compter avec certaines initiatives venues de l'Orient, mais les connexions particulièrement étroites de ce type avec les montants d'os locaux de sa zone de diffusion montrent clairement son indépendance des types orientaux. Ce fait se fait remarquer surtout si nous prenons en considération que sa zone de diffusion n'est rien d'autre qu'un secteur de la sphère occidentale du rayonnement des types orientaux. On peut en tirer deux conclusions. D'un côté, il est fort probable que le type VII révèle la présence d'un groupe ethnique nettement distinct; de l'autre, tout porte à croire qu'il s'agit d'un groupe qui, selon le témoignage des deux zones de diffusion, devait avoir quand même certaines relations, peut-être de caractère non-ethnique, avec les types orientaux. Notre tableau est utilement complété par les types VI et VIII. Au point de vue typologique, ces deux variétés sont en rapport avec des types orientaux et ainsi nous pouvons les joindre au groupe oriental, mais leur zone de diffusion n'embrasse que le secteur occidental de la sphère des types orientaux; au surplus, ces types n'ont aucune relation directe avec la culture kobanienne. Ce fait, de même que le caractère assez récent des types VI et VIII nous permettent de considérer les trouvailles de ce genre comme la couche la plus jeune du groupe oriental. Cette couche s'est formée en Occident des types orientaux qui y ont pénétré, mais — probablement à cause de l'avance des Scythes — elle n'est jamais parvenue dans les régions orientales.

Bien que certains détails restent encore à élucider, l'évolution des montants de bronze parus en Europe centrale au milieu du hallstattien, nous autorise à en tirer d'importantes conclusions sur les conditions ethniques et historiques de cette période. Malheureusement le manque d'espace nous oblige à un exposé très sommaire de nos réflexions. Essayant de déterminer le caractère ethnique du groupe oriental, il faut prendre pour point de départ la culture kobanienne qu'on attribue générale-



ment aux Cimmériens, sans qu'on ait produit des preuves décisives en faveur de cette hypothèse. Il serait pourtant inutile de s'inscrire en faux contre les suppositions de ce genre: vu les correspondances qu'il y a entre la chronologie et la diffusion géographique de la culture kobanienne, d'une part, et le centre de l'activité historique des Cimmériens, d'autre part, — sous ce rapport il suffit de renvoyer aux sources de l'Asie antérieure — et tenant compte, comme nous démontrerons ailleurs, aussi des survivances du nom *kimmer* jusqu'à nos jours dans une zone linguistique qui couvre le territoire de la culture kobanienne, nous ne saurions point mettre en doute le fait qu'au point de vue historique la culture kobanienne doit être rattachée aux Cimmériens. Naturellement nous ne devrions pas perdre de vue que la culture kobanienne pouvait bien avoir aussi des racines locales qui semblent renvoyer, à côté des Cimmériens, à l'existence d'un substrat ethnique. D'autre part, étant donné que les sources grecques nous permettent de suivre l'avance des Cimmériens jusqu'au Dniéster et plus tard aussi plus loin vers l'ouest et le sud, il n'est pas douteux que même le rayonnement des types orientaux vers l'ouest doit être mis en rapport avec les Cimmériens. Beaucoup plus difficile est de faire des constatations analogues à propos du groupe occidental. Vu que celui-ci paraît dans un groupe de caractère lusacien, la question de son appartenance ethnique est inséparable des problèmes semblables de la culture lusacienne. Malgré l'incertitude qui règne au sujet de maints détails, les dernières recherches ont rendu au moins très probable que cette culture et ses rayonnements doivent être mis en relation avec les Vénètes et leurs mouvements dans la première moitié du hallstattien. En ce qui concerne la culture hallstattienne proprement dite, elle est à attribuer, selon une opinion généralement admise, plutôt aux tribus illyriennes. Vers la fin du hallstattien ancien on constate maints cas de croisement des Illyriens et des Vénètes; on peut même dire qu'au cours de la période C de Hallstatt un certain nombre de tribus vénètes, en voie de se désagréger, ont subi un processus d'illyrisation. Étant donné que l'apparition des types occidentaux est à placer au milieu de ce processus particulièrement complexe, il est assez difficile de déterminer l'appartenance ethnique des trouvailles occidentales jusqu'aux moindres détails. Pour le moment il suffit de constater que les types occidentaux sont certainement en rapport avec les Vénètes et les Illyriens. Quant au type VII qui est borné à la Hongrie orientale, rien ne nous empêche de le mettre en relation avec les Thraces.

Dans les sources de l'Asie antérieure les Cimmériens sont mentionnés à partir de l'an 714 av. J.—C., mais cette date n'indique que le moment où ils commencèrent à jouer un rôle considérable dans la vie de l'empire assyrien. Leur apparition dans le Caucase du Nord remonte à une époque antérieure: on doit en voir les traces soit dans les origines mêmes de la culture kobanienne, soit — en supposant une certaine stratification ethnique sur ce territoire — dans l'essor de cette culture et dans la fréquence, de plus en plus grande, des accessoires métalliques de harnais. Selon toute probabilité, ce processus s'est déroulé au IX<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Dans la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle on rencontre déjà quelques traces indéniables des Cimmériens dans la Russie méridionale, et au milieu du même siècle ou un peu auparavant aussi dans la région du Danube et en Hongrie orientale. En Hongrie ce peuple cavalier vint en contact avec les Vénètes et les Illyriens: c'est vraisemblablement sous l'effet des Cimmériens et dans le but de contrebalancer leur tactique que ces deux peuples occidentaux firent des efforts pour développer l'élevage du cheval et pour créer, sur le modèle des montants d'os et de métal des Cimmériens, une variété nouvelle des montants métalliques (type I). Ce type des montants semble s'être généralisé d'une manière particulièrement rapide; c'est sous son influence qu'on commença l'imitation en bronze d'autres types des montants d'os et la fabrication en série des objets de ce genre (types II et IX). Ces types occidentaux empruntaient certaines particularités aux montants orientaux, mais en même temps ils exercèrent un effet visible sur les types venus d'Orient de sorte qu'on vit naître bientôt des formes mixtes; il y a lieu de supposer des contacts multiples entre les Cimmériens, les Vénètes et les Illyriens. Il est probable qu'en Hongrie orientale les Cimmériens se sont superposés à des tribus thraces qui, sous l'influence des envahisseurs, commencèrent à fabriquer des montants de bronze façonnés sur le modèle de montants d'os locaux (type VII). Plus tard, quand les Scythes eurent déjà poussé les Cimmériens plus loin vers l'ouest, on constate l'apparition de quelques types tardifs (types VI et VIII), dont la zone de diffusion n'embrasse que le secteur occidental de la zone cimmérienne de jadis. Ce processus a dû se dérouler au cours du VI<sup>e</sup> siècle, tandis que l'apparition des Cimmériens en Hongrie doit être placée au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle ou à une époque légèrement antérieure (770—750 av. J.—C.). Étant donné que l'apparition des montants du groupe occidental est à fixer approximativement à la fin de Hallstatt B ou au début de Hallstatt C, la date que nous venons de proposer vaut aussi pour le début de la période C de Hallstatt.

Même en admettant que nos constatations et nos déductions n'ont souvent qu'une valeur hypothétique — les formules plus ou moins nettes que nous avons adoptées n'ont qu'un seul but: faciliter le contrôle et la rectification de cette hypothèse de travail — une chose est certaine: il ne



peut plus être question ni d'une sphère culturelle „thraco-cimmérienne“ ethniquement homogène, ni d'une sphère „préscythique“ correspondant à la prétendue civilisation uniforme des peuples cavaliers nomades. Dès maintenant on ne saura procéder à une interprétation historique et ethnique des matériaux archéologiques qu'à une seule condition, à savoir en faisant état des possibilités que nous venons d'esquisser.

\*

Les chapitres III et IV de la présente étude paraîtront dans le numéro prochain de l'AE; pour rendre ces deux premiers chapitres encore plus utilisables, je voudrais résumer dès maintenant les conclusions des parties suivantes.

III. *Le problème du caractère ethnique des Cimmériens.* L'analyse ethnique des trouvailles „thraco-cimmériennes“ ou „préscythiques“ nous a fourni certains points de repère pour mieux connaître l'apparition des Cimmériens en Europe centrale et leur histoire ultérieure, mais nous n'avons pas encore éclairci l'appartenance ethnique des Cimmériens. On a essayé de les identifier tantôt avec les Celtes, tantôt avec les Thraces, les Caucasiens, les Germains ou les Iraniens. A y regarder de plus près, toutes ces hypothèses s'avèrent insoutenables ce qui, naturellement, ne veut pas dire que nous aboutissions à une impasse. Tout d'abord il faut prendre en considération le témoignage des sources antiques. Au dire d'Hérodote, la chute de l'empire cimmérien était due avant tout à des discordes intestines. L'historien grec oppose les „rois“ au „peuple“ : étant donné qu'il serait absurde de penser à une lutte des classes, dans le sens moderne de ce terme, il faut voir dans les „rois“ une classe dirigeante et dans le „peuple“ des tribus conquises et subjuguées. Il s'ensuit que l'empire cimmérien de la Russie méridionale était, au point de vue ethnique, un conglomerat au moins aussi mélangé que plus tard l'empire des Scythes, des Huns et d'autres peuples nomades. Il n'est pas douteux que cette stratification ethnique ait joué un rôle primordial dans la désagrégation de leur empire; on assistera à un processus analogue aussi dans le cas des Huns. Dans ces conditions il faut essayer de distinguer l'„ethnie“ des „vrais Cimmériens“ de celle des peuples subjugués. Pour déterminer la première, nous n'avons qu'à examiner les noms des souverains. Tous ces noms sont d'origine iranienne; il paraît donc très probable que la classe dirigeante, d'origine également iranienne du peuple cimmérien était proche parent des Scythes. Si l'on essaie de déterminer le caractère des peuples subjugués, on se heurte à des difficultés beaucoup plus considérables. Pour résoudre ce problème, il faut tirer au clair les conditions ethniques de la région pontique au début du I<sup>er</sup> millénaire av. J.—C. Les noms de personnes et de lieux, ainsi que les sources historiques qui nous sont parvenues témoignent à l'unisson d'une puissante expansion vers le nord et l'ouest des peuples caucasiens de jadis, qui étaient apparentés aux tribus d'aujourd'hui du Caucase du Nord-Ouest. Vers l'ouest on retrouve les traces de ces peuples jusqu'au Dniéper et, vers le nord, jusqu'à la zone des steppes boisées. Déjà à cette époque-là la plupart des tribus caucasiennes étaient des peuples pasteurs, mais l'essor de l'élevage du cheval n'y est discernable qu'au début du I<sup>er</sup> millénaire avant notre ère, c'est-à-dire à peu près dès la même époque où parurent les Cimmériens et où la culture kobanienne commença à se cristalliser. La partie occidentale de la région pontique était occupée jusqu'au Dniéper et sporadiquement même jusqu'au Don par des tribus thraces qui, ayant des domiciles stables, s'occupaient d'agriculture. Il n'est pas douteux qu'au point de vue ethnique l'empire des Cimmériens dût se composer précisément de ces éléments, à savoir d'une classe dirigeante d'origine iranienne qui s'était superposée à des éléments caucasiens et thraces. Inutile de dire que dans ces conditions il est particulièrement difficile d'établir l'appartenance ethnique de chacune des trouvailles „cimmériennes“ énumérées chap. II; le nom „cimmérien“ a un caractère plutôt politique qu'ethnique. Toutefois, le fait d'avoir insisté sur la stratification ethnique de l'empire cimmérien nous permettra de résoudre un grand nombre de problèmes, entre autres les questions relatives aux racines caucasiennes très vigoureuses de la culture de Koban et aux éléments locaux des trouvailles cimmériennes occidentales.

IV. *L'arrière-fond historique des migrations des Cimmériens.* Etant donné que nous avons reconnu la stratification ethnique de l'empire cimmérien et soumis les trouvailles cimmériennes à un examen archéologique et historique, nous sommes à même d'élucider les diverses relations des migrations Cimmériennes avec l'histoire universelle. Tout d'abord il convient d'écarter l'hypothèse, suivant laquelle les Cimmériens auraient constitué une tribu thrace, qui, ayant émigré en Orient, aurait créé la culture kobanienne. D'autre part, la culture de la Russie méridionale à l'âge du bronze ne doit pas être non plus attribuée aux Cimmériens: la couche la plus jeune de cette culture est représentée par des dépôts découverts principalement dans la région du Dniéper; l'enfouissement de ces objets doit s'expliquer par une grande secousse historique. Pour des raisons chronologiques, les Scythes n'entrent pas en ligne de compte: il faut donc penser aux Cimmériens. Par conséquent, ces derniers sont à considérer comme un peuple cavalier nomade venu d'Orient au début du I<sup>er</sup> millénaire av. J.—C;



c'est leur apparition qui mit fin à l'âge du bronze en Russie méridionale. Selon le témoignage de nos sources, dans cette région les Cimmériens représentaient la première vague des peuples cavaliers nomades d'origine iranienne. Il n'en est pas de même en Asie antérieure où l'on constate les migrations des divers peuples pasteurs aryens dès le XVIII<sup>e</sup> siècle. Il y a donc lieu de supposer que la pénétration des Cimmériens dans la Russie méridionale ne soit qu'un chaînon des migrations de vaste envergure des peuples pasteurs vers l'Asie antérieure cavaliers, c'est-à-dire d'un processus qui, dès le début du II<sup>e</sup> millénaire av. notre ère eut une importance décisive pour l'histoire universelle. Il s'ensuit que les migrations des Cimmériens fournissent d'importantes contributions aussi à la préhistoire des peuples indo-européens. Il est évident qu'en admettant pour le II<sup>e</sup> millénaire et même pour le début de cette période un puissant mouvement des peuples aryens de l'est à l'ouest, on ne saurait être d'accord avec ceux qui font remonter précisément au II<sup>e</sup> millénaire la grande migration des Aryens de leur patrie primitive située dans l'Allemagne du Nord vers l'est. Nos conclusions semblent confirmer plutôt les résultats d'autres recherches récentes, suivant lesquelles l'habitat primitif et la dispersion des peuples indo-européens sont à fixer avant le néolithique.

*J. Harmatta.*